
ACCADEMIA DI MEDICINA
DI
TORINO

M. A. Plazza

AVIS
AU PEUPLE
SUR SA SANTÉ,

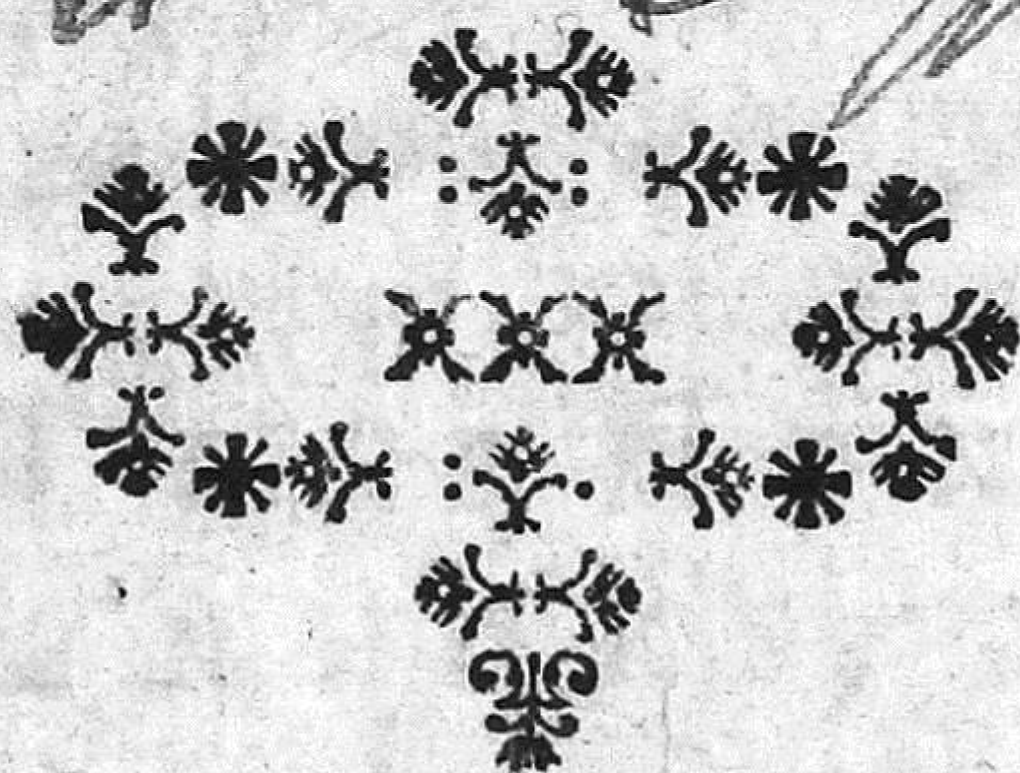
PAR M[R]. TISSOT,

D. M. de MONTPELLIER, de la Soc. Royale de LONDRES, de l'Acad Medico-Phyf. de BASLE, de la Societé Oeconomique de BERNE, &c.

TROISIEME EDITION ORIGINALE;

Augmentée d'un Indice Alphabetique, & d'un Avis des Libraires aux Lecteurs.

TOM. I.



A LAUSANNE,
Chez FRANÇOIS GRASSET & Comp.
Et à GENEVE,
Chez EMANUEL DUVILLARD fils.

M. D. CC. LXVI.

AUX

TRES ILLUSTRES, TRES NOBLES, ET MAGNIFIQUES SEIGNEURS, LES SEIGNEURS PRESIDENT ET CONSEILLERS DE LA CHAMBRE DE SANTÉ DE LA VILLE ET REPUBLIQUE DE BERNE.

MES TRES HONORÉS SEIGNEURS,

JE ne pensois pas assez favorablement de cet ouvrage, quand je le publiai, pour oser vous l'offrir; mais votre at-

tention continuelle, sur tous les objets, qui ont quelque rapport à l'importante partie de l'administration de l'Etat confiée à vos soins, vous le fit appercevoir, & vous avez jugé qu'il pouvoit être utile, & que c'étoit toujours un but louable, que de travailler à détruire les préjugés, ces tyrans cruels, qui s'opposent continuellement au bonheur des Peuples, sous le Gouvernement même le plus propre à l'affermir. Votre approbation & les marques éclatantes de bienveillance dont vous m'avez honoré, ont relevé, à mes yeux, le prix de ce livre, & m'ont fait espérer, TRES ILLUSTRES, TRES NOBLES ET MAGNIFIQUES SEIGNEURS, *que vous voudriez bien permettre que cette nouvelle édition parut sous*

vos

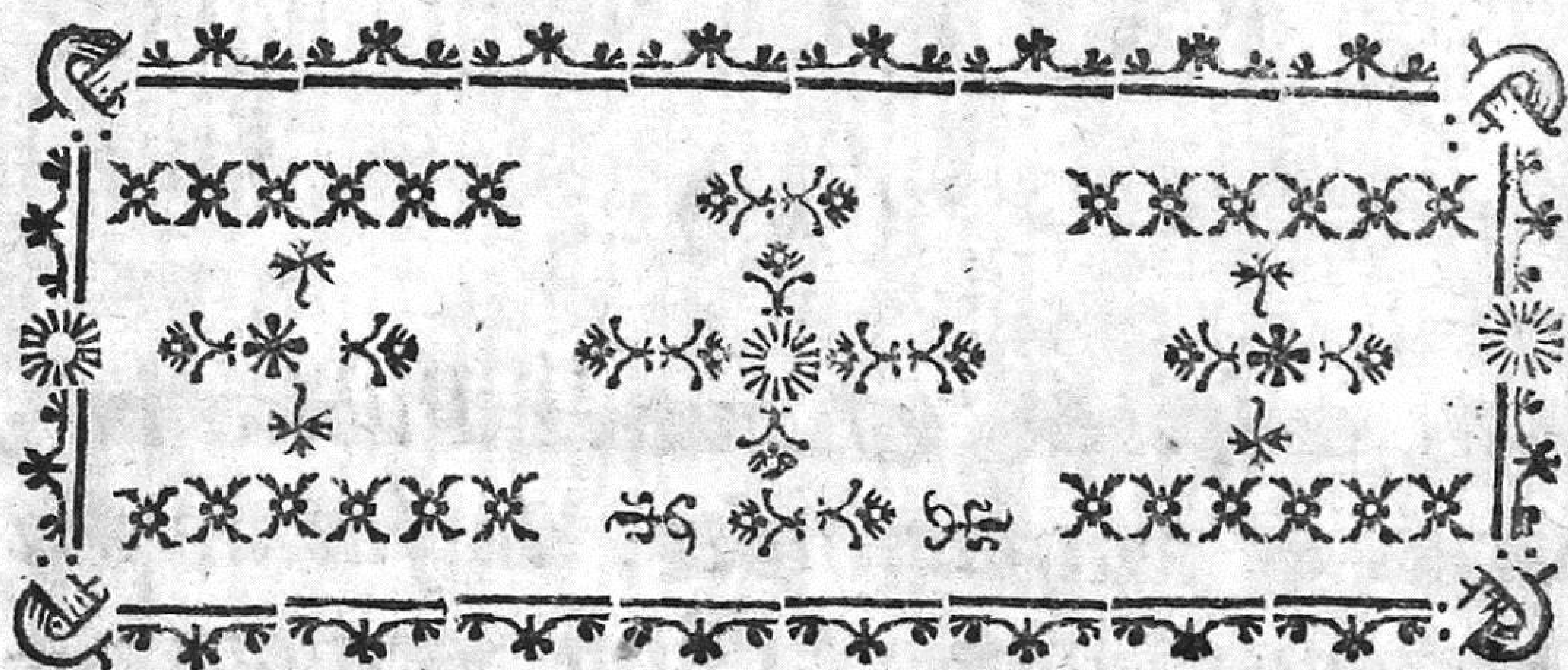
vos auſpices, & que le Public *inſtruit de vos bienfaits, le fut de ma reconnoiſſance. Puiſſe cet ouvrage, en rempliſſant mes vœux, ne pas tromper votre attente, & veuillez en accepter l'hommage, comme une foible marque du profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être*

TRES ILLUSTRES, TRES NOBLES ET MAGNIFIQUES SEIGNEURS,

à Lauſanne le 3. Décemb. 1762.

Votre très humble & très obéiſſant Serviteur

TISSOT.



PRÉFACE.

SI c'eſt ſouvent par vanité que l'on parle de ſoi, il y en auroit quelquefois davantage à n'en rien dire; & l'accueil, qu'on a fait à *l'Avis au Peuple*, a été tel, qu'on auroit droit de me ſoupçonner de cet orgueil, le pire de tous, qui reçoit les éloges avec indifference, parcequ'il ſe croit au-deſſus, ſi je paroiſſois ne pas ſentir tout ce qu'il a de flatteur pour moi.

Touché du ſort du Peuple malade dans les campagnes de ce païs, où il périt par la diſette des ſecours utiles & l'abondance

dance des nuisibles, mon seul but, en écrivant, étoit de le soulager. Je n'avois destiné ce livre qu'à une petite enceinte de païs, & à un petit nombre de personnes, & j'ai été très surpris en apprenant que, cinq ou six mois après sa publication, il étoit l'un des livres les plus répandus en Europe, & l'un des livres de science qui a trouvé le plus de lecteurs dans tous les ordres. Voir ce succès avec indifference, ce seroit en être indigne; ce n'est point mon cas, & j'ai senti, comme je le devois, ce plaisir d'amour propre, mais bien legitime pourtant, puisqu'il est la base de l'émulation, qui fait que tout homme est flatté quand il est applaudi. J'en ai éprouvé un bien plus vif, comme ami de l'humanité, en jugeant, par les succès de cet ouvrage,

de l'effet qu'on pouvoit s'en promettre, effet qui passe beaucoup mes espérances, & me remplit de cette joye, que tout homme honnête éprouve quand il peut en soulager d'autres. Enfin, j'ai ressenti, dans toute son étendue, celui que doivent procurer, à toute personne qui pense, les marques publiques de l'approbation & de la bienveillance de son Prince, en recevant la médaille précieuse que *l'Illustre Chambre de Santé de la République de Berne*, me fit remettre, peu de mois après la publication de cet ouvrage, avec une lettre plus précieuse encore, dans laquelle elle m'assuroit de la *satisfaction extraordinaire* avec laquelle elle l'avoit vû paroitre; circonstance, que je ne pouvois taire ici, sans un excès de vanité

vanité & d'ingratitude, & qui a été un motif bien puiſſant pour m'animer à donner tous mes ſoins à cette nouvelle édition, dans laquelle j'ai fait pluſieurs changemens, qui la rendent fort ſuperieure à la premiere, & dont je rendrai compte, en peu de mots, après avoir dit quelque choſe de celles qui ont paru ailleurs.

La premiere eſt celle que les Libraires HEIDEGGER publierent en allemand à *Zuric*, il y a un an. J'aurois été très flatté de la ſimple approbation de Mr. HIRZEL, premier Médecin du Canton de Zuric &c, que la ſuperiorité & l'univerſalité de ſes talens, la profondeur de ſes connoiſſances dans la theorie de la médecine, l'étenduë & les ſuccès de ſa pratique, ont placé dans le petit nombre des hommes rares de nos jours, & qui vient de ſe con-

concilier l'eſtime & la reconnoiſſance de l'Europe, par l'hiſtoire d'un de ſes ſages (*a*); mais je m'attendois peu à l'honneur qu'il m'a fait de traduire *l'Avis au Peuple* dans ſa langue; & quelque ſenſible que j'y ſois, je conſerve toujours des regrets, qu'il ait perdu, à rendre mes idées à ſes compatriotes, un tems qu'il eut employé bien plus utilement en nous communiquant les ſiennes.

Il a enrichi ſa traduction d'une très belle préface, qui roule, principalement, ſur les caracteres du vrai & du faux Médecin, & dont je me ſerois fait un plaiſir d'orner cette édition, ſi la groſſeur, déja trop conſiderable, du volume, n'avoit pas été un obſtacle à une addition auſſi conſidera-

(*a*) Le *Socrate ruſtique*, ouvrage que tout le monde devroit apprendre.

ſiderable, & ſi la façon dont Mr. HIRZEL parle de l'auteur m'avoit permis de répandre moi-même ſon ouvrage. L'on m'a écrit qu'on en avoit fait, dans le même tems, deux autres traductions en Allemagne, mais j'ignore qui; & la préface de Mr. HIRZEL, ſes notes, & quelques additions que je lui avois fourni, rendent ſon édition ſuperieure à la premiere édition françoiſe, & aux autres traductions faites juſques à préſent.

La ſeconde édition étrangere eſt celle que le libraire DIDOT le jeune a publiée à Paris à la fin de l'hyver dernier, & que d'autres libraires à Paris & à Lion avoient projettée, quand l'obtention du privilege les arrêta. Il me fit demander des additions, que je ne pus pas fournir, & ç'a été un avantage pour le Public, puiſque cela lui a valu celles

qu'un autre Médecin a fait; additions précieuſes par la netteté & la préciſion avec leſquelles elles donnent les caracteres & l'eſſentiel du traitement de pluſieurs maladies très graves. L'auteur n'a pas jugé à propos de ſe faire connoitre, mais, qui qu'il ſoit, je le remercie d'avoir bien voulu joindre ſon travail au mien, & j'aurois adopté avec plaiſir ſes additions ſans deux raiſons; l'une, qui eſt la même que j'ai déja allegué, c'eſt l'impoſſibilité de groſſir davantage cet ouvrage; l'autre c'eſt qu'une grande partie des matieres qu'il a ajouté ſortent abſolument de mon plan, puiſque je me ſuis borné aux maladies aiguës, & qu'il a traité de pluſieurs maladies de langueur. Il a dédié ſon édition à Mr. le Marquis de MIRABEAU, & c'eſt, pour moi, l'éloge le plus flatteur, qu'il put faire de mon livre.

La

La troisieme édition est la traduction Hollandoise que publiera incessamment Mr. REINIER AREMBERG libraire à Rotterdam; il l'avoit fait commencer sur la premiere édition, mais m'ayant écrit pour savoir si je n'avois point d'addition à faire, je l'ai engagé à attendre celle ci. Mon sort est d'être heureux en traducteurs, & c'est Mr. BIKKER, Médecin célebre à Rotterdam, & si connu dans l'étranger par sa belle dissertation sur la *Nature en Médecine*, dans laquelle le genie & le savoir marchent d'un pas égal, qui veut bien donner *l'Avis au Peuple* à sa Patrie, & qui l'enrichira des notes nécessaires, pour en rendre l'application plus sure dans un climat different de celui dans lequel j'écris. L'on m'a dit aussi qu'il y en avoit une traduction Italienne.

Après

Après cette hiſtoire des éditions étrangeres, je reviens à celle-ci, qui eſt la troiſieme originale. Je ne dirai point qu'elle eſt corrigée par rapport au fond des matieres; je n'avois rien avancé dans la premiere, qui ne fut d'une vérité bien démontrée, ainſi il n'y avoit point de corrections eſſentielles à faire à cet égard; mais 1°. j'ai fait un grand nombre de petits changemens dans la diction & de petites additions de mots, qui contribuent à rendre l'ouvrage encore plus ſimple & plus clair. 2°. La partie typographique eſt beaucoup mieux exécutée, pour le papier, l'encre, le caractere, l'orthographe, la ponctuation, l'arrangement. 3°. J'ai fait des additions conſiderables; elles ſont de trois eſpeces; ou j'ai ajouté de nouveaux articles, ſur des matieres déja traitées, tels ſont l'article

ſur

ſur les tartes ou gateaux pag. 40, les additions ſur la convaleſcence p. 76; la préparation à la petite verole p. 245; une longue note ſur le Kina p. 293; une ſur les eſprits acides pag. 644; une autre ſur l'extrait de ciguë p. 658; ou j'ai inſeré de nouvelles matieres, comme un article ſur les boiſſons p. 43; un ſur les convulſions des enfans p. 421; un ſur les engelures p. 502; un autre ſur les échardes p. 529; un ſur la raiſon de la confiance aux Charlatans p. 627, & tout le Chapitre XXXIII; ou enfin j'ai étendu la tractation de quelques articles, qui me paroiſſoient un peu trop ſuccincts; il y a dès changemens de cette derniere eſpece preſque partout, mais ſurtout dans les deux chapitres qui regardent les femmes & les enfans.

Le

Le Chapitre XXXI. a pour objet quelques accidens qui demandent des ſecours promts, les évanouiſſemens, les hémorragies, les accès de convulſions & de ſuffocation, les ſuites de la peur, les maux occaſionnés par des vapeurs nuiſibles, les poiſons & les douleurs exceſſives.

L'omiſſion de ce chapitre étoit un vuide réel dans le plan de cet ouvrage ; l'Editeur de Paris, qui l'a très bien ſenti, l'a très bien ſupléé ; & ſi je n'ai pas employé ſon travail, au lieu de travailler moi-même les articles qu'il a traité, c'eſt uniquement pour rendre l'ouvrage uniforme & éviter cette bigarure inévitable, quand on réunit l'ouvrage de deux perſonnes ; d'ailleurs il n'a rien dit des articles qui occupent la plus grande partie de ce chapitre, les évanouiſſemens

femens, les ſuites de la peur, & les vapeurs nuiſibles.

Je dois, avant que de finir, me juſtifier auprès d'un grand nombre de perſonnes, très reſpectables, dans ce païs ou dans l'étranger, & aux demandes deſquelles je ne me refuſe qu'avec un vrai chagrin, ſur ce que je n'ai pas fait les additions qu'elles deſiroient; mais cela eſt impoſſible, puiſque toutes avoient pour objet des maladies chroniques, qui ſortent abſolument de mon plan, auquel j'ai dû me tenir exactement attaché par pluſieurs raiſons. La premiere, c'eſt que mon but a été de remedier aux abus, qui ſe commettent à la campagne, dans le traitement des maladies aiguës, & d'indiquer la vraie maniere de traiter ces maladies qui ne permettent pas d'attendre les ſecours, ou de tranſporter les malades pour aller

aller ſe faire examiner dans les villes. Les maladies chroniques ſont, il eſt vrai, ſujettes à être mal traitées dans les campagnes, mais on a le tems & la facilité de conduire les malades dans les villes ou de faire venir des ſecours; d'ailleurs elles y ſont bien moins fréquentes que celles dont j'ai parlé, & elles deviendront encore plus rares, dès qu'on traitera mieux les maladies aiguës, dont elles ſont preſque toujours la ſuite.

La ſeconde raiſon, & ſeule elle ſeroit bien ſuffiſante, c'eſt qu'il eſt impoſſible de mettre le traitement des maladies chroniques à la portée de gens qui ne ſont pas Médecins. Chaque maladie aiguë dépend le plus ſouvent d'une ſeule cauſe, & le traitement en eſt ſimple & uniforme; ainſi les ſymptomes qui font connoitre la maladie ſont con-

connoitre ſa cauſe, & ſon traitement ; mais il en eſt tout autrement des maladies de langueur ; chacune peut dépendre d'un ſi grand nombre de cauſes, & c'eſt la cauſe qui doit décider le choix des remedes, que lors même qu'on connoit nettement la maladie, on eſt très éloigné d'en connoitre la cauſe, & de pouvoir ſe décider ſur le choix des remedes. C'eſt cette connoiſſance des cauſes qui exige néceſſairement des perſonnes verſées dans l'étude & dans l'exercice de toutes les parties de la médecine, & à laquelle il eſt impoſſible que des perſonnes qui l'ignorent parviennent jamais. D'ailleurs leur complication, la varieté des ſymptomes, les differentes périodes de la maladie, la difficulté des doſes des remedes, dont l'activité rendroit dangereuſes les plus petites erreurs,

reurs, &c. ſont autant de difficultés qui rendent le traitement de ces maladies pénible, pour les Médecins même les plus exercés, & impoſſible pour tous ceux qui ne le ſont pas.

La troiſieme raiſon, c'eſt qu'en ſuppoſant même qu'on pût rendre ces matieres aſſez ſimples pour être ſaiſies par tout le monde, elles exigeroient un ouvrage d'une longueur exceſſive & diſproportionnée aux facultés de ceux à qui on le deſtineroit; il y a telle maladie chronique qui ſeule demanderoit un volume auſſi long que celui-ci.

Enfin, en accordant que la choſe eſt néceſſaire & qu'elle eſt poſſible, je déclare que je la trouve au-deſſus de mes forces, & que je ſuis bien éloigné d'ailleurs d'avoir le tems néceſſaire pour l'exécuter. Je ſouhaite que d'autres l'entreprennent & réuſſiſſent;

ſiſſent ; mais j'eſpére que les perſonnes qui me faiſoient l'honneur de vouloir m'impoſer cette tâche, ſentiront la force de mes raiſons & n'imputeront point à opiniâtreté, ou à manque de condeſcendance, un refus qui nait de la nature même de la choſe.

J'ai appris que les citations avoient embarraſſé quelques perſonnes ; il étoit difficile de le prévoir, mais il eſt aiſé d'y remedier pour l'avenir. Il n'y a dans cet ouvrage que deux eſpeces de citations ; les unes pour indiquer les remedes, les autres pour rapporter quelque paſſage du livre même, qui ſert d'éclairciſſement à l'endroit où on le cite ; les unes & les autres étoient inévitables. La premiere eſt deſignée ainſi, N°. avec le nombre, comme 1, 2, &c. elle marque que le remede que j'indique eſt décrit dans la table des reme-

medes au *Numero* marqué; ainsi quand on lit à la page 32. *l'infusion tiede* N°. 1, & à la page 33, *la tisanne* N°. 2, *ou le lait d'amandes* N°. 4, cela signifie qu'on trouvera ces remedes dans la table aux N°. 1, 2, 4. & cette table est à la fin de l'ouvrage, elle commence à la page 637.

Si je n'avois pas pris le parti de former cette table, & qu'au lieu d'indiquer les remedes par leur N°. j'en eusse donné la description toutes les fois que j'en conseille l'usage, j'aurois doublé ce volume, & la lecture en auroit été insoutenable.

Je dois dire ici, comme je l'avois déja dit dans la premiere édition, où plusieurs personnes n'ont pas sçû le lire, que les prix des remedes, ou au moins d'un grand nombre, sont ceux auxquels les Apoticaires peuvent les donner, sans y perdre, au paysan peu

peu riche, mais il faut bien ſe garder de croire que c'eſt ceux auxquels on a droit de les exiger; cela ſeroit injuſte pour quelques uns; d'ailleurs il n'y a point de taxe dans ce païs, & ce n'eſt pas à moi à en faire une.

Les citations de la ſeconde eſpece ſont fort ſimples; l'on voit que tout l'ouvrage eſt diviſé par paragraphes, deſignés par cette marque §, & pour ne pas le groſſir par des répetitions inutiles, quand, dans un endroit, j'ai dû rappeller ce qui étoit déja dit ailleurs, au lieu de le redire tout au long, je n'ai fait qu'indiquer le paragraphe où cela ſe trouvoit; ainſi quand on lit page 84. §. 50. *Quand la maladie eſt telle qu'elle eſt décrite* (§. 46.), cela ſignifie que pour ne pas répeter la deſcription que j'ai déja fait, je renvoye à aller la chercher dans le §. que je cite.

L'u-

L'uſage de ces citations n'eſt rien moins que nouveau & eſt extrémement commode & aiſé, mais n'y eut-il qu'un lecteur qui dût en être embaraſſé, je n'ai pas cru devoir omettre cet éclairciſſement; je ne puis eſpérer d'être utile qu'autant que je ſerai clair, & l'on ſent que l'envie d'être utile eſt le ſeul motif de cet ouvrage. J'ai eu depuis aſſez longtems la ſatisfaction de voir que des perſonnes charitables & intelligentes en avoient fait uſage avec un ſuccès marqué, même dans des maladies très graves, & je ſerai au comble de mes vœux, ſi je continuë à apprendre, qu'il contribuë à adoucir les maux & à prolonger les jours de mes ſemblables.

AUX

AUX AMATEURS

DE LA LITTERATURE,

& à Messieurs nos Correspondans.

NOus avons l'honneur de donner avis que nous venons de former une Societé sous la raison de FRANÇOIS GRASSET *& Compagnie*, qui réunit la totalité des fonds des Maisons de Librairies qui s'étoient formées en cette Ville depuis la dissolution en 1757 de la Societé de *Marc-Michel Bousquet & Comp.*, & qu'en conséquence tous les fonds de la Societé de *Marc Chapuis & Comp.*, tous ceux de Mr. *François Grasset*, & tous ceux de Mr. *Sigismond d'Arnay*, qui a entierement quitté le Commerce de la Librairie, en nous vendant tous les siens, ne font actuellement qu'une seule masse, dont les Marchandises combinées forment un assortiment très considerable, & mettent notre présente Societé à portée de servir avec toute l'exactitude & la célérité possibles, soit par la quantité des Li-

vres qui ſont en notre pouvoir, ſoit par la facilité où nous ſommes de nous procurer de la France, l'Italie, l'Allemagne & la Hollande des Livres en tout genre, François, Latins, & Italiens, dont nous avons auſſi les Catalogues imprimés.

Nous imprimerons à l'avenir avec le plus grand ſoin, tant pour le choix des papiers, que pour tout ce qui eſt du reſſort de la partie Typographique; il en ſera de même pour les Livres dont on voudra nous confier l'impreſſion, que nous exécuterons avec beaucoup d'œconomie: Nous imprimerons auſſi avec toute la diligence poſſible les articles, dont nos Amis acheteront un nombre d'exemplaires à la fois, & nous aurons égard à la quantité par rapport au prix.

Nous ſerons ſenſibles & reconnoiſſans envers les perſonnes qui nous conſeilleront l'impreſſion de quelques bons ouvrages propres à procurer l'avancement & le ſoutien de notre Commerce; ainſi qu'envers celles, qui nous procureront des ventes ou des débouchés de nos Marchandiſes.

La proximité où nous ſommes de pluſieurs Savans qui font leur reſidence dans

dans notre voisinage, nous met encore à portée de pouvoir fournir les Ouvrages qu'ils ont publié ou qu'ils publieront dans la suite.

Nous ne négligerons rien, autant que cela dépendra de nous, pour procurer les Livres qui ne se rencontreront pas dans nôtre fonds, moyennant que nous en recevions les titres bien distincts, & que nous soyons assurés qu'ils ne resteront pas à nôtre charge.

Nous croyons faire plaisir au Public, en lui donnant ici la liste des ouvrages que Mr. le Docteur TISSOT a publiés, en commençant par l'article suivant, quoiqu'il soit hors de sa date.

Avis au Peuple sur sa Santé par Mr. Tissot D. M. 12. 2. *vol.* troisieme & seule Edition originale.

En 1753. *Une Préface*, mise à la tête d'un Ouvrage de Mr. de Haller sur l'Irritabilité.

En 1754. *L'Inoculation justifiée, ou Dissertation Apologétique & Pratique sur cette opération.* Cet ouvrage ne se trouve plus depuis plusieurs années, mais on le réimprimera, avec des aug-

augmentations considerables ; tirées de la multitude des observations que Mr. Tissot a faites dès lors.

En 1758. L'Ouvrage *de Febribus biliosis. &c. C'est l'Histoire d'une Epidemie de fievres putrides, qui avoit été très générale dans ce Païs en* 1755. On le réimprimera aussi avec des augmentations.

En 1759. La prem. Edit. de *l'Onanisme*, ou *Dissertation sur les maladies produites par la Masturbation.* Cet ouvrage vient d'être réimprimé, avec de nouvelles Observations. Nous pouvons fournir de cette Edition qui est originale, & nous en ferons une nouvelle, aussi-tôt que le grand nombre que nous en avons encore sera écoulé.

Idem. Deux *Lettres, l'une à Mr. de Haen, en reponse à ses questions sur l'Inoculation, dans laquelle Mr. Tissot défend cette pratique, contre les objections de ce Medecin. L'autre Lettre est écrite en Latin à Mr. Zimmer-*

merman, *elle contient des Observations sur la Maladie noire*, & *les Skirrhes du bas ventre* &c. *Epistolæ Zimmerman* &c. Nous pouvons fournir ces deux ouvrages.

En 1761. *Epistolæ D. Haller* &c. ce sont de nouvelles observations sur la petite Verole, l'Apoplexie, l'Hydropisie &c. Nous pouvons en fournir aussi.

Idem. *Une Préface & quelques Remarques à une excellente Dissertation de Mr. Bilguer premier Medecin du Roi de Prusse, sur l'inutilité de l'amputation après la playe d'armes à feu* &c.

En 1761. La prem. Edition de l'*Avis au Peuple sur sa santé*, dont la seconde a été considerablement augmentée. L'on a vû plus haut que nous avons reimprimé cet excellent ouvrage, & c'est la troisieme & véritable édition originale.

En 1762. *La Lettre à Mr. Hirzel* contenant les reponses à quelques erreurs de Mr. de Haën, sur

les maladies de Poitrine, & sur la fievre Miliaire.

En 1765. *Lettre à Mr. Zimmerman sur une Epidemie courante, qui a affligé ce Païs, où l'on indique les remedes & les moyens de s'en préserver.* Nous l'avons aussi imprimé.

Nous avons encore rassemblé les Lettres de Mr. Tissot à Mrs. de *Haën, Hirzel* & *Zimmerman* en un seul volume, sous le *Titre de Lettres de Mr. Tissot sur differens sujets de Medecine.* Nous en avons un nombre d'Exemplaires.

OUVRAGES SOUS PRESSE.

Maria, ou les Véritables Mémoires d'une Dame Illustre par son mérite, son rang & sa fortune, traduits de l'Anglois, 12. 2. *vol.* 1765. Ouvrage très intéressant par la bonne Morale qu'il renferme, & qui porte l'idée de la vertu, & des moeurs les plus épurées.

Recueil complet de tous les Mémoires & pieces rélatives à l'affaire & aux procès de la Maison Calas, parmi lesquelles il s'en trouve en nombre qui n'ont pas été

été publiées, fournies par un Savant très Illuſtre qui a contribué plus que perſonne à la réhabilitation de cette famille, 12. 2. *vol.* & *in* 4*to*. Berlin 1765.

FRANÇOIS II. *Roi de France, Tragedie Hiſtorique dans un gout tout nouveau d'après les plus célebres Auteurs contemporains, ou qui ont vecu peu de tems après les grands évenemens qui y ſont décrits, par Mr. le Préſident* HENAULT, *auteur de l'Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire de France &c.* Cette excellente piece eſt encore enrichie de notes très inſtructives, in 8. 1766.

Nous avons crû devoir finir cet Avis par la déclaration ſuivante.

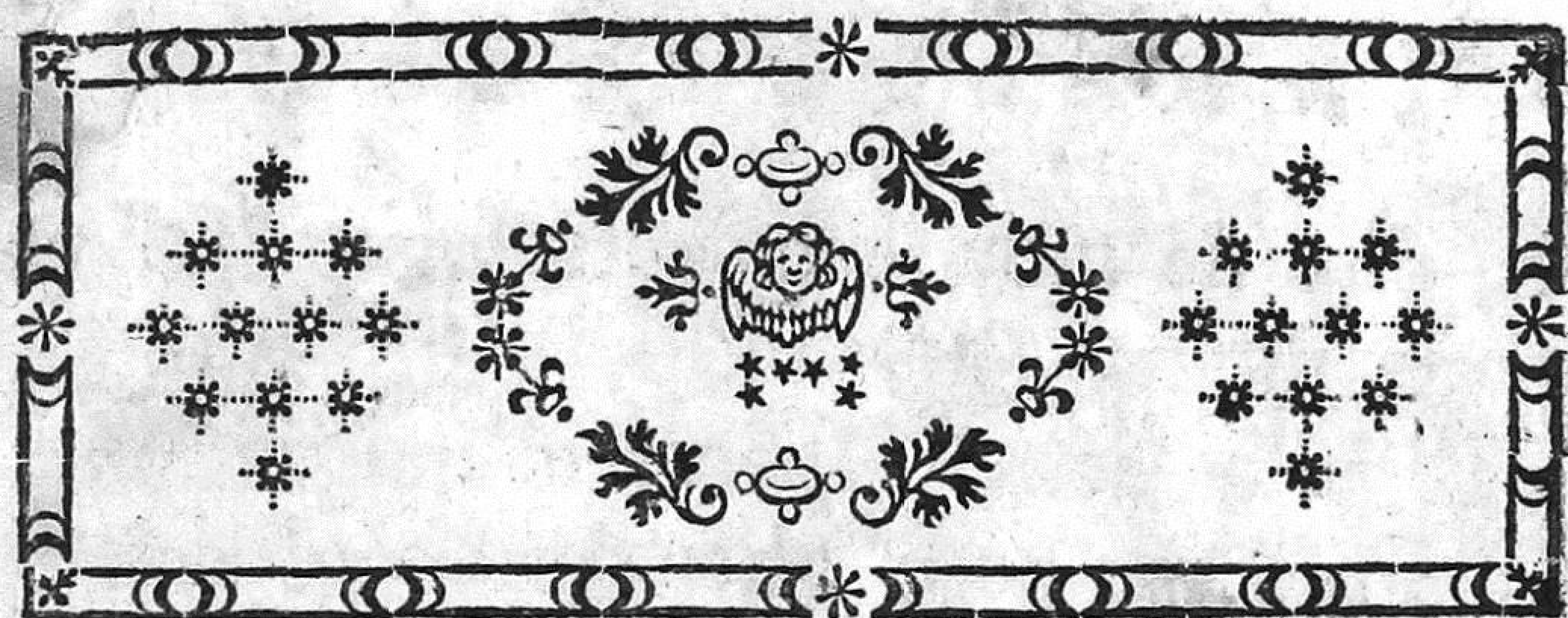
Voici la troiſieme édition originale de l'AVIS AU PEUPLE SUR SA SANTÉ, par Mr. le Docteur TISSOT, cette nouvelle édition eſt entierement conforme à la ſeconde, imprimée ſur le manuſcrit de l'Auteur de qui nous l'avons reçû, & comme cet excellent ou-

vrage a été contrefait en differentes Villes par plusieurs Libraires, avec de pretendues augmentations qui ne sont point de lui, nous croyons tant pour nôtre intérêt, que pour celui du Public, & pour ce qui en peut resulter pour la vie & la santé du genre humain, que nous devons signer tous les exemplaires qui sortiront de nôtre Magazin, afin que personne ne puisse être trompé dans l'idée d'avoir acquis l'édition originale d'un ouvrage autant important que l'est celui-ci; & dans le cas où Mr. le Docteur TISSOT feroit des augmentations à son livre, le Public doit s'attendre qu'elles lui seront fournies à un prix modique, pour servir de supplement, autant que la chose sera possible, aux seconde & troisieme éditions originales.

A Lausanne le 1. Decemb. 1765.

François Grasset & Comp.

AVIS



AVIS AU PEUPLE
SUR SA SANTÉ.

INTRODUCTION.

LA diminution du nombre des habitans dans ce païs est une vérité de fait, qui frappe tout le monde, & que les dénombremens démontrent. Cette dépopulation a plusieurs causes; Je me croirois heureux, si je pouvois contribuer à remédier à une des principales, qui est la mauvaise méthode employée dans les campagnes pour traiter les malades. C'est là mon unique objet; mais l'on me permettra d'indiquer les autres causes concourantes. On peut les reduire à deux classes générales. Il

 sort

ſort plus de monde qu'autrefois; & l'on peuple moins. (*a*).

Il y a deux eſpèces d'émigration: l'on ſort, ou pour aller dans les ſervices étrangers, que l'on conſerve par des raiſons d'utilité qui l'emportent ſur les inconvenients; ou pour chercher, dans differentes vocations, une fortune que le païs refuſe. L'on pourroit appeller la premiere, emigration militaire; la ſeconde, emigration commerçante.

Le ſervice nuit à la population de pluſieurs façons. Premierement il ne rentre pas autant d'hommes qu'il en ſort; les dangers & les fatigues de la guerre, les affaires particulieres, le *Heimweh* ou mal du païs, l'air pernicieux de quelques garniſons de Flandres, d'Hollande, d'Italie, les mauvaiſes nourritures & boiſſons; les épidemies des camps, les debauches en emportent un grand nombre, La deſertion d'ailleurs, dont ils craignent les ſuites en rentrant chez eux, en oblige pluſieurs à s'expatrier pour toujours. D'autres, au ſortir du ſervice, embraſſent des établiſſements, dont le ſervice leur

(*a*) Cette dépopulation eſt preſque generale en Europe, ſuivant l'Editeur de Paris, & je crois qu'il a raiſon.

leur a fourni l'occaſion, & qui les éloignent de tout retour.

En ſecond lieu, en ſuppoſant même qu'ils revinſſent tous, le païs ſouffriroit également de leur abſence, parcequ'ils ſont abſents dans le temps de la plus grande aptitude à la population; parceque, quand ils reviennent, ils ont perdu cette aptitude par l'âge, les infirmités, les débauches; parceque ſouvent, s'ils ſe marient, leurs enfans, victimes des déréglemens paternels, ſont foibles, languiſſans, maladifs, meurent jeunes, ou vivent incapables d'être utiles à la ſociété; parce, enfin, que le goût de libertinage qu'ils ont contracté en empêche pluſieurs de ſe marier. Mais quoique ces inconvenients ſoient réels & très connus, cependant, comme le nombre de ceux qui peuvent ſortir de cette façon eſt borné, qu'il eſt même peu conſiderable, relativement au nombre des habitans que le païs devroit avoir, que cette expatriation a peut-être été néceſſaire dans un temps, & pourroit le redevenir ſi les autres cauſes de dépeuplement finiſſoient, c'eſt peut-être la moins fâcheuſe, & la derniere qui demandera quelque conſidération.

L'expatriation commerçante, que je crois plus nombreuse, a ses inconvenients particuliers, qui ne sont pas moindres; & malheureusement c'est une épidémie dont les ravages vont en croissant, par une raison simple; c'est que le succès d'un seul en détermine cent à aller courir les mêmes hazards, & que peut-être quatre vingt dix-huit échoueront.

L'on est frappé du bien, l'on ignore le mal. Je suppose qu'il soit parti, il y a dix ans, cent personnes pour aller ce qu'on appelle *chercher fortune*; au bout de six mois ils étoient tous oubliés, excepté de leurs parents: qu'il en soit revenu un, cette année, avec quelques biens au-dessus de sa pacotille, tout le païs en est instruit, & s'en occupe; une foule de jeunes gens sont seduits & partent, parceque personne ne pense, que, des cent quatre vingt dix-neuf, qui étoient partis avec lui, la moitié a peri, une partie est miserable, & le reste est de retour, sans avoir gagné autre chose que l'incapacité de s'occuper utilement dans son païs & dans sa premiere vocation. Le petit nombre qui réussit est publié; la foule qui échoue reste dans un profond oubli. Le mal est très grand

&

& très réel. Quel pourroit en être le remede ? Il suffiroit peut-être de faire connoitre le danger, & le moyen est aisé : il n'y auroit qu'à tenir annuellement, un registre exact de ceux qui sortent, & au bout de six, huit, dix ans, en publier la liste avec le succès de leurs voyages. Je suis trompé, ou, au bout d'un certain nombre d'années, l'on ne verroit pas autant de gens quitter leur lieu natal, dans lequel ils peuvent vivre heureux en travaillant, pour aller dans les païs étrangers, chercher des établissemens, dont les listes que je propose leur demontreroient l'incertitude. L'on ne partiroit qu'avec des avantages presques surs ; il sortiroit beaucoup moins de gens ; trouvant moins de concurrens, ils feroient mieux leurs affaires ; trouvant moins de leurs compatriotes hors de chez eux, ils y reviendroient plus souvent ; par là même il resteroit plus d'habitans au païs, il en rentreroit davantage, & ils rapporteroient plus d'argent. Le païs seroit plus peuplé, plus riche & plus heureux ; parceque le bonheur d'un peuple, qui vit sur un sol fertile, dépend beaucoup de la population, & un peu des richesses pecuniaires.

Non ſeulement l'on ſort beaucoup du païs, & par là même il y a moins de gens pour le peupler; mais ceux qui y reſtent, peuplent, à nombre egal, moins qu'autrefois; ou, ce qui revient au même, parmi le même nombre de perſonnes, il y a moins de mariages; & le même nombre de mariages fournit moins de baptêmes. Je n'entre point dans le détail des preuves; il ne faut que regarder autour de ſoi pour en être convaincu. Quelles en ſont les cauſes? Il y en a deux principales; le luxe & la débauche, qui nuiſent à la population par pluſieurs endroits.

Le luxe oblige le riche, qui veut figurer, & l'homme à revenus médiocres, mais ſon égal au moins à tout autre égard, & qui veut l'imiter, à craindre une famille nombreuſe, dont l'éducation conſumeroit des revenus conſacrés aux dépenſes d'apparat; & d'ailleurs s'il falloit partager ſon bien entre pluſieurs enfans, ils en auroient tous très peu, & ſeroient hors d'état de ſoutenir le train des peres. Quand le mérite eſt apprécié par la dépenſe extérieure, l'on doit néceſſairement tâcher de ſe mettre, & de laiſſer ſes enfans, dans une ſituation

propre

propre à ſoutenir cette dépenſe. De là peu de mariages quand on n'eſt pas riche; peu d'enfans quand on eſt marié.

Le luxe nuit d'une autre façon. La vie déréglée qu'il a introduit affoiblit la ſanté, ruine le tempérammment, & la propagation s'en reſſent néceſſairement. La génération qui paſſe, compte des familles de plus de vingt enfans; celle qui vit, ne compte pas vingt germains; celle qui vient ne connoitra plus les freres.

Un troiſieme inconvenient du luxe, c'eſt que le riche ſe retire des campagnes pour briller en ville, & qu'il augmente ſon domeſtique; mais cette augmentation des domeſtiques eſt préjudiciable à la population: premierement, n'étant pas, à l'ordinaire, occupés ſuffiſamment, ils prennent le goût de la vie oiſive, & ils deviennent incapables de reprendre le labeur de la campagne pour lequel ils étoient nés; étant privés de cette reſſource, ils ne ſe marient pas ou ſe marient trop tard; il nait moins de citoyens.

L'oiſiveté les affoiblit par elle même, & les conduit à la débauche, qui les affoiblit encore davantage; ils n'auront

jamais que peu d'enfans mal-sains, qui ne seront point en état de fournir des bras aux terres.

Ceux qui se conduisent le plus sagement, qui conservent des moeurs, qui font quelques épargnes, accoutumés à la vie de la ville, & craignant la peine de celle des champs, dont ils ignorent d'ailleurs la conduite, veulent devenir des petits marchands, & c'est une perte pour le peuplement; parcequ'un nombre de laboureurs crée plus d'enfans, qu'un nombre égal de citadins, & que, sur un nombre donné, il meurt plus d'enfans à la ville qu'à la campagne.

Les mêmes maux ont lieu pour les domestiques du sexe. Après dix ou douze ans de service, les servantes de la ville ne peuvent pas redevenir de bonnes campagnardes; & celles qui embrassent cet état, succombent bientôt à ce travail pour lequel elles ne sont plus faites. Si l'on revoit une femme mariée à la campagne, un an après quelle a quitté la ville, il est aisé de remarquer combien ce genre de vie l'a vieillie; souvent la premiere couche, dans laquelle elles n'ont pas tous les soins que leur délicatesse exigeroit, est l'écueil de leur santé; elles restent dans un état de langueur,

gueur, de foiblesse, de dépérissement; elles n'ont plus d'enfans; elles deviennent & elles rendent leurs maris des membres inutiles à l'augmentation du peuple.

Les avortemens, les enfans dépaïsés après une grossesse cachée, l'impossibilité de trouver des épouseurs, sont souvent les effets de leur libertinage.

Il est à craindre que ces maux n'aillent en croissant depuis que, manque de sujets, ou par des vues d'œconomie, on commence à prendre pour domestiques, des enfans dont les mœurs & le tempéramment ne sont point formés, & se ruinent d'un pas égal par le séjour de la ville, la faineantise, le mauvais exemple & les mauvaises compagnies.

Il resteroit sans doute bien des choses à dire sur ces importans objets; mais outre que je ne veux point trop allonger cet ouvrage, & que beaucoup d'autres occupations ne me laissent point de tems pour tout ce qui n'est pas Médecine, je craindrois de sortir de mon sujet. Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent en fait partie; puisqu'en donnant au peuple des avis sur sa santé, il falloit indiquer les causes qui la corrom-

pent; mais ce que je pourrois dire de plus paroitroit peut-être étranger.

Je n'ajoute qu'un mot. Ne pourroit-on pas, pour remédier à des maux qu'il est impossible de prévenir, choisir quelque canton du païs, dans lequel on chercheroit, par des recompenses, 1°. à arrêter tous ses habitans; 2°. à les encourager, par d'autres recompenses, à une population plus abondante. Ils n'en sortiroient point, ainsi ils n'iroient pas s'exposer à tous les maux dont j'ai parlé; on ne s'y marieroit point à des étrangers qui pourroient y apporter le desordre, ainsi vraisemblablement ce quartier, au bout d'un certain temps, seroit trop peuplé & pourroit fournir des colonies pour les autres.

Je passe enfin à la troisieme cause de dépopulation; c'est la façon dont le peuple est conduit dans les campagnes quand il est malade. J'en ai été pénetré de douleur plusieurs fois. J'ai été témoin, que des maladies qui auroient été très légeres, devenoient mortelles par le traitement; & je suis convaincu, que cette cause fait seule autant de ravages que les précedentes; elle mérite bien, par là même, toute l'attention des Médecins, dont

la

la vocation eſt de travailler à la conſervation de l'humanité. Pendant que nous donnons nos ſoins à ſa partie la plus brillante dans les villes, ſa moitié la plus utile, perit miſérablement, dans les campagnes, ou par des maux particuliers, ou par des épidemies générales, qui, depuis quelques années paroiſſent dans differents villages, & y font des ravages conſiderables. Cette reflexion affligeante m'a déterminé à donner ce petit ouvrage, qui eſt uniquement deſtiné pour ceux, que leur éloignement des Médecins met dans le cas d'être privés de leurs ſecours. Je ne détaillerai point ici mon plan, qui eſt fort ſimple; je me contente de dire, que j'ai donné tous mes ſoins à le rendre le plus utile qu'il m'a été poſſible; & j'oſe eſperer, que, ſi je n'ai pas montré tout le bien qu'on peut faire, au moins j'ai fait connoitre les traitemens pernicieux qu'il faut éviter.

Je ſuis intimement convaincu qu'on peut faire mieux que moi; mais ceux qui ſeroient en état ne l'entreprennent pas; j'ai plus de courage, & j'eſpere que les gens qui penſent me ſauront quelque gré d'avoir donné un ouvrage, dont la compoſition eſt rebutante par ſa

facilité même, par les détails minutieux qu'il exige, par la néceſſité de ne dire que les choſes les plus connues, & par l'impoſſibilité d'y traiter aucune matiere à fonds, ou d'y déveloper aucune vue nouvelle & utile; c'eſt le travail d'un Paſteur, qui écriroit un catéchiſme pour de petits enfans.

Je n'ignore pas cependant, que l'on a déja quelques ouvrages deſtinés pour les malades de la campagne qui ſont privés de ſecours; mais les uns, quoique faits dans un bon but, produiſent un mauvais effet; de cette eſpece ſont tous les recueils de remedes ſans deſcription de maladie, & par là même ſans aucune rêgle ſûre pour l'application; tel par exemple que le fameux recueil de Madame FOUQUET, & quelques autres dans le même goût. Les autres ſe rapprochent du plan du mien; mais pluſieurs ont embraſſé trop de maladies, & par là même ſont devenus trop volumineux; d'autres ont été trop courts ſur chaque article; d'ailleurs ils n'ont point inſiſté aſſez ſur les ſignes des maladies, leurs cauſes, le régime général, les mauvais traitemens; leurs recettes ne ſont point généralement auſſi ſimples & auſſi aiſées

à

à préparer qu'elles doivent l'être; enfin ils paroiſſent la plûpart s'être ennuyés de cet ouvrage vraiment triſte, & l'avoir expédié trop promptement. Il n'y en a que deux, que je dois nommer avec reſpect, & qui, s'étant propoſés un plan fort ſemblable au mien, l'ont rempli avec une ſupériorité qui mérite toute la reconnoiſſance du public. L'un eſt M. ROSEN premier Médecin du Royaume de Suede, qui, depuis quelques années, s'eſt ſervi de ſon credit pour faire le plus grand bien aux peuples. Il a fait retrancher dans les almanachs, ces contes ridicules, ces avantures extraordinaires, ces pernicieux conſeils d'aſtrologie, qui, en Suede comme ici, ne ſervent qu'à entretenir l'ignorance, la crédulité, la ſuperſtition, & les préjugés les plus faux ſur la ſanté, les maladies & les remedes; & il a pris la peine de compoſer ſur les maladies populaires des traités ſimples, qu'il a ſubſtitué à ces tas de ſottiſes: mais ces petits ouvrages, qui paroiſſent annuellement dans chaque almanach, n'ont point encore été traduits du Suedois, & par là même, je n'ai pu en tirer aucun parti. L'autre eſt M. le Baron de SWIETEN, premier Médecin

decin de leurs Majestés Impériales, qui a bien voulu se donner les soins de faire, il y a deux ans, pour les armées, ce que je fais aujourd'hui pour les campagnes de ce païs. Quoique mon ouvrage fut en grande partie composé quand le sien m'est parvenu, j'en ai pris differents morceaux; & si nos vues eussent été précisément les mêmes, j'aurois cru rendre un plus grand service en cherchant à répandre son livre, qu'en en publiant un nouveau; mais comme il n'a rien dit sur plusieurs articles, que je traite fort au long, qu'il a traité de plusieurs maladies qui n'entrent pas dans mon plan, qu'il ne dit rien de quelques autres dont je suis obligé de traiter, nos deux ouvrages, sans parler de la supériorité du sien, sont très differens relativement aux fonds des matieres. Dans les maladies que nous examinons l'un & l'autre, je me fais un honneur d'être presque toujours dans ses principes.

Cet ouvrage n'est point fait pour les vrais Médecins; mais peut-être, outre mes amis, quelques uns le liront. Je leur demande une grace, c'est de vouloir bien entrer dans l'esprit de l'Auteur, & ne point le juger comme Médecin d'après

ce livre : je les avertis même ici, qu'ils feront mieux d'en quitter la lecture, qui ne doit rien leur apprendre. Ceux qui lisent pour critiquer trouveront un plus vaste champ dans les autres brochures que j'ai publiées. Il n'est pas juste qu'un ouvrage qui n'a de but que l'utilité de mes compatriotes, me procure du desagrément, & l'on doit être exempt de la critique, quand on a eu le courage d'entreprendre un travail qui ne peut mériter aucun éloge.

Après ces généralités, je dois entrer dans quelques détails sur les moyens qui me paroissent les plus propres à faciliter les bons effets que j'espere de mes soins. Je donnerai ensuite l'explication de quelques termes dont j'ai été obligé de me servir, & qui ne sont peut-être pas généralement connus.

Le titre *d'Avis au peuple*, n'est point l'effet d'une illusion, qui me persuade, que ce livre va devenir une piece de ménage dans la maison de chaque paysan. Les dix-neuf vingtiemes ne sauront sans doute jamais qu'il existe, plusieurs ne sauroient pas le lire, un plus grand nombre, quelque simple qu'il soit, ne le comprendroit pas; mais je le destine aux personnes intelligentes & charitables, qui

vivent

vivent dans les campagnes, & qui, par une eſpèce de vocation de la Providence ſont appellées à aider de leurs conſeils tout le peuple qui les environne.

L'on ſent aiſement que j'ai en vuë premierement Meſſieurs les Paſteurs : il n'y a point de village, de hameau, de maiſon foraine dans tout le païs, qui n'ait droit à la bénéficence d'un d'entr'eux; & je ſais qu'il en eſt un grand nombre, qui, touchés du triſte ſort de leurs ouailles malades, & effrayés des horreurs de leur ſituation, deſirent, tous les jours, d'être à même de pouvoir leur donner des ſoins pour le corps, dans le temps même qu'ils les diſpoſent à ſe préparer à la mort, ou à tirer parti de la maladie pour vivre dans la ſuite plus ſaintement. Je me feliciterai ſi ces Eccléſiaſtiques reſpectables trouvent ici quelques ſecours, qui puiſſent leur aider a ſatisfaire leurs intentions bienfaiſantes. Le reſpect & l'amour de leurs troupeaux, leur vocation à de fréquentes viſites dans les maiſons, le devoir qui leur eſt impoſé de détruire les préjugés facheux & la ſuperſtition, leur charité, leurs lumieres, la facilité que leurs connoiſſances phyſiques leur donnent à ſaiſir toutes les vérités

rités de ce petit ouvrage, ſont autant de raiſons qui me perſuadent, qu'ils auront toute l'influence poſſible, ſur la reforme qu'il eſt à ſouhaiter de faire dans la Médecine du peuple.

J'oſe en ſecond lieu compter ſur les Seigneurs de place, dont les conſeils, extrêmement reſpectés par leurs paroiſſiens, ſont ſi propres à décréditer une mauvaiſe méthode, & à en accréditer une nouvelle, dont ils ſaiſiront aiſément tous les avantages. Les frequents exemples que j'ai vû de la facilité avec laquelle ils entroient dans le plan d'une cure, l'empreſſement qu'ils ont à faire ſoulager les malades de leurs villages, la généroſité avec laquelle ils pourvoient à leurs beſoins, me font eſperer, en jugeant de ceux que je ne connois point par ceux que je connois, qu'ils ſaiſiront avec joye un nouveau moyen de faire du bien dans leur voiſinage. La vraie charité ſent, que, manque de lumieres, elle peut nuire, & cette crainte la tient en ſuſpens; mais elle ſaiſit avidement toutes les lueurs qui peuvent la diriger.

En troiſieme lieu, les perſonnes riches ou au moins aiſées, que leur goût, leurs

leurs emplois, ou la nature de leurs fonds fixent à la campagne où elles se rejouissent en faisant du bien, seront charmées d'avoir quelques directions dans l'emploi de leurs soins charitables.

Dans tous les villages où il y a quelques membres des trois classes que je viens d'indiquer, ils sont presque toujours informés des maladies du lieu, parce qu'on s'addresse à eux pour du bouillon, de la thériaque, du vin, des biscuits, en un mot pour tout ce qu'on croit besoins de malades. A l'aide de quelques questions aux assistans, ou d'une visite au malade, ils jugeront au moins du genre de la maladie, & par une sage direction, il préviendront une foule de malheurs. Ils donneront du nitre au lieu de thériaque, de l'orge ou du petit lait au lieu de bouillon; ils ordonneront des lavemens ou des bains de pied, au lieu de vin, & des grus à l'eau au lieu de biscuits. L'on ne croira qu'au bout de quelques années le bien qui peut resulter de ces attentions si aisées & souvent repetées. L'on aura d'abord un peu de peine à changer une vieille habitude; mais quand elle sera détruite, la bonne s'enracinera tout aussi forte-

fortement, & j'espere que personne ne fera d'efforts pour la détruire.

Il est inutile de dire que je fonde plus d'espérance encore sur les soins des Dames, que sur ceux de leurs époux, de leurs peres, ou de leurs freres. Une charité plus active, une patience plus soutenuë, une vie moins ambulante, une sagacité que j'ai admiré chez plusieurs à la ville & à la campagne, & qui fait qu'elles observent avec une exactitude, & qu'elles démêlent les causes cachées des symptomes avec une facilité qui feroit honneur aux meilleurs praticiens, enfin un don marqué pour s'attirer la confiance du malade, sont autant de caracteres, qui établissent leur vocation; & il y en a un grand nombre, qui la remplissent avec un zele digne des plus grands éloges, & qui devroit servir de modele.

Les Regens doivent encore être tous supposés avoir un degré d'intelligence suffisant pour tirer parti de cet ouvrage; & je suis persuadé qu'ils pourroient faire un très grand bien. Je voudrois que, non seulement ils cherchassent à connoitre la maladie, c'est la seule chose un peu difficile, & je crois l'avoir applanie autant qu'on le peut; mais encore qu'ils

qu'ils appriſſent à appliquer les remedes. Pluſieurs raſent; j'en ai vû qui saignoient, & qui donnoient des lavemens avec beaucoup d'addreſſe; tous apprendroient aiſément à le faire, & il ne ſeroit peut-être pas hors de place, d'introduire l'uſage d'exiger, dans leurs examens, qu'ils ſûſſent ſaigner. Ces talens, celui de juger du degré de la fievre, d'appliquer les véſicatoires & de les panſer, ſeroient du plus grand uſage dans les lieux où ils demeurent. Leurs écoles, ſouvent peu nombreuſes, ne les occupent qu'un petit nombre d'heures par jour; la plûpart n'ont point de domaines à cultiver; quel meilleur uſage pourroient-ils faire de leur loiſir, que de l'emploier au ſoulagement des malades? Leurs opérations pourroient être taxées à un prix aſſez modique, pour n'incommoder perſonne; & ce petit revenant bon rendroit leur ſituation encore plus douce; outre que cette diſtraction les préſerveroit d'être entrainés quelquefois, par facilité & par desœuvrement, à prendre le goût de la boiſſon. Il y auroit encore un avantage à les accoutumer à cette eſpece de pratique; c'eſt que, ſoignant les malades, & ayant l'habi-

l'habitude d'écrire, ils feroient à même, dans les cas graves, de confulter ceux dont on croiroit avoir befoin.

Je ne doute point que parmi les laboureurs même, il ne s'en trouve plufieurs, tels que j'en connois, qui, remplis de fens, de jugement, & de bonne volonté, liront avec plaifir ce livre, en faifiront la doctrine & la repandront avec empreffement.

Enfin, j'efpere que plufieurs Chirurgiens, répandus dans les campagnes, & qui exercent la Médecine dans leur voifinage, voudront bien le lire, entreront dans les principes que j'y établis, & en adopteront les confeils, quoiqu'un peu differens, peut-être, de ceux qu'ils ont fuivi jufqu'à préfent. Ils fentiront qu'on peut apprendre à tout âge, & de tout le monde; & ils ne fe feront pas de peine de reformer quelques unes de leurs idées, dans une fcience qui proprement n'eft pas la leur, & à l'étude de laquelle ils ne fe font jamais livrés, fur celles d'un homme qui s'en eft uniquement occupé, & qui a eu plufieurs fecours qui leur manquent.

Les fages femmes pourront auffi rendre leurs foins plus efficaces, dès qu'elles

voudront

voudront bien s'éclairer. Il seroit à souhaiter que généralement elles le fussent davantage, sur l'art même qu'elles exercent ; les exemples de malheurs qu'on auroit évité avec plus d'habileté, sont assez fréquens pour faire desirer qu'on pût les prévenir ; & cela ne seroit pas impossible : rien ne l'est, quand ceux à qui la volonté appartient veulent fortement ; mais il faudroit qu'ils fussent instruits du mal, qui est très pressant.

J'ai donné les recettes des remedes les plus simples, & j'ai indiqué la façon de les préparer avec assez de détail, pour esperer que personne ne sera embarrassé à cet égard. Mais qu'on ne croye point que cette simplicité nuit à l'utilité, & qu'ils sont moins efficaces : je déclare que ce sont les mêmes dont je me sers dans la ville, pour les malades les plus opulens. Cette simplicité est fondée en nature : le mêlange d'un grand nombre de drogues est ridicule. Si elles ont les mêmes vertus, pourquoi les mêler ? Il vaut bien mieux se borner à celle qui est la plus efficace. Si elles ont des vertus différentes, l'effet de l'une détruit l'effet de l'autre, & le remede devient inutile.

Je

Je n'ai donné aucun conseil dont l'exécution ne fut aisée & très praticable. L'on trouvera cependant, que quelques uns sont peu faits pour la généralité du peuple, & je n'en disconviens pas; mais je les ai mis, parceque je n'ai point perdu de vuë les personnes, qui, sans être peuple, vivent à la campagne, & qui ne peuvent pas toujours se procurer un Médecin, aussitôt, aussi souvent, ou aussi long temps qu'elles le voudroient.

Un grand nombre des remedes se tire uniquement de la campagne, & peut s'y préparer; il y en a cependant qui doivent se prendre chez les Apoticaires. J'ai marqué les prix auxquels je suis persuadé que tous les Apoticaires du païs les donneront au paysan peu riche; &, en les marquant, je ne l'ai point fait pour éviter qu'on ne les lui fit payer trop cher; je n'avois point cette crainte; mais pour que, voyant la modicité du prix, il ne craignit point d'aller à l'emplette. Il aura presque toujours la dose de remede nécessaire à chaque maladie, pour moins d'argent qu'il n'en mettoit à acheter de la viande, du vin, des biscuits & d'autres choses qui

qui le tuoient. Si le prix des remedes, tout modique qu'il eſt, excedoit ſes facultés, ſans doute les bourſes des communes & des pauvres y ſuppléeroient. Enfin il y a dans le païs un très grand nombre de maiſons de Seigneurs, de Miniſtres, de particuliers qui font annuellement une certaine dépenſe charitable en remedes; ſans l'augmenter, je ne leur demanderai que d'en changer l'objet, & de vouloir bien diſtribuer les remedes indiqués ici, au lieu de ceux qu'ils diſtribuoient auparavant.

L'on objectera encore, que la plûpart des campagnes ſont très éloignées des villes, & que le payſan n'eſt pas à portée, par là même, de ſe procurer d'abord ce dont il a beſoin. Je réponds, qu'il y a effectivement pluſieurs villages très éloignés des villes où il y a des Apoticaires; mais ſi l'on excepte certains endroits des montagnes, il y en a peu qui ſoyent a plus de trois ou quatre lieues de quelque petite ville, où il ſe trouve toujours quelque Chirurgien, ou quelque Marchand qui vend des drogues. Ce n'a peut-être pas été, juſques à preſent, celles que j'indique; mais ils s'en fourniront dès qu'ils pourront en

en esperer le débit ; & ce sera pour eux une nouvelle branche de commerce. J'ai eu soin d'indiquer le temps que chaque remede pouvoit se garder sans risque. Il y en a d'un usage très frequent, dont les Regens pourroient eux mêmes avoir une certaine provision. Je suppose aussi, s'ils veulent bien entrer dans mes vuës, qu'ils seront munis des instrumens nécessaires aux soins qu'ils rendront. S'il s'en trouve pour qui des lancettes, un instrument propre à ventouser, une seringue, (qui peut-être remplacée par des vessies,) fussent une emplette trop considérable, les Communes pourroient la faire, & les instrumens passeroient de Regens en Regens. Il ne faut pas esperer que tous puissent ou veuillent apprendre à en faire usage ; mais un seul peut suffire aux besoins de quelques villages voisins, sans que ses devoirs en souffrent.

L'exemple journalier de gens qui viennent me consulter de dehors, sans pouvoir répondre aux questions que je leur fais, & les plaintes de plusieurs Médecins à cet égard, m'ont engagé à donner le dernier chapitre. Je finirai celui-ci par quelques remarques, propres à faciliter

ciliter l'intelligence de quelques termes, qu'il a fallu employer dans l'ouvrage.

Le poulx bat ordinairement chez une personne bien portante, depuis l'âge de dix-huit ou vingt ans jusques à soixante-dix, entre soixante & septante fois par minutes : il se rallentit un peu, quelques fois, chez les vieillards ; & chez les enfans il bat plus vite : jusques à trois ou quatre ans, cette difference va au moins à un tiers ; elle diminue ensuite peu à peu.

Une personne intelligente, qui aura touché souvent son poulx, & celui des autres, jugera assez exactement du degré de fievre d'un malade. Si le poulx n'est qu'un tiers plus vite, elle n'est pas extrêmement forte ; elle est forte quand cette augmentation est d'une moitié ; très dangereuse, l'on peut presque dire mortelle, quand on est parvenu au point d'avoir deux battemens au lieu d'un. Il ne faut pas juger du poulx seulement par la vitesse ; mais encore par la force ou la foiblesse, la dureté ou la molesse, la regularité ou l'irregularité.

Il n'y a pas besoin de définir le poulx fort & le poulx foible : le fort est presque

que toujours d'un bon augure; & s'il l'est trop, on peut l'affoiblir; le foible est souvent facheux.

Si le poulx, en frappant le doigt, fait sentir un coup sec, comme si l'artere étoit de bois ou de quelque métal, on l'appelle dur; l'opposé s'appelle mol; le dernier vaut généralement mieux.

Si le poulx est fort & mol, encore qu'il soit vite, on doit conserver beaucoup d'espérances. S'il est fort & dur, cela indique ordinairement une inflammation, & demande la saignée & le régime rafraichissant. S'il est petit, vite & dur, le danger est très grand.

L'on appelle poulx régulier, celui dont tous les battemens sont à des distances égales, dont il ne manque point de battemens, (s'il en manque il est intermittent,) & dont tous les battemens se ressemblent, de façon qu'il n'y en a pas alternativement un fort, & un foible.

Tant que le poulx est bon, que la respiration n'est pas embarassée, que le cerveau ne paroit pas fortement attaqué, que le malade prend les remedes, qu'ils produisent l'effet qu'on en attend, qu'il conserve des forces, qu'il sent son

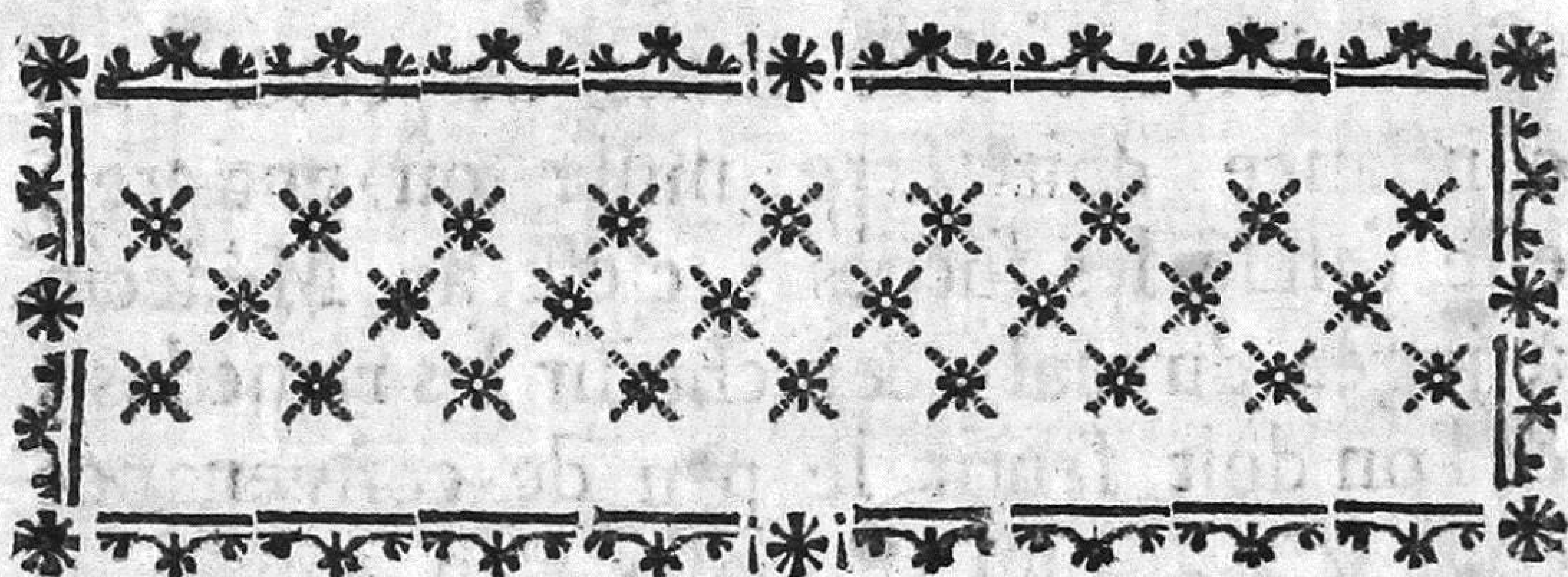
état, l'on doit esperer de le guérir. Quand tous, ou le plus grand nombre de ces caractères manquent, il est dans un préssant danger.

Il est souvent question, dans cet ouvrage, de la transpiration arrêtée. L'on appelle transpiration, cette humeur qui sort continuellement par les pores de la peau, & qui, quoiqu'elle soit peu visible, est cependant très considerable, puisque, si une personne bien portante a mangé ou bû huit livres dans un jour, il n'en sort pas quatre par les selles ou par les urines, & que le reste se dissipe par la transpiration insensible. L'on sent aisément, que si une telle évacuation vient à s'arrêter, & si cette humeur, qui devoit sortir par la peau, se jette sur quelque partie intérieure, il peut en resulter des maux facheux. C'est une des causes les plus frequentes des maladies.

Je n'ajoute qu'un mot; toutes ces directions sont destinées uniquement pour ceux qui ne peuvent point avoir de Médecin. Je suis bien éloigné de croire, qu'elles puissent en tenir lieu, même dans les maladies que j'ai traité le plus au long; &, au moment où il arrive, elles

elles doivent être mises de coté. La confiance doit être nulle ou entiere; elle fonde les succès : c'est au Médecin à juger du mal, & à choisir les remedes; & l'on doit sentir le peu de convenance qu'il y a, à lui proposer d'en employer quelques autres, préférablement à ceux qu'il conseille, uniquement parce qu'ils ont réussi chez un autre malade, dans un cas qu'on croit à peu près semblable : c'est proposer à un cordonnier de faire un soulier pour un pied, sur le modele d'un autre, plûtôt que sur la mesure qu'il a pris.





CHAPITRE I.

§. 1. LEs causes les plus fréquentes des maladies parmi les gens de la campagne sont 1°. l'excès du travail pendant long temps. Quelques fois ils tombent tout d'un coup dans l'épuisement, & dans un état de langueur, dont ils se guerissent rarement ; plus souvent ils sont attaqués de quelque maladie inflammatoire, comme esquinancie, pleuresie, inflammation de poitrine.

Il y a deux moyens de prévenir ces maux; l'un, c'est d'éviter la cause qui les produit; mais souvent il est impossible; l'autre, c'est, lorsqu'on est obligé à ces excès, de les temperer par un grand usage de quelque boisson rafraichissante, & surtout par du petit lait, ou du lait de beure (de la battuë), ou par de l'eau, dans chaque pot de laquelle on met un verre de vinaigre:

gre : cette boiſſon, ſalutaire & agréable, rafraichit & ſoutient les forces. Je traiterai, plus bas, des maladies inflammatoires. L'épuiſement, quoiqu'il ait des ſymptomes fort differens de ces maladies, s'en rapproche, par ſa cauſe, qui eſt un deſſechement général. J'en ai vû guérir par l'uſage du petit lait, enſuite des bains tiedes, & enfin du lait de vache. Dans ce cas, les remedes chauds, & les nourritures ſucculentes tuent.

§. 2. Il y a une autre eſpece d'épuiſement, qu'on peut appeller épuiſement vrai, qui eſt produit par la grande pauvreté, le manque de nourriture ſuffiſante, les mauvais aliments, la mauvaiſe boiſſon, l'excès du travail; c'eſt dans ce cas où il convient de donner de bonnes ſoupes & un peu de vin; mais ce cas eſt très rare dans ce païs; je le crois frequent dans quelques autres, & ſurtout dans pluſieurs Provinces de France.

§. 3. Une ſeconde cauſe très ordinaire de maladies, c'eſt de ſe repoſer dans un endroit froid, ayant extrêmement chaud : l'on arrête, tout à coup, la tranſpiration; & cette humeur, ſe rejettant ſur quelque partie inté-

intérieure, occasionne plusieurs maladies très violentes; surtout des esquinancies, des inflammations de poitrine, des pleuresies & des coliques inflammatoires. L'on est toujours maitre de prévenir le mal en évitant la cause, qui est une de celles qui tuent le plus de gens; mais quand il est fait, dès qu'on commence à sentir les premiers symptomes de maladie, ce qui n'arrive quelquefois qu'au bout de plusieurs jours, il faut, sur le champ, se faire saigner, mettre les jambes dans de l'eau médiocrement chaude, & boire abondamment de l'infusion tiede N°. 1. Ces secours previennent souvent la maladie, qui devient au contraire plus fâcheuse, si l'on cherche à se faire suer par des choses chaudes.

§. 4. Une troisieme cause, c'est l'eau froide, qu'on boit quand on a fort chaud: cette cause agit comme la précédente; mais ses suites fâcheuses sont ordinairement plus promptes & plus violentes. J'en ai vû les plus terribles exemples; des esquinancies, des inflammations de poitrine les plus fortes, des coliques, des inflammations du foye, & de toutes les parties con-

tenues

tenues dans le ventre, avec un gonflement prodigieux, des vomissemens, des supressions d'urine & des angoisses inexprimables. Les meilleurs remedes sont, une ample saignée dès le commencement du mal; une abondance d'eau tiede, à laquelle on joint une cinquieme partie de lait, ou la tisane No. 2. ou les laits d'amandes No. 4. le tout bû tiede; des fomentations d'eau tiede sur la gorge, la poitrine, le ventre; des lavemens d'eau tiede & d'un peu de lait. Dans ce cas, & dans le précedent, un demi bain tiede, après la saignée, a quelques fois soulagé très promptement.

Il est bien étonnant, que les laboureurs se livrent si souvent à cette mauvaise coutume, dont ils connoissent le danger, même pour leurs bêtes. Il n'y en a point, qui n'empêche ses chevaux de boire quand ils ont chaud, surtout s'ils doivent se reposer: il sait que, s'il les laissoit boire, peut-être ils en creveroient; mais il ne craint point de s'exposer au même danger. Ce n'est pas, au reste, le seul exemple, dans lequel il paroisse faire plus de cas de la santé de ses bêtes que de la sienne.

§. 5. Une quatrieme cauſe, qui influë ſur tout le monde, mais plus cependant ſur le laboureur, c'eſt l'inconſtance des temps. Nous paſſons tout à coup, quelques fois pluſieurs fois par jour, du chaud au froid, & du froid au chaud, d'une façon plus marquée & plus prompte, que dans le plus grand nombre des autres païs. C'eſt là ce qui rend les maladies catharales & rhumatiſmales ſi fréquentes. La grande précaution qu'on doit avoir, c'eſt d'être ordinairement un peu plus vêtû que la ſaiſon ne l'exige; de prendre les habits d'hyver de bonne heure en autonne, & de ne pas ſe preſſer de les quitter au printems. Les ouvriers prudens, qui ſe deshabillent pendant le temps du travail, ont ſoin de remettre leurs habits le ſoir en ſe retirant. Ceux qui, par négligence, ſe contentent de les remporter perchés ſur leurs outils, s'en trouvent quelques fois très mal. Il y a quelques endroits, mais en très petit nombre, où l'air eſt mal ſain, plus par ſa nature que par ſes variations, comme à *Villeneuve*, à *Noville* ſurtout, & dans quelques autres villages ſitués dans les marais

qui bordent le rhône : ces païs sont sujets à ces fievres d'accès, dont je dirai un mot ailleurs.

§. 6. Ces variations promptes amenent souvent des ondées de pluye, & même de pluye froide, au milieu du jour le plus chaud ; & l'ouvrier, baigné dans une sueur chaude, est tout à coup trempé dans l'eau fraiche ; ce qui occasionne les mêmes maux, que le passage prompt du chaud au froid, & exige les mêmes remedes. Si le soleil, ou un air chaud, revient d'abord, il n'y a pas un grand mal ; si le froid dure, souvent plusieurs en sont incommodés.

Un voyageur est quelques fois mouillé en route, sans pouvoir l'empêcher ; le mal n'est pas fort grand, moyennant, qu'en arrivant, il quitte ses habits ; mais j'ai vû des pleuresies mortelles, pour avoir négligé cette précaution. Quand on a eu le corps ou les jambes mouillés, il n'y a rien de plus utile, que de se laver avec de l'eau tiede. Quand il n'y a eu que les jambes mouillées, un bain tiede de jambes est très utile. J'ai gueri radicalement des personnes sujettes à avoir

des coliques violentes, toutes les fois qu'elles avoient eu les pieds mouillés, en leur donnant ce conſeil. Le bain eſt encore plus efficace, ſi l'on fait fondre dans l'eau un peu de ſavon.

§. 7. La cinquieme cauſe à laquelle on ne penſe gueres, & qui produit en effet des accidens moins violens, mais qui nuit cependant très réellement, c'eſt l'uſage ordinaire, dans preſque tous les villages, d'avoir les courtines préciſément deſſous les fenêtres : il s'en exhale continuellement des vapeurs corrompuës, qui, à la longue, ne peuvent que nuire & contribuer à produire des maladies putrides. Ceux qui ſont accoutumés à cette odeur, ne s'en apperçoivent plus ; mais la cauſe n'en agit pas moins ; & ceux qui n'y ſont pas accoutumés, jugent de toute la force de l'impreſſion.

§. 8. Il y a des villages dans leſquels, après que les courtines ſont enlevées, on conſerve des mares dans la même place. L'effet en eſt encore plus dangereux ; parce que cette eau pourrie, qui croupit pendant toutes les chaleurs, laiſſe exhaler ſes vapeurs avec plus de facilité, & plus abondamment

damment que les courtines. Etant allé a *Pully le grand* en 1759. à l'occasion d'une fievre putride épidemique, qui y faisoit des ravages, je sentois, en traversant le village, l'infection de ces mares, & je ne pus pas douter qu'elles ne fussent la principale cause de cette maladie, & d'une semblable, qui y avoit regné cinq ans auparavant. Le village est d'ailleurs dans une exposition saine. Il seroit à souhaiter qu'on prévint ces accidens en renonçant aux mares.

§. 9. L'on peut joindre à cette cause, le peu de soin que le paysan a d'aërer sa chambre. L'on sait qu'un air trop renfermé; occasionne les fievres malignes les plus fâcheuses; & le paysan ne respire jamais chez lui, qu'un air de cette espèce. Il y a de très petites chambres, qui renferment jour & nuit, le pere, la mere, sept ou huit enfans & quelques animaux, qui ne s'ouvrent jamais pendant six mois de l'année, & très rarement pendant les six autres. J'ai trouvé l'air si mauvais, dans plusieurs de ces chambres, que je suis persuadé, que si ceux qui les habitent n'alloient pas souvent au grand

grand air, ils periroient tous en peu de temps. Il est aisé de prevenir les maux que cette cause produit, en ouvrant journellement les fenêtres. Cette précaution, si simple, auroit les plus heureux effets.

§. 10. Je mets, pour sixieme cause, l'yvrognerie, qui ne produit pas des épidémies, mais qui tuë en détail, dans tous les temps, & partout. Les misérables, qui s'y livrent, sont sujets à de fréquentes inflammations de poitrine, & pleuresies, qui souvent les emportent à la fleur de l'âge : s'ils rechapent quelques fois de ces maladies violentes, ils tombent, long temps avant l'âge de la vieillesse, dans toutes ses infirmités, & surtout dans l'astme, qui les conduit à l'hydropisie de poitrine. Leurs corps, usés par les excès, ne repondent point à l'action des remedes, & les maladies de langueur, qui dependent de cette cause, sont presque toujours incurables. Heureusement la societé ne perd rien, en perdant ces sujets qui la deshonorent, & dont l'ame abrutie, est, en quelque façon, morte long-temps avant leur corps.

§. 11.

§. 11. Les alimens sont aussi souvent une cause de maladie pour le peuple : cela arrive, 1°. quand les grains, mal mûrs, ou mals recueillis, dans les étés facheux, ont acquis une mauvaise qualité : heureusement cela est rare, & l'on peut diminuer le danger de leur usage par quelques précautions, telles que celles de laver & de secher exactement la graine, de mêler un peu de vin à la pâte en la paitrissant, de la laisser lever un peu plus longtemps, & de cuire davantage le pain. 2°. Les graines les plus belles & les mieux recueillies, s'alterent très souvent dans la maison du paysan, ou parce qu'il ne se donne pas les soins qu'il devroit se donner, ou parce qu'il n'a pas d'endroit propre à les conserver, même d'un été à l'autre. Il m'est très souvent arrivé, en entrant dans quelqu'une de ces maisons, d'être frappé d'une odeur de graine gâtée. Il y a des moyens aisés & connus, de parer à cela avec un peu de soin ; mais je n'entrerai là-dessus dans aucun détail ; il suffit de faire sentir, que la graine étant notre principale nourriture, la santé souffre nécessairement, quand elle n'est pas bonne.

3°. Avec

3o. Avec de la bonne graine, on fait souvent du mauvais pain, en ne le laissant pas assez lever, en le cuisant trop peu, & en le gardant trop long temps. Tous ces défauts ont des suites facheuses, pour tous ceux qui en mangent, mais d'une façon plus marquée chez les enfans & les valetudinaires.

Les tartes ou gateaux, sont un abus du pain, qui dans quelques villages, est porté à un point très nuisible. C'est une pâte presque toujours mal, & souvent point levée, mal cuite, grasse, & chargée de choses ou grasses, ou aigres, qui en font un des aliments les plus indigestes que l'on ait inventé. Ce sont les femmes & les enfans qui en font le plus d'usage & auxquels ils conviennent le moins; les petits enfants surtout, qui vivent quelques fois plusieurs jours de suite de ces tartes, sont hors d'état, la plus part, d'en faire parfaitement la digestion; ils contractent un principe d'obstructions dans les visceres du bas ventre, & d'épaississement glaireux dans toute la masse des humeurs, qui les jette dans plusieurs maladies de langueur, fievre lente, etisie, noüeure, humeurs froides, foibles-

ſe pour le reſte de leurs jours &c. Il n'y a peut-être rien de plus mal-ſain qu'une pâte mal levée, mal cuite, graſſe, & renduë aigre par l'addition des fruits. En envisageant les tartes du côté de l'œconomie, on trouveroit qu'elles dérangent auſſi le payſan à cet égard.

Il y a quelques autres cauſes des maladies tirées des alimens, mais moins facheuſes ou moins générales, & dans le détail deſquelles il eſt impoſſible d'entrer. Je finirai par cette remarque générale; c'eſt que l'attention que le payſan a de manger lentement, & de mâcher avec beaucoup de ſoin, diminuë infiniment les dangers d'un mauvais régime; & je ſuis convaincu, que c'eſt une des plus grandes cauſes de la ſanté dont il jouit. Il faut y ajouter l'exercice qu'il prend, le long ſéjour qu'il fait au grand air, où il paſſe les trois quarts de ſa vie, &, ce qui eſt auſſi un avantage très conſiderable, l'heureuſe habitude de ſe coucher de très bonne heure, & de ſe lever de grand matin. Il ſeroit à ſouhaiter, qu'à tous ces égards, & peut être à bien d'autres,

les

les gens de la campagne serviſſent de modele à ceux des villes.

§. 12. L'on ne doit point omettre, dans le dénombrement des cauſes des maladies du peuple, la conſtruction de ſes maiſons, dont un grand nombre ſont, ou appuyées contre un terrein élevé, ou un peu creuſées en terre. L'une ou l'autre de ces ſituations les rend humides; ceux qui les habitent en ſont incommodés, & s'ils ont quelques proviſions, elles ſe gâtent & deviennent une nouvelle ſource de maladies. Le manœuvre robuſte ne ſent pas d'abord les influences de cette habitation marécageuſe; mais elles agiſſent à la longue, & j'en ai vû ſurtout les mauvais effets les plus ſenſibles ſur les femmes en couche, les enfans, & les convaleſcents. Il ſeroit fort aiſé de remedier à cet inconvenient, en élevant le ſol de la maiſon de quelques pouces au deſſus du niveau, par une couche de ſable, de petits cailloux, de brique pilée, de charbon, ou d'autres choſes ſemblables; & en évitant de bâtir contre un terrein plus élevé. Cet objet mériteroit peut-être l'attention de la police; & j'exhorte fortement tous ceux qui bâ-

bâtiſſent à prendre les précautions néceſſaires à cet égard. Une autre attention, qui couteroit encore moins, c'eſt de tourner les maiſons au midi oriental; c'eſt l'expoſition, toutes choſes d'ailleurs égales, la plus ſalutaire & la plus avantageuſe; cependant je l'ai vûe très ſouvent négligée, ſans qu'on pût aſſigner la moindre raiſon, pour ne l'avoir pas choiſie.

Ces conſeils paroitront peu importans aux trois quarts du public. J'avertis qu'ils le ſont plus qu'on ne penſe; & tant de cauſes contribuent à détruire les hommes, qu'il ne faut négliger aucun des moyens qui peuvent contribuer à leur conſervation.

§. 13. Le payſan boit dans ce païs 1°. de l'eau pure, 2°. du vin, 3°. du vin fait avec des poires ſauvages, ou quelques fois avec des pommes, & 4°. ce qu'il appelle de la piquette, c'eſt à dire une eau qui a fermenté avec le marc. L'eau eſt la boiſſon générale; il ne boit preſque du vin que quand il eſt employé par le riche, ou par débauche. Les vins de fruits & les piquettes ne ſont pas en uſage dans tous les quartiers, l'on

l'on n'en fait pas toutes les années, elles ne se conservent que quelques mois.

Nos eaux sont généralement assez bonnes; ainsi nous avons peu besoin de secours pour les purifier, & ils sont généralement connus dans le païs où ils sont nécessaires. Les artifices dangereux pour bonifier les mauvais vins ne sont pas encore assez répandus dans ce païs pour que j'en traite ici, & comme les notres ne sont pas nuisibles en eux mêmes, ils font du mal par la quantité, plus que par la qualité. L'usage des vins de fruits & des piquettes est peu considerable, & je n'en ai pas remarqué des mauvais effets; ainsi les boissons ne peuvent être regardées comme causes des maladies dans ce païs, qu'autant qu'on en abuse. Il n'en est pas de même dans plusieurs autres païs. C'est aux Médecins qui les habitent à indiquer à leurs compatriotes, les préservatifs & les remedes nécessaires.

CHAPITRE II.

Causes qui augmentent les maladies du peuple. Attentions générales.

§. 14. Les causes, que j'ai détaillées dans le premier chapitre, produisent les maladies; & le mauvais régime, que le peuple observe quand il en est attaqué, les rend beaucoup plus fâcheuses, & beaucoup plus souvent mortelles.

Il est imbû d'un préjugé, qui coute toutes les années la vie, dans ce païs seul, à quelques centaines de personnes; c'est que toutes les maladies se guerissent par la sueur, & que, pour procurer la sueur, il faut prendre beaucoup de choses chaudes, & se tenir fort au chaud. C'est une double erreur funeste à la population de l'état; & l'on ne peut trop inculquer aux gens de la campagne, qu'en cherchant à se faire suer au commencement de la maladie, ils se tuent. J'ai vû des cas dans lesquels les

les ſoins qu'on s'étoit donné pour forcer cette ſueur, avoient procuré la mort du malade, auſſi évidemment, que ſi on lui avoit caſſé la tête d'un coup de piſtolet. La ſueur emmêne ce qu'il y a de plus liquide dans le ſang ; elle le laiſſe plus ſec, plus épaïs, plus enflammé ; & comme dans toutes les maladies aiguës, excepté un très petit nombre, qui ſont très rares, il eſt deja trop épais, elle augmente évidemment le mal. Bien loin d'ôter l'eau du ſang, l'on doit chercher à lui en donner. Il n'y a point de payſan qui ne diſe, quand il a une pleureſie, ou une inflammation de poitrine, que ſon ſang eſt trop épais, & qu'il ne peut pas circuler. En le voyant dans le vaſe il le trouve *noir*, *ſec*, *brulé*, ce ſont ſes termes; comment le ſens commun, ne lui dit-il pas, que, bien loin de faire ſortir l'eau d'un tel ſang par les ſueurs, il faut y en ajouter?

§. 15. Mais quand il ſeroit auſſi vrai, qu'il l'eſt peu, que la ſueur eſt utile au commencement des maladies, les moyens qu'on employe pour la procurer, n'en ſeroient pas moins mortels. Le premier, c'eſt d'étouffer le malade

malade par la chaleur de l'air & des couvertures. L'on redouble de ſoins, pour empecher qu'il n'entre de l'air frais dans la chambre, ou par là même, il eſt bientôt extrêmement corrompu; & l'on procure une telle chaleur, par le poids des couvertures, que ces deux cauſes ſeules, ſont capables de produire, dans un homme ſain, la fievre la plus ardente, & une inflammation de poitrine. Plus d'une fois je me ſuis ſenti ſaiſi d'une difficulté de reſpirer, en entrant dans ces chambres, que je diſſipois, en faiſant ouvrir toutes les fenêtres. Les gens inſtruits devroient ſe faire un plaiſir de faire comprendre au peuple, dans les frequentes occaſions qui s'en preſentent, que l'air nous étant plus néceſſaire, que l'eau ne l'eſt au poiſſon, dès qu'il ceſſe d'être pur, notre ſanté ſouffre neceſſairement; & rien ne le corrompt plus promptement, que les vapeurs qui ſortent du corps de pluſieurs perſonnes, renfermées dans une petite chambre qu'on n'aire point. Il n'y a qu'à vouloir ouvrir les yeux, pour ſentir le danger de cette conduite. Si l'on donne de l'air frais à ces pauvres malades, & qu'on

qu'on les découvre, on voit ſur le champ la fievre, l'oppreſſion, l'angoiſſe, les reveries diminuer.

§. 16. Le ſecond moyen qu'on employe pour faire ſuer les malades, c'eſt de ne leur donner que des choſes chaudes, & ſurtout de la theriaque, du vin, du faltranc, dont la plûpart des herbes ou fleurs ſont dangereuſes dès qu'il y a de la fievre, & du ſafran, qui eſt encore plus dangereux. Dans toutes les maladies fievreuſes, il faut rafraichir & tenir le ventre ouvert; tous ces remedes échauſent & reſſerrent; l'on peut juger quel mauvais effet ils produiſent! Un homme bien portant, tomberoit infailliblement dans une fievre inflammatoire, s'il prenoit la quantité de vin, de theriaque, de faltranc, que le payſan prend quelquesfois, lorſqu'il eſt déja attaqué d'une de ces maladies. Comment pourroit-il n'en pas mourir? Auſſi il en meurt, & quelques fois avec une promptitude étonnante. J'en ai cité de terribles exemples, il y a quelques années, dans un autre ouvrage; ils ſont journaliers, &, malheureuſement, chacun peut en voir autour de ſoi.

§. 17. L'on me dira peut-être, que souvent les maladies se guerissent par la sûeur, & que l'experience doit guider. Je réponds, que la sûeur guerit, il est vrai, quelques maladies dès le commencement, comme ces points qu'on appelle fausses pleuresies, quelques autres douleurs de rhumatisme, quelques fluxions; mais c'est seulement quand ces maladies dépendent uniquement d'une transpiration arrêtée, que la douleur se declare tout de suite, & que, sur le champ, avant que la fievre ait épaissi & enflammé les humeurs, ou qu'il se soit formé quelqu'engorgement, on donne quelques boissons chaudes, comme du faltranc & du miel, qui, en retablissant la transpiration, enlevent la cause du mal. Alors même, il faut éviter de produire un trop grand mouvement dans le sang, qui empêcheroit plus qu'il n'aideroit la sûeur; & la fleur de sureau me paroit préférable au faltranc. La sûeur est aussi utile dans les maladies, quand, à force de boire, on en a détruit les causes : elle sert alors à entrainer avec elle, une partie des humeurs maladives, après que les plus grossieres ont passé par les selles, & par

les urines, & à évacuer cette quantité d'eau qu'on avoit été obligé de mettre dans le sang, & qui y est devenue superfluë. Il est, à cette époque, extremement important, de ne pas l'empecher volontairement ou par imprudence; il y auroit souvent autant de danger à le faire, qu'il y en a à vouloir faire sûer dans les commencemens; & cette sûeur, si on l'arrête, se rejettant sur quelque partie interieure, produit souvent une nouvelle maladie, plus dangereuse que la premiere. Il faut donc être aussi attentif à ne pas arrêter imprudemment la sûeur, qui vient naturellement à la fin des maladies, qu'à ne pas l'exciter au commencement; celle là est presque toujours utile, celle-ci presque toujours dangereuse. D'ailleurs, si elle étoit nécessaire, on s'y prendroit très mal pour la faire venir; puisqu'en échaufant si fort les malades, on allume une fievre prodigieuse, on les met en feu, & la peau reste extrêmement seche. L'eau tiede est le meilleur des sudorifiques.

Si les malades sûent abondamment pendant un ou deux jours, ce qui leur procure un soulagement de quelques

heures.

heures, bientôt ces sûeurs finissent, sans que la reïteration des mêmes remedes puisse les rappeller. On double les doses, on augmente l'inflammation, le malade meurt dans des angoisses horribles, & avec une inflammation générale. L'on attribuë sa mort à ce qu'il n'a pas assez sûé, pendant qu'elle dépend réellement de ce qu'il a trop sûé au commencement, & de ce qu'il a pris des remedes sudorifiques & du vin. Il y a longtems qu'un habile Médecin Suisse a averti ses compatriotes, que le vin leur étoit mortel dans les fievres; je le reitere, mais je crains fort, que ce ne soit avec aussi peu de succès.

Le paysan, qui naturellement n'aime pas le vin rouge, le boit en maladie par préference, & c'est un grand mal, parceque le vin rouge empêche les selles plus que le vin blanc, n'aide pas autant les urines, & augmente la force des vaisseaux & l'épaississement du sang, qui sont déja trop considérables.

§. 18. L'on augmente encore tous leurs maux, par les alimens qu'on leur donne. La maladie affoiblit nécessairement, & la folle crainte, que le ma-

lade ne meure de foiblesse, porte à lui donner des alimens, qui, en augmentant sa maladie, le tuent par la fievre. Cette crainte est absolument chimerique; jamais la foiblesse n'a tué aucun fievreux. Ils peuvent être plusieurs semaines à l'eau, & sont bien plus forts, au bout de ce terme, que si on les avoit nourris, parceque, bien loin de les fortifier, la nourriture augmente la maladie, & par là même le malade est plus foible.

§. 19. Dès qu'il y a de la fievre, l'estomac ne digere plus; tout ce qu'on avale se corrompt, & devient une source de pourriture, qui n'ajoute rien aux forces du malade, mais qui augmente beaucoup celles de la maladie; ainsi, tout ce qu'on prend devient un vrai poison, qui détruit les forces; mille exemples le prouvent. On voit ces pauvres malheureux, qu'on oblige à prendre de la nourriture, perdre leurs forces & tomber dans l'angoisse, & dans les reveries, à mesure qu'ils avalent.

§. 20. On leur fait du mal, non seulement par la quantité de la nourriture, mais aussi par sa qualité. On leur fait avaler des bouillons de viande les

les plus forts, des œufs, des biscuits, de la viande s'il leur reste la force & le courage de la mâcher; il faut absolument qu'ils succombent sous le poids de toutes ces vilenies. Si l'on donne à un homme sain de la viande corrompuë, des œufs pourris, du bouillon gaté, il est attaqué par des accidens violens, comme s'il avoit pris du poison, & c'en est réellement; il a des vomissemens, des angoisses, une diarrhée horrible, de la fievre, du délire, des taches petechiales, qu'on appelle ici le pourpre. Quand on donne ces alimens bien conditionnés, à un fievreux, la chaleur, & les matieres corrompuës qui sont déja dans son estomac, les ont bientôt pourris, &, au bout de quelques heures, ils produisent tous les effets dont je viens de parler. Qu'on juge s'ils peuvent convenir.

§. 21. C'est une vérité établie par le plus grand Médecin, il y a plus de deux mille ans, & constatée par ses successeurs, que tant qu'un malade a de mauvais levains dans l'estomac, plus on lui donne d'alimens, plus on l'affoiblit. Ces alimens, gatés par les matieres infectes qu'ils trouvent, sont in-

capables de nourir, & deviennent un nouveau germe de maladie. Ceux qui ſavent obſerver, remarquent conſtamment, que quand un fievreux a pris ce qu'on appelle un bon bouillon, il a plus de fievre, & il eſt par là même plus foible. Donner un bouillon à la viande bien frais, à un homme qui a beaucoup de fievre, ou de matieres corrompuës dans l'eſtomac, c'eſt préciſement lui rendre le même ſervice, que ſi on lui donnoit deux ou trois heures plus tard un bouillon pourri.

§. 22. Je dois le dire, ce préjugé mortel, qu'il faut ſoutenir les malades par de la nourriture, eſt encore trop répandu parmi les perſonnes mêmes, que leurs talens & leur education devroient ſouſtraire à des erreurs auſſi groſſieres que celle là. Il ſeroit bien heureux pour le genre humain, & le terme de ſes jours ſeroit en général bien plus long, ſi l'on pouvoit lui perſuader cette vérité, ſi bien démontrée en médecine, c'eſt que les ſeules choſes qui puiſſent fortifier un malade, ſont celles qui peuvent affoiblir la maladie; mais l'opiniatreté eſt inconcevable à cet égard; elle eſt un ſecond fleau attaché

taché à la maladie, & plus facheux qu'elle. De vingt malades qui périssent dans les campagnes, il y en a souvent plus des deux tiers, qui auroient gueri, si, mis simplement dans un endroit, où ils fussent à l'abri des injures de l'air, ils eussent eu de l'eau fraiche en abondance; mais les soins mal entendus dont je viens de parler, n'en laissent réchaper aucun.

§. 23. Ce qu'il y a de plus horrible, dans cet acharnement à échauffer, dessecher, & nourrir les malades, c'est qu'il est totalement opposé à ce que la nature indique. Le feu & l'ardeur, dont ils se plaignent, la secheresse de la peau, des levres, de la langue, de la gorge, la rougeur des urines, l'ardeur qu'ils ont pour les choses rafraichissantes, le plaisir, le bien que leur fait l'air fraix, sont des signes qui nous crient à haute voix, que nous devons les rafraichir par toute sorte de moyens. Leur langue sale, qui prouve que l'estomac est dans le même état, leur dégoût, leurs envies de vomir, leur horreur pour les alimens & surtout pour la viande, la puanteur de leur haleine, celle des vents qu'ils rendent,

par dessus & par dessous, souvent celle de leurs selles, prouvent que tout leur interieur est plein de matieres corrompues, qui corrompront tous les alimens qu'on y mettra, & que, tout ce qu'il y a à faire, c'est de délayer ces matieres par des torrens de boissons rafraichissantes, qui les disposent à être évacuées aisement. Je le redis, & je souhaite qu'on y fasse attention, tant qu'on a un goût d'amertume, ou de pourriture, qu'on a du dégoût, ou que l'haleine est mauvaise, qu'on a de la chaleur, & de la fievre, que les selles sont puantes, & les urines rouges, ou peu abondantes, la viande, le bouillon à la viande, les œufs, tout ce dans quoi l'une ou l'autre de ces choses entrent, la thériaque, le vin, toutes les choses chaudes, sont des vrais poisons.

§. 24. Je paroitrai peut-être outré au public, & à quelques Médecins; mais les Médecins éclairés, les vrais Médecins, ceux qui observent les effets de chaque chose, trouveront au contraire, que, bien loin d'outrer, j'expose foiblement leur sentiment, qui est celui de tous les bons Médecins, depuis plus

plus de deux mille ans; celui que la raiſon approuve, & que l'expérience confirme tous les jours. Les erreurs que je viens de combattre coutent des millions d'hommes à l'Europe.

§. 25. Il ne faut pas omettre que, lors même que le malade a le bonheur de ne pas mourir, malgré tout ce qu'on a fait pour cela, le mal n'eſt pas fini, & les effets des alimens, & des remedes échaufans, ſont de lui laiſſer le germe de quelque maladie de langueur, qui, ſe fortifiant peu à peu, éclate au bout de quelque tems, & lui fait acheter la mort qu'il deſire, par de longues ſouffrances.

§. 26. Je dois encore montrer le danger d'une autre pratique; c'eſt de purger un malade, ou de lui donner l'émetique dès les commencemens de la maladie. L'on fait par-là des maux infinis. Il y a des cas, dans leſquels les évacuans au commencement du mal, conviennent & ſont neceſſaires, ces cas ſeront indiqués dans d'autres chapitres; mais tant qu'on ne les connoit pas, il faut établir, comme une regle générale, que ces remedes ſont nuiſibles, à cette époque; ce qui eſt vrai

le plus ſouvent, & toujours, quand les maladies ſont inflammatoires.

§. 27. L'on eſpere, par leur ſecours, d'enlever les embarras de l'eſtomac, la cauſe des envies de vomir, de la mauvaiſe bouche, de la ſoif, du malaiſe, & de diminuer le levain de la fievre; mais on ſe trompe le plus ſouvent, parceque les cauſes de ces accidens ne ſont point ordinairement de nature à ceder à ces évacuations. La ténacité des ordures, qui ſont ſur la langue, doit nous faire juger de celles qui tapiſſent l'eſtomac, & les inteſtins. L'on a beau la laver, la gargariſer, la racler, tout eſt inutile; ce n'eſt qu'après avoir fait boire le malade pendant pluſieurs jours, & avoir diminué la chaleur, la fievre & la viſcoſité des humeurs, qu'on peut enlever ce ſediment, qui ſe détache même peu à peu de lui même, le mauvais goût ſe diſſipe, la langue redevient belle, la ſoif ceſſe. L'hiſtoire de l'eſtomac eſt la même que celle de la langue; aucun ſecours ne peut le nettoier dans les commencemens; mais en donnant beaucoup de remedes délayans & rafraichiſſans, il ſe nettoye lui même, & les envies

envies de vomir, les rapports; l'inquiétude paſſent naturellement & ſans purgatifs.

§. 28. Non ſeulement on ne fait point de bien, par ces remedes, mais on fait un mal très conſiderable, en appliquant des remedes acres & irritans, qui augmentent la douleur & l'inflammation qui attirent les humeurs ſur ces parties, où il y en déja de trop, qui n'évacuent point la cauſe de la maladie, parce qu'elle n'eſt pas prête à être évacuée, qu'elle n'eſt pas meure; mais qui évacuent ce qu'il y a de plus liquide dans le ſang, qui par là même, reſte plus épais; qui évacuent la partie utile, & laiſſent la nuiſible.

§. 29. L'émetique ſur-tout, donné dans une maladie inflammatoire, & même inconſiderement dans toutes les maladies aiguës, avant que d'avoir diminué les humeurs par la ſaignée, & les avoir délayées par d'abondantes boiſſons, produit les plus grands maux, des inflammations de l'eſtomac, des poulmons, du foye; des ſuffocations, des phreneſies. Les purgatifs occaſionnent quelques fois une inflammation générale des boyaux, qui conduit à la mort.

Il n'y a point de ces cas dont l'étourderie, l'imprudence & l'ignorance ne m'ayent fait voir quelques exemples. L'effet de ces remedes, dans ces circonstances, est le même que celui du sel & du poivre, qu'on mettroit sur une langue seche, enflammée & sale, pour l'humecter & la nettoyer.

§. 30. Il n'y a personne, qui, avec du bon sens, ne soit en état de sentir la vérité de tout ce que j'ai dit dans ce chapitre; & il y auroit de la prudence, pour ceux même qui ne sentiroient pas la solidité de ces avis, à ne pas les braver, & les heurter trop hardiment. Il s'agit d'un objet important; &, dans une matiere qui leur est étrangere, ils doivent, sans doute, quelque deférence aux avis des gens qui en ont fait l'étude de toute leur vie. Ce n'est pas moi que je veux qu'on écoute, ce sont les plus grands Médecins, dont je ne suis dans ce cas que le foible organe. Quel intérêt avons nous tous à défendre aux malades, de manger, de s'étouffer, & de boire des choses chaudes, qui enflamment leur fievre? Quel avantage peut-il nous revenir, de nous opposer au fatal torrent, qui les entraine?

traine ? Quelle raiſon peut perſuader, que des milliers de gens, pleins de genie, de ſavoir, d'expérience, qui paſſent leur vie au milieu des malades, uniquement occupés à les ſoigner, & à obſerver tout ce qui leur arrive, ſe font illuſion & ſe trompent ſur l'effet des alimens, du regime, des remedes ? Peut-il entrer dans des têtes ſenſées, qu'une garde, qui conſeille un bouillon, un œuf, un biſcuit, merite plus de confiance, qu'un Médecin qui les défend ? Il n'y a rien de plus déſagreable pour celui-ci, que d'être obligé de diſputer continuellement pour ces miſeres, & de craindre toujours, que des ſoins mortellement officieux, ne détruiſent, par des alimens, qui augmentent toutes les cauſes du mal, l'effet de tous les remedes qu'il employe pour les combattre, & n'enveniment la playe à meſure qu'il la panſe. Plus on aime un malade, plus on veut le faire manger, c'eſt l'aſſaſſiner par tendreſſe.

CHA-

CHAPITRE III.

Ce qu'il faut faire dans les commencemens des maladies. Diettes des maladies aiguës.

§. 31. J'Ai fait voir les dangers du regime & des principaux remedes, qu'on employe généralement parmi le peuple. Je dois indiquer, actuellement, ce qu'on peut faire, sans aucun risque, dans les commencemens des maladies aigues quelconques, & le regime général qui convient à toutes. Ceux qui auront envie de tirer quelque fruit de ce traité, doivent faire attention à ce chapitre; parceque, dans le reste de l'ouvrage, pour éviter les repetitions, je ne parlerai du regime, que quand la maladie en exigera un different de celui que je détaillerai actuellement; & quand je dirai, *qu'il faut mettre un malade au regime*, cela signifiera, qu'il faut le traiter de la façon prescrite dans ce chapitre; & l'on fera tout ce que je vais indiquer relativement à l'air, aux alimens, à la boisson,

ſon aux lavemens, excepté quand je preſcrirai expreſſement autre choſe, comme d'autres tiſanes, ou d'autres lavemens.

§. 32. La plûpart des maladies, (j'entens toujours aigues ou fievreuſes) s'annoncent ſouvent, quelques ſemaines, ordinairement quelques jours à l'avance, par quelques dérangemens dans la ſanté; comme un leger engourdiſſement, un peu moins d'agilité, moins d'appetit un peu de peſanteur d'eſtomac, plus de facilité à ſe fatiguer, quelques embarras de tête, un ſommeil plus peſant, mais moins tranquille & qui ne repare pas les forces comme auparavant, moins de gayeté, quelquefois un peu d'embarras dans la poitrine, un poulx moins regulier, une diſpoſition au froid, plus de facilité à ſûer, quelques fois la ceſſation des ſûeurs ordinaires. L'on peut, à cette époque, prevenir, ou au moins diminuer conſiderablement les maux les plus facheux, par des attentions aiſées, que je reduis à quatre.

1°. Renoncer à tout travail violent, mais continuer cependant un exercice très doux.

2°. Se

2°. Se reduire à très peu ou à point d'alimens ſolides, renoncer ſurtout entierement à la viande, au bouillon, aux œufs & au vin.

3°. Boire abondamment, c'eſt à dire, au moins un pot & demi, ou deux pots par jour, par petits verres, de demi heure en demi heure, de la tiſane (N°. 1. ou 2.) & même d'eau tiede, ſur chaque pot de laquelle on mettroit un demi verre de vinaigre. Il n'y a perſonne à qui ce dernier ſecours puiſſe manquer. Si l'on n'avoit pas du vinaigre, on boiroit l'eau tiede pure, & l'on mettroit ſur chaque pot quinze ou vingt grains de ſel de cuiſine. Ceux qui auroient du miel, feroient très bien d'en mettre deux ou trois cuillerées dans l'eau. L'on pourroit auſſi employer avec ſuccès, une infuſion de fleur de ſureau ou de tilleul. Le petit lait, bien clair, peut également ſervir.

4°. Prendre des lavemens d'eau tiede ou celui qui eſt indiqué (N°. 5.) En ſuivant cette methode, on a ſouvent coupé racine aux maladies les plus graves; & lorſqu'on ne peut pas les empêcher de paroitre, au moins on les rend plus douces,

douces, & l'on en diminuë beaucoup le danger.

§. 33. Malheureusement l'on suit une méthode toute contraire. Dès qu'on sent ces dérangemens, l'on se borne à ne manger que de la viande, des œufs, du bouillon; l'on renonce aux jardinages & aux fruits, qui seroient si utiles, & l'on boit, pour se fortifier l'estomac & chasser les vents, du vin ou quelques liqueurs, qui ne fortifient que la fievre, & ne chassent que les restes de la santé. L'on empêche par là toutes les évacuations, l'on ne détrempe point les matieres, qui occasionnent la maladie, on ne les rend point propres à être évacuées; au contraire, elles deviennent plus acres & plus difficiles à être emmenées, au lieu que la quantité d'une boisson délayante & rafraichissante, détrempe & détache toutes les matieres étrangeres, elle éclaircit le sang, &, au bout de quelques jours, tout ce qu'il y avoit de nuisible s'évacuë par les selles, par les urines, ou par les sûeurs.

§. 34. Quand la maladie a fait de plus grands progrès, & que le malade

est

eſt déja ſaiſi par ce froid, plus ou moins violent, qui précede preſque toutes les maladies, & qui eſt ordinairement accompagné d'un accablement total, & de douleurs dans tout l'exterieur du corps, il faut, ou le mettre au lit, s'il ne peut pas reſter debout, ou qu'il ſe tienne tranquillement aſſis un peu plus couvert que de coutume, & qu'il boive tous les quarts d'heures un petit verre chaud de la boiſſon (N°. 1 ou 2.) ou, ſi elle manque, de quelqu'une de celles dont j'ai parlé §. 32.

§. 35. Les malades veulent qu'on les couvre beaucoup pendant le froid, mais il faut être extremement attentif à les découvrir, dès qu'il diminuë, afin que, quand la chaleur commence, ils n'ayent rien de plus que leurs couvertures ordinaires; il ſeroit même à ſouhaiter qu'ils euſſent moins. Les païſans couchent ſur une coëtre, & ſous un duvet, qui eſt ordinairement d'un poids immenſe, & la chaleur que donne la plume eſt très facheuſe pour les fievreux; cependant comme ils y ſont accoutumés, on peut tolerer cette coutume, pendant une partie de l'année; mais, pendant les chaleurs, ou toutes les fois

que

que la fievre eſt extremement forte, ils doivent coucher ſur la paillaſſe, ils en feront infiniment mieux, & rejetter le duvet, pour ne ſe couvrir que de draps, ou quelque autre choſe moins dangereuſe que la plume. L'on ne peut croire, que quand, comme moi, l'on en a été témoin, combien l'on ſoulage le malade, en lui ôtant ſon duvet. Le mal prend ſur le champ une nouvelle face.

§. 36. Dès que la chaleur eſt venuë, & que la fievre eſt bien déclarée, l'on doit pourvoir au regime du malade.

1. Il faut avoir ſoin que l'air de la chambre ne s'échauffe pas trop, qu'il y ait le moins de monde, & qu'on y faſſe moins de bruit poſſible, que perſonne ne parle au malade ſans néceſſité. Il n'y a rien qui augmente plus la fievre, & faſſe plus rever, que trop de perſonnes dans la chambre & ſurtout auprès du lit; elles gatent l'air, elles en empêchent le renouvellement, & la varieté des objets occupe le cerveau. Il faut, quand le malade a été à ſelle, ou qu'il a uriné, emporter ces excremens le plûtôt poſſible. Il faut néceſſai-

néceſſairement ouvrir les fenêtres ſoir & matin, au moins un quart d'heure chaque fois, & ouvrir en même temps une porte, afin que l'air ſe renouvelle. Mais, comme il ne faut pas qu'il y ait un courant d'air ſur le malade, on tirera dans le même temps, les rideaux de ſon lit, & s'il n'en avoit point, on en fait dans le moment, en mettant autour de lui des chaiſes, avec quelques habits, qui le garantiſſent. Si la ſaiſon eſt extrêmement rigoureuſe, il ſuffit d'ouvrir quelques minutes chaque fois; en été il faut qu'il y ait au moins une fenêtre ouverte jour & nuit. Il eſt auſſi très utile de bruler un peu de vinaigre, ſur une pele rouge; cette fumée corrige la putridité de l'air. Dans les grandes chaleurs, quand l'air de la chambre eſt brulant, & que le malade en eſt fort incommodé, on peut arroſer, de temps en temps, le plancher, & mettre dans la chambre quelques groſſes branches de ſaule ou de freſne, qui trempent dans des ſeilles d'eau.

§. 37. 2°. Par rapport à la nourriture du malade, il ne prendra rien du tout de ſolide; mais on peut lui préparer, par tout & en tout temps, la

nour-

nourriture ſuivante, qui eſt une des plus ſaines, &, ſans contredit, la plus ſimple. Prenez une demi livre de pain, la groſſeur d'une noiſette de beurre, ou même point, & un pot d'eau; faites cuire le tout juſqu'à ce que le pain ſoit preſque entierement défait; on le paſſe, & l'on en donne une demi quartete au malade de trois en trois, ou de quatre en quatre heures, & même plus rarement, ſi la fievre étoit extrêmement forte. Ceux qui ont des grus, de l'orge, des pois, de l'abermel, du ris, peuvent en prendre, cuits de la même façon, avec quelques grains de ſel.

§. 38. L'on peut auſſi leur permettre, au lieu de ces eſpeces de ſoupes, des fruits d'été cruds, & en hiver, des pommes cuites, ou des prunes & des cериſes ſeches & cuites. Les gens inſtruits ne ſeront pas ſurpris de voir ordonner les fruits dans les maladies aigues, ils en voyent le ſuccès tous les jours; ce conſeil ne revoltera que ceux qui ſont encore trop imbus des anciens préjugés; mais, en reflechiſſant, ils ſentiront que ces fruits, qui deſalterent, raffraichiſſent, abbattent la fievre, corrigent

rigent la bile corrompuë & échaufée, entretiennent la liberté du ventre, & font couler les urines, sont l'aliment le plus convenable pour les fievreux. Aussi ils les desirent ardemment, & j'en ai vû plusieurs, qui ne s'étoient guéris, qu'en mangeant en cachette une grande quantité de ces fruits qu'ils desiroient avec passion, & qu'on leur refusoit. Ceux qui ne sentiront pas ces raisons, peuvent au moins hazarder un essai sur ma parole; leur propre expérience les convaincra bientôt de l'utilité de cette espece d'aliment. L'on peut donc hardiment donner, dans toutes les fievres continuës, des cerises, des griottes, des fraises, des raisins de mars, des framboises, des mûres, mais il faut que tous ces fruits soient très mûrs. Les pommes, les poires, les prunes sont moins fondantes, moins remplies de jus, & conviennent moins. Il y a cependant quelques especes de poires, extrêmement aqueuses, telles que le doyené, les differentes especes de beurré, le St. Germain, la virgouleuse, le sucré vert, la royale d'été qu'on peut employer; on peut aussi prendre un peu de jus de prunes bien meures avec de l'eau. J'ai

vû cette derniere boiſſon deſalterer un malade, mieux qu'aucune autre. L'attention qu'on doit avoir, c'eſt de n'en pas prendre de groſſes quantités à la fois, ſans quoi l'eſtomac ſeroit ſurchargé, & le malade ſouffriroit; mais ſi l'on en prend ſouvent & peu, il n'y a rien de plus ſalutaire. Ceux que leur ſituation mêt à même d'avoir des oranges douces ou des citrons peuvent également en manger les cœurs avec ſuccès; il faut rejetter l'écorce, qui échaufe.

§. 39. 3°. L'on doit faire uſage d'une boiſſon qui deſaltere, abbatte la fievre, delaye, relache & aide les évacuations par les ſelles, les urines & la tranſpiration. Toutes celles dont j'ai parlé dans les chapitres précedents, réuniſſent toutes ces qualités. L'on peut auſſi mettre un verre, ou un verre & demi, du jus des fruits dont je viens de parler, dans un pot d'eau.

§. 40. Les malades doivent boire au moins deux ou trois pots par jour; ſouvent & peu à la fois, c'eſt à dire un verre tous les quarts d'heures. Il faut que la boiſſon ait perdu le grand froid.

§. 41.

§. 41. 4°. Si le malade ne va pas tous les jours deux fois du ventre, si les urines ne sont pas abondantes, ou si elles sont rouges, si le malade reve, si la fievre est forte, les maux de tête & de reins considerables, le ventre endoulouri, les envies de vomir frequentes, il faut donner un lavement, (N°. 5.) au moins une fois par jour. Le peuple n'aime pas ce remede; il n'y en a cependant point de plus utile dans les maladies fievreuses, surtout dans les cas que je viens d'indiquer; & un lavement soulage ordinairement plus que si on buvoit quatre ou cinq fois la même quantité de liquide. L'usage des lavemens, dans les differentes maladies, sera déterminé en parlant de chacunes; mais il ne faut jamais les donner quand le malade a une sûeur qui le soulage.

§. 42. 5°. Tant que le malade en aura la force, il faut qu'il se tienne tous les jours hors du lit une heure, & plus s'il le peut; mais au moins une demi heure. Cela diminuë la fievre, le mal de tête, & les reveries. Il faut éviter de lever le malade, pendant qu'il auroit une sûeur de nature à le soulager;

mais

mais ces sûeurs ne viennent jamais que sur la fin des maladies, & après que le malade a eu beaucoup d'autres évacuations.

§. 43. 6°. On lui raccommodera son lit tous les jours, pendant qu'il sera levé, & l'on changera les linges, tant du lit, que du malade, tous les deux jours si on le peut. Un préjugé pernicieux établit une pratique contraire, qui est très dangereuse. On craint de sortir le malade du lit, on le laisse dans des linges pourris, chargés de corruption, & qui, par là, non seulement entretiennent la maladie, mais peuvent même lui donner un caractere de malignité. Je le réitere, rien n'entretient la fievre, & les reveries, comme de ne point sortir du lit, & de ne point changer de linge; & j'ai fait cesser, par ce double moyen, sans aucun autre secours, des reveries qui duroient depuis douze jours sans interruption. L'on dit que le malade est trop foible, mais c'est une mauvaise raison; il faut qu'un malade soit presque mourant, pour ne pas soutenir cette operation, qui, lors même qu'elle l'éprouve pour le moment, augmente ses for-

ces, & diminue ſes maux d'abord après. Un avantage que les malades retirent du ſéjour hors du lit, c'eſt que les urines coulent plus abondamment & avec facilité. L'on en voit quelques fois qui n'urinent point du tout, ſi on ne les ſort pas du lit.

Il y a un très grand nombre de maladies aiguës, que ce ſeul regime guerit radicalement, & il les adoucit toutes. Si on ne l'employe pas, les remedes ſont le plus ſouvent inutiles. Il ſeroit à ſouhaiter, que le peuple ſçût, que l'on ne peut pas bruſquer les maladies, qu'elles doivent avoir un certain cours, & que l'uſage des remedes violens, qu'il aime à employer, peut bien les abreger, en le tuant, mais ne guerit jamais plus vite, &, au contraire, rend la maladie plus facheuſe, plus longue, plus opiniatre, & laiſſe ſouvent des ſuites qui le font languir toute ſa vie.

§. 44. Ce n'eſt pas aſſez de bien conduire la maladie, il faut encore ſoigner la convaleſcence, qui eſt toujours un état de foibleſſe, & par là même de langueur. Le même préjugé, qui tuë les malades, en les forçant à man-

manger, pendant que la maladie est dans sa force, s'étend sur la convalescence, & la rend facheuse & longue, ou produit des rechûtes quelques fois mortelles, souvent des maux chroniques. A mesure que la fievre diminue, on peut insensiblement augmenter la quantité de la nourriture; mais tant qu'il en reste, il convient de s'en tenir aux alimens que j'ai indiqués. Dès qu'elle est finie, on peut passer à des alimens differens, & prendre un peu de viande blanche, moyenant qu'elle soit tendre, du poisson, un peu de bouillon, quelques œufs, du vin trempé. Ces alimens qui sont utiles, & servent à reparer les forces, quand on en use moderément, retardent la guerison, dès qu'on en prend un peu trop; parce que l'estomac, étant extrêmement affoibli par la maladie, & par les remedes, n'est capable que d'une très petite digestion; &, si on lui donne au delà de ses forces, tout ce qu'on prend ne se digere point, mais se corrompt. Il survient de frequens retours de fievre, un abbattement continuel, des maux de tête, un assoupissement sans pouvoir dormir, des douleurs &

des chaleurs dans les bras & dans les jambes, de l'inquiétude, de la mauvaise humeur, des vomissemens, des diarrhées, des obstructions, quelques fois une fievre lente, & des dépots de pus.

L'on previent tous ces maux en se contentant de très peu d'alimens; &, si l'on veut fortifier un convalescent, il faut le tenir à une diette legere. Ce n'est pas ce qu'on avale qui nourrit, ce n'est que ce que l'on digere. Le convalescent, qui avale peu, le digere, & se fortifie; celui qui avale beaucoup, ne le digere pas, &, bien loin d'être nourri & fortifié, il perit peu à peu.

§. 45. L'on peut réduire au petit nombre de regles suivantes, ce qu'il y a de plus essentiel à observer pour terminer parfaitement les maladies aigues, & empêcher qu'elles ne laissent quelques vices dans la santé.

1°. Que les convalescents, comme les malades, prennent très peu à la fois, & frequemment.

2°. Qu'ils ne prennent jamais qu'une sorte d'aliment dans un répas, & qu'ils n'en changent pas trop souvent.

3. Qu'ils

3°. Qu'ils machent, avec beaucoup de ſoin, tout ce qu'ils prennent de ſolide.

4°. Qu'ils diminuent la quantité de la boiſſon. La meilleure, pour le général, eſt de l'eau, avec un quart ou un tiers de vin blanc.

Une trop grande quantité de boiſſon, à cette époque, empêche l'eſtomac de reprendre ſes forces, nuit à la digeſtion, entretient la foibleſſe, augmente le panchant à l'enflure des jambes, quelquefois même occaſionne une fievre lente, & jette le malade dans une langueur.

5°. Qu'ils ſe promenent le plus ſouvent qu'ils pourront à pied, en voiture, en char, à cheval. Ce dernier exercice eſt le plus ſalutaire de tous, & les trois quarts des laboureurs, qui ſont à même, dans ce païs, de ſe procurer cet avantage, ſans qu'il leur en coute rien, ont grand tort de le négliger. Ceux qui voudront en faire uſage, doivent monter avant leur plus grand repas, qui doit être celui du milieu du jour, & jamais aprés. L'exercice pris avant le repas fortifie les organes de la digeſtion, qui enſuite ſe

fait mieux ; si on le prend après, il la trouble.

6°. Comme ordinairement ils sont moins bien le soir, il faut qu'à ces heures ils prennent très peu d'alimens ; leur sommeil en sera plus tranquille, & les reparera mieux.

7°. Ils ne doivent rester au lit que sept ou huit heures.

8°. L'enflure des jambes, qui survient presqu'à tous, n'est pas dangereuse, & se dissipe d'elle-même, quand ils sont sobres, & qu'ils prennent du mouvement.

9°. Il n'est pas necessaire qu'ils aillent tous les jours du ventre ; mais il ne faut pas qu'ils soient resserrés plus de deux ou trois jours ; & si celà arrivoit, il faudroit leur donner un lavement le troisieme jour, & même plûtôt, si l'on voyoit que la constipation leur occasionât de la chaleur, des gonflemens, de l'inquiétude, des maux de tête.

10°. S'il leur reste beaucoup de foiblesse, si l'estomac est dérangé, s'ils ont de tems en tems un peu de fievre, ils prendront trois prises par jour du remede No. 14, qui rétablit les digestions,

tions, rappelle les forces, & chasse la fievre.

11°. Il ne faut pas qu'ils reprennent trop tôt leur travail. Cette mauvaise coutume empêche journellement plusieurs paysans de se remettre jamais parfaitement bien, & de reprendre leurs premieres forces. Pour n'avoir pas sçû se reposer pendant quelques jours, ils ne redeviendront jamais aussi robustes ouvriers qu'ils l'étoient auparavant; & ce travail précoce, leur fera perdre dans la suite, chaque semaine de leur vie, plus de tems qu'ils n'en ont gagné une seule fois. Je vois tous les jours des laboureurs, des vignerons, des manœuvres languissans; presque tous datent le commencement de leurs langueurs depuis quelque maladie aiguë, qui, par le manque de menagement dans la convalescence, n'a pas été bien guerie. Un repos de sept ou huit jours de plus, leur auroit épargné toutes ces infirmités; mais c'est ce qu'on a peine à leur faire comprendre. Le peuple, dans ce cas, & dans beaucoup d'autres, ne sait calculer que pour le jour, & n'étend point ses vues au lendemain; il ne sait faire aucun sacrifice à l'avenir; il en

faut cependant pour se le rendre favorable.

CHAPITRE IV.

Inflammation de Poitrine.

§. 46. L'Inflammation de poitrine ; ou Peripneumonie, ou Fluxion de poitrine, est une inflammation du poulmon, & plus ordinairement d'un seul de ses cotés. Les signes qui la font connoitre sont, un frisson plus ou moins long, pendant lequel le malade est quelques fois fort inquiet & angoissé, symptome essentiel, & qui m'a servi plus d'une fois à distinguer cette maladie, à coup sûr, dès son premier moment; la chaleur qui suit le frisson, & qui, pendant quelques heures, est souvent mêlée de retours de froid; le poulx est vite, assez fort, mediocrement plein, dur, & reglé, quand le mal n'est pas violent; petit, mol, irregulier quand la maladie est très grave; un sentiment legerement douloureux dans l'un des côtés de la poi-

poitrine ; quelquesfois, une espece de serrement sur le cœur ; d'autres fois, des douleurs dans tout le corps, surtout le long des reins ; de l'oppression, au moins le plus souvent, car quelques fois il y en a peu ; la nécessité d'être presque toujours couché sur le dos, ne pouvant l'être que très rarement sur les côtés ; une toux, quelquesfois seche, & alors elle est plus douloureuse, d'autres fois accompagnée de crachats plus ou moins pleins de sang, souvent de sang pur ; une douleur ou au moins une pesanteur de tête ; souvent des reveries, presque toujours le visage rouge ; d'autres fois de la pâleur & un air étonné dès le commencement, ce qui est d'un facheux présage ; les levres, la langue, le palais, la peau seches ; l'haleine chaude, les urines peu abondantes, & rouges dans les commencemens ; plus abondantes, moins rouges, & déposant beaucoup de sediment dans la suite ; frequemment de l'alteration ; quelquesfois des envies de vomir, dans le commencement, qui, en imposant à gens peu instruits, ont souvent porté à donner un émetique, qui est mortel,

surtout à cette époque; une chaleur universelle; un redoublement presque tous les soirs pendant lequel la toux est plus aigre, & les crachats moins abondans. Les meilleurs crachats sont ceux qui ne sont ni trop liquides ni trop durs, mais d'une consistence mediocre, ressemblans à ce qu'on crache sur la fin d'un rhume, mais plus jaunes, & mêlés d'un peu de sang, qui diminuë peu à peu, & disparoit ordinairement avant le septieme jour. Quelques fois l'inflammation monte le long de la trachée artere, & occasionne au malade une suffocation & un sentiment douloureux, quand il avale, qui lui persuade qu'il a un mal de gorge.

§. 47. Quand le mal est très violent, ou quand il le devient, le malade ne peut respirer qu'assis; le poulx devient très petit & très vite; le visage devient livide, la langue noire, les yeux s'égarent, le malade a une angoisse inexprimable, il s'agite continuellement dans son lit; quelques fois un bras est dans une espece de paralysie; les reveries ne le quittent point, il ne peut ni veiller ni dormir; la peau de la poitrine & du col se couvrent quel-

quesfois, ſurtout quand l'air eſt étouffé & le mal extrême & violent, de taches livides, plus ou moins conſiderables, qu'on doit appeller taches petechiales, & qu'on appelle mal à propos dans ce païs le pourpre; les forces s'épuiſent, la difficulté de reſpirer augmente d'un moment à l'autre; le malade tombe dans une léthargie, & meurt bientôt, d'une mort affreuſe, & aſſez commune dans les campagnes par l'effet des remedes échaufans, qu'on employe dans ce cas. L'on a vû l'uſage de ces remedes augmenter la maladie à un tel point, que le cœur ſe fendoit, comme l'ouverture du cadavre l'a prouvé.

§. 48. Si la maladie attaque tout à coup & avec violence, ſi le froid dure pluſieurs heures, & s'il eſt ſuivi d'une chaleur brulante, ſi le cerveau s'embarraſſe dès le commencement, ſi le malade a une petite diarrhée avec teneſme, s'il craint le lit, s'il ſuë trop, ou s'il a la peau extremement aride, ſi ſon caractere paroit changé, s'il a beaucoup de peine à cracher, la maladie eſt très dangereuſe.

§. 49. Il faut d'abord mettre le malade au regime, & avoir ſoin qu'il ne

boive jamais trop froid. Sa boiſſon doit être la tiſane d'orge N°. 2, ou le lait d'amandes N°. 4. ou celle N°. 7. Les jus d'herbes, qui entrent dans cette derniere, ſont un excellent remede dans ce cas, parcequ'ils fondent puiſſamment ce ſang épais, qui forme l'inflammation.

Pendant que la fievre eſt extremement violente, que le malade ne crache pas ſuffiſamment, qu'il reve, qu'il a très mal à la tête, ou qu'il crache le ſang pur, il faut donner le lavement N°. 5. trois fois, ou au moins deux fois dans vingt-quatre heures. Mais le remede principal c'eſt la ſaignée. Dès-que le froid a fini, il faut tirer tout à la fois douze onces de ſang, & même, ſi le malade eſt jeune & robuſte, quatorze ou ſeize. Cette forte ſaignée ſoulage plus, que ſi l'on en tiroit vingt-quatre onces en trois fois.

§. 50. Quand la maladie eſt telle qu'elle eſt décrite (§. 46,) cette ſaignée ſoulage conſiderablement le malade, pendant quelques heures; mais le mal revient; & pour prevenir celà, il faut, à moins que tout n'aille extrêmement bien, réiterer la ſaignée au bout de qua-

tre

tre heures, & tirer encore douze onces de ſang. Souvent cela ſuffit. Mais ſi au bout de huit ou dix heures, la maladie paroiſſoit ſe ranimer, il faudroit réïterer une troiſieme, & même une quatrieme fois. Mais en employant les autres ſecours néceſſaires, j'ai rarement eu beſoin de cette quatrieme ſaignée, & fréquemment je m'en tiens au deux premieres.

S'il y a pluſieurs jours que la maladie dure, quand on commence à la traiter, & ſi la fievre eſt encore forte, la reſpiration difficile, ſi le malade ne crache pas, ou s'il crache trop de ſang, il faut, ſans s'embaraſſer du jour, faire une ſaignée, fut ce le dixieme.

§. 51. Le ſang, dans cette maladie, & dans toutes les autres maladies inflammatoires, eſt extrêmement épais; &, preſque d'abord qu'on la tiré, il ſe forme deſſus, cette peau blanche, coriace, que chacun connoit, & qu'on appelle *croute pleuritique*. L'on regarde comme un bien, lorſque, dans chaque ſaignée, elle devient moins dure & moins épaiſſe que dans les précedentes; ce qui eſt généralement vrai, ſi en même temps le malade ſe trouve mieux;

mais

mais si l'on ne faisoit attention qu'au sang seul, on se tromperoit souvent. Il arrive même, que dans l'inflammation de poitrine la plus violente, cette croute ne se forme point; ce qu'on regarde comme un signe très dangereux. Il y a d'ailleurs, à cet égard, plusieurs bisarreries, qui dépendent des plus petites circonstances; ainsi il ne faut point se fonder uniquement sur cette croute, pour regler les saignées; &, en général, il ne faut pas trop croire que l'état du sang dans la poëlette puisse nous faire juger avec certitude de son véritable état dans le corps.

§. 52. Quand le malade est dans l'état décrit (§. 47.) non seulement la saignée ne le soulage point; mais quelques fois même elle nuit, par le prompt affoiblissement dans lequel elle le jette. En général, dans ce cas, tous les remedes sont inutiles; & c'est toujours une très mauvaise marque, dans cette maladie, quand la saignée ne soulage pas, ou quand il y a des circonstances qui obligent à la menager.

§. 53. L'on mettra tous les jours les jambes, une demie heure, dans un bain d'eau tiede, en enveloppant exactement

tement le malade, afin que le froid n'arrête pas la transpiration que le bain favorise.

§. 54. De deux en deux heures, il prendra une tasse de la potion N°. 8. qui facilite toutes les évacuations, & principalement les crachats.

§. 55. Quand l'oppression est considerable, & la toux seche, l'on fait respirer au malade la vapeur de l'eau bouillante, dans laquelle on a mis un peu de vinaigre. Pour celà on s'y prend de deux façons; ou en mettant sous le visage du malade, qui doit être assis, un vase rempli de cette eau chaude, & en envelopant la tête du malade, & le vase avec un linge qui retient la vapeur; ou en lui tenant devant la bouche, une éponge trempée dans cette même liqueur bouillante. La seconde méthode est moins efficace, mais elle fatigue moins le malade. Quand le mal est très pressant, on employe, au lieu d'eau, le vinaigre pur; & souvent cette vapeur a sauvé des malades, qui paroissoient au bord du tombeau; mais il faut qu'elle soit continuée pendant plusieurs heures.

§. 56.

§. 56. L'on applique aussi avec succès, sur la gorge & sur la poitrine, les remedes N°. 9.

§. 57. Quand la fievre est extrêmement forte, il faut donner, toutes les heures, une cuillerée de la potion N°. 10; mais sans que celà fasse rien diminuer de la quantité des autres boissons, qu'on peut prendre immédiatement après, ou auxquelles on peut la mêler.

§. 58. Tant que le mal empire, ou reste dans le même état, il faut continuer les mêmes secours; mais si le troisieme (ce qui est rare,) le quatrieme, le cinquieme jour, le mal prend une tournure plus favorable, si les redoublemens sont moins violens, la toux moins forte, les crachats moins sanglans, la respiration plus aisée, la tête plus dégagée, la langue un peu moins seche, les urines moins rouges, & plus abondantes, il suffit alors de se tenir au regime, & de prendre un lavement tous les soirs. Souvent le redoublement du quatrieme jour est le plus fort.

§. 59. La maladie acheve de se dissiper par les crachats, & souvent par les urines, qui, le septieme, ou le neuvieme,

vieme, ou le onzieme jour, quelques fois dans les jours intermediaires, commencent à déposer un sediment d'un blanc roux très abondant, quelques fois un vrai pus. Ensuite il survient des sûeurs, qui alors sont favorables autant qu'elles étoient nuisibles au commencement.

§. 60. Quelques heures avant que les évacuations dont je parle paroissent, il survient quelques fois differens accidens très effrayans, comme de l'angoisse, des palpitations, de l'irregularité dans le poulx, plus d'oppression, des mouvemens convulsifs, (c'est ce qu'on appelle l'état critique); mais ils ne sont pas dangereux, moyennant qu'on ne fasse point de mal. Ces accidens dépendent de l'humeur purulente, qui se déplace, circule dans les humeurs, & irrite differentes parties, jusques à ce que l'évacuation ait commencé; alors tous les accidens finissent, &, ordinairement, le sommeil revient. Mais je ne puis trop insister sur la nécessité de la prudence dans ces circonstances. Quelquefois c'est la foiblesse, d'autres fois les convulsions, ou quelqu'autre accident, qui effrayent. Si l'on fait, comme

me il arrive tous les jours, la ſottiſe d'ordonner des remedes particuliers pour ces accidens, comme des cordiaux ſpiritueux, de la theriaque, des confections, du caſtor, de la ruë, l'on trouble la nature dans ſes operations, la criſe ne ſe fait point, la matiere qui devoit s'évacuer, ou par les ſelles, ou par les urines, ou par la ſûeur, ne s'évacue point, mais elle ſe dépoſe ſur quelque partie interne ou externe. Si c'eſt ſur une partie interne, le malade meurt d'abord, ou il ſe forme une nouvelle maladie plus facheuſe, & moins gueriſſable que la premiere. Si c'eſt ſur l'exterieur du corps, le malheur eſt moins grand, & il faut, dès qu'on s'en apperçoit, mettre ſur cette partie des cataplaſmes emolliens, qui l'amenent à maturité, & l'ouvrir dès qu'on le peut.

§. 61. Pour prevenir ces accidens, il faut, quand les ſymptomes effrayans dont j'ai parlé ſurviennent, ne rien changer du tout au traitement, excepté qu'on doit donner le lavement emollient N°. 5, & appliquer, de deux en deux heures, une flanelle trempée dans l'eau tiede, qui couvre tout le ventre, & faſſe preſque tout le tour du corps,

derriere

derriere les reins. L'on peut aussi augmenter un peu la quantité de la boisson, & diminuer celle de la nourriture pendant tout le temps que cet état violent dure.

§. 62. Je n'ai point parlé d'émetiques, ni de purgatifs, parcequ'ils sont tout à fait contraires dans cette maladie. Les anodins, ou remedes propres à faire dormir, sont aussi généralement mauvais; il y a quelques cas cependant, dans lesquels ils peuvent être utiles; mais ces cas sont si difficiles à connoitre, qu'on ne doit jamais se permettre ces remedes, quand on n'a pas un Médecin. J'ai vû plusieurs malades, qu'ils ont jetté, pris mal à propos, dans une étysie incurable. Lorsque tout est bien allé, ordinairement le malade est très bien le quatorzieme jour, & alors, on peut, s'il a appetit, le mettre au regime des convalescens. S'il a encore du dégoût, la bouche mauvaise, la tête pesante, on doit le purger avec la potion N°. 11.

§. 63. Il survient quelques fois des saignemens de nez, même après plusieurs saignées, qui sont très favorables, & soulagent ordinairement beau-

coup

coup plus que les saignées. On doit s'attendre à ces saignemens, lorsqu'après les saignées, le malade est mieux à plusieurs égards, & qu'il lui reste cependant encore un grand mal de tête, avec les yeux vifs & le nez rouge. Il ne faut rien faire pour les arrêter, ce qui seroit très dangereux ; ils s'arrêtent d'eux mêmes. D'autres fois, mais plus rarement, la maladie se dissipe par une diarrhée, legerement douloureuse, de matieres bilieuses.

§. 64. Si les crachats se suppriment tout à coup, sans qu'il survienne aucune autre évacuation, l'oppression & l'angoisse reviennent d'abord, & le danger est pressant. Si la maladie n'est pas fort avancée, si le malade est robuste, s'il n'a pas été beaucoup saigné, s'il y avoit encore du sang dans les crachats, si le poulx est fort ou dur, il faut sur le champ saigner au bras, faire respirer continuellement la vapeur d'eau chaude & de vinaigre, & faire boire beaucoup de la tisane N°. 2, plus chaude qu'à l'ordinaire. Si les circonstances sont opposées, au lieu de la saignée, il faut appliquer deux vesicatoires

ficatoires aux jambes, & faire boire beaucoup de la tisane No. 12.

Les causes qui produisent le plus souvent cette suppression des crachats, sont 1°. un refroidissement subit; 2°. l'air trop chaud; 3°. les remedes trop chauds; 4°. les sûeurs trop abondantes; 5°. un purgatif pris mal à propos; 6°. quelque passion trop vive.

§. 65. Quand on n'a pas saigné suffisamment, ou assez-tôt, quelques fois même, comme je l'ai vû, quand on a si fort affoibli le malade, par trop de saignées, que les évacuations par les selles, les urines, les crachats, la transpiration ne se sont pas bien faites; quand ces évacuations ont été dérangées par quelques autres causes, ou que la maladie n'a pas été bien traitée, les vaisseaux enflammés ne se débarrassent pas de l'humeur qui les engorge; mais il arrive, dans le poulmon, ce que chacun voit arriver tous les jours sur la peau. Si une tumeur inflammatoire ne se resout pas, si elle ne se dissipe pas insensiblement, elle devient abcès. Il en est de même du poulmon; si l'inflammation ne se dissipe pas, elle se change en abcès, qu'on appelle *vomique*;

&

& cet abcès, comme ceux qu'on voit à l'exterieur, reste souvent enfermé longtems dans son sac, sans que ce sac se creve & que le pus s'épanche.

§. 66. Si l'inflammation n'étoit pas extrêmement profonde dans le poulmon, & qu'elle s'étendit jusques à sa surface, c'est à dire, près des côtes, le sac creve à l'exterieur du poulmon, & le pus se répand dans la cavité de la poitrine entre le poulmon, les côtes & le diaphragme, (c'est cette membrane qui sépare la poitrine du ventre.) Quand l'inflammation est plus profonde, alors l'abcès se creve dans l'intérieur même du poulmon. Si l'ouverture est petite, de façon qu'il ne puisse sortir que peu de pus à la fois, si la quantité totale du pus n'est pas considerable, si le malade est encore fort, il crache ce pus & se trouve soulagé. Mais si la vomique est considerable, ou si l'ouverture est grande, & qu'il se répande une grande quantité de pus à la fois, ou si le malade est très foible, il meurt dans le moment où la vomique s'ouvre, & celà quelques fois lorsqu'on s'y attend le moins. J'ai vû un malade mourir, en portant une cuillerée de soupe à

à sa bouche, un autre en se mouchant. Il n'y avoit aucun symptome, qui pût faire croire leur mort plus prochaine dans ce moment que quelques heures auparavant. Le pus sort ordinairement par la bouche, après la mort, & les cadavres sont très promptement corrompus.

§. 67. L'on appelle *vomique couverte*, celle qui n'a pas percé, *ouverte* celle qui est rompuë. Il est important de traiter exactement cette matiere, parceque ces vomiques tuent beaucoup de gens dans les campagnes, sans qu'on soupçonne même de quoi ils meurent. J'en ai eu un exemple, il n'y a que quelques jours, chez un Regent ou Maitre d'école de village. Il avoit une vomique couverte, très considerable dans le poulmon gauche, qui étoit la suite d'une inflammation de poitrine mal conduite dans les commencemens. Il me parut qu'il ne pouvoit pas vivre vingt & quatre heures; & il mourut en effet dans la nuit, après des angoisses inexprimables. J'ai lieu de croire qu'il mourut quand la vomique creva; il sortit beaucoup de pus de sa bouche après sa mort.

§. 68.

§. 68. L'on ne peut ni voir, ni toucher, ce qu'il y a dans la poitrine; c'est ce qui fait que souvent l'on n'a pas connu les vomiques. Les signes suivans font présumer qu'elles se forment. Les évacuations, qui sont nécessaires pour la guerison, n'ont pas eu lieu dans les quatorze premiers jours. Au bout de ces quatorze jours, le malade n'est pas gueri, ni même considerablement soulagé; mais, au contraire, la fievre continuë d'être assez forte, avec un poulx toujours vite, ordinairement mol & foible, quelquesfois cependant assez dur, souvent ondoyant; la respiration est encore gênée, avec de petits frissons de temps en temps, un redoublement de fievre le soir, les jouës rouges, les levres seches, de l'alteration.

L'augmentation de ces mêmes symptomes, annonce que le pus est tout formé; la toux, alors, devient plus continuë, elle redouble au moindre mouvement, où dès que le malade a pris quelque nourriture; il ne peut se coucher que du côté malade, souvent il ne peut point se coucher du tout, mais il est obligé d'être tout le jour assis, quelques

ques fois même, sans oser s'appuyer sur les reins, crainte d'augmenter la toux & l'oppression; il ne peut point dormir; il a une fievre continuë, & souvent des intermittences dans le poulx.

Non seulement la fievre augmente tous les soirs, mais la plus petite dose d'alimens, le plus leger mouvement, un peu de toux, une legere agitation de l'ame, un peu de chaleur dans la chambre, un bouillon un peu trop fort ou un peu trop salé, augmentent dans le moment la vitesse du poulx. Le malade est inquiet, il a des momens d'angoisse terribles, accompagnés & suivis de sûeurs sur la poitrine, & surtout au visage. Il sûe pendant la nuit; ses urines sont rougeatres, quelquefois écumeuses, d'autres fois huileuses. Il lui monte tout à coup des feux au visage; presque tous ont, ordinairement, un goût horrible dans la bouche; les uns, de vieux fromage, les autres, d'œufs pourris, de troisiemes, de viande corrompuë; ils maigrissent considerablement. Il y en a que rien ne desaltere; ils ont la bouche & la langue seches, la voix foible & rauque, les yeux caves, souvent quelque chose d'un peu égaré dans la

vûë; ils ont un dégoût général, & s'ils desirent certains alimens, avant que de les voir, ils les rebutent dès qu'on les leur offre; les forces se perdent.

Outre ces symptomes, l'on remarque quelques fois, sur la poitrine, du côté malade, une très legere enflure, & un changement de couleur presqu'insensible. Si la vomique est placée tout à fait au bas du poulmon, dans la partie intérieure, c'est-à-dire, près du milieu de la poitrine, on peut sentir, dans quelques sujets, du gonflement, en pressant le creux de l'estomac, surtout lorsque le malade tousse. Enfin, suivant les observations d'un Médecin Allemand, si l'on frappe avec la main sur la poitrine, couverte d'une simple chemise, elle rend, dans l'endroit qui est sur la vomique, un son sourd, comme si l'on frappoit sur un morceau de chair; au lieu qu'en frappant sur l'autre côté, elle rend un son sonore, comme si l'on frappoit sur une caisse. Mais je doute encore que cette observation soit généralement vraie, & il seroit bien dangereux de décider qu'il n'y a point d'abcès dans une poitrine, parce qu'elle ne rendj pas un son sourd.

§. 69.

§. 69. Quand une vomique eſt formée, tant qu'elle ne ſe vuide pas, tous les accidens que j'ai détaillé augmentent, & la vomique s'étend; tout le côté du poulmon malade devient quelques fois un ſac de pus; le côté ſain eſt comprimé; le malade meurt ſuffoqué, après des angoiſſes terribles, avec le poulmon plein de pus, ſans en avoir jamais craché.

Il eſt important, pour éviter ces malheurs, de procurer la rupture de la vomique, dès que l'on eſt ſûr qu'elle exiſte; &, comme il vaut mieux qu'elle ſe rompe dans le poulmon, parce qu'alors on peut la cracher, que dans la cavité de la poitrine, par les raiſons que je détaillerai plus bas, il faut faire en ſorte, que cette rupture ſe faſſe intérieurement.

§. 70. Les moyens les plus efficaces pour celà, ſont 1°. de faire reſpirer continuellement au malade la vapeur d'eau chaude. 2°. Quand on a, par ce moyen, ramolli la partie du ſac de l'abcès, où l'on ſouhaite que la rupture ſe faſſe, on donne au malade une grande quantité de liquide, & d'un liquide fort émollient, comme

tisanne d'orge, lait d'amandes, bouillon de veau, eau & lait. Par là on tient l'estomac toujours plein, & la résistance au poulmon étant considerable de ce côté, les matieres se portent naturellement du côté de la trachée artere, ou conduit de l'air, parce qu'elles y trouvent moins de résistance. D'ailleurs, cette pleinitude de l'estomac contribue à exciter de la toux; ce qui est un bien. 3°. On cherche à faire tousser le malade, en lui faisant flairer du vinaigre chaud, ou en injectant, dans la gorge, au moyen d'une petite seringue, telle que les enfans en font partout avec du sureau, un peu d'eau ou de vinaigre. 4°. On le fait crier, lire, rire; tous ces moyens contribuent à faire rompre l'abcès, aussi bien que le suivant. 5°. On lui fait prendre, de deux en deux heures, une cueillerée à soupe de la potion N°. 8. 6°. On le met dans une voiture ou dans un char, mais après avoir eu le soin de lui faire prendre beaucoup des boissons que je viens d'indiquer. Les secousses procurent, quelques fois tout à coup, cette rupture.

§. 71. J'ai vû, il y a quelques années, une ſervante de campagne, qui, après une inflammation de poitrine, reſtoit languiſſante, ſans qu'on ſoupçonnât ſon mal; s'étant miſe ſur un char, qui alloit chercher du foin, la roue heurta violemment contre un arbre; elle évanouit, &, au même inſtant, rendit beaucoup de pus. Elle continuoit à en cracher; c'eſt alors que je fus inſtruit de ſon mal, & de ce qui lui étoit arrivé; elle guerit très bien.

Un officier de ce païs, ſervant en Piemont, languiſſoit depuis quelques mois, & venoit chez lui pour eſſayer de ſe remettre, ſans l'eſperer beaucoup. En entrant au païs, par la route du St. Bernard, étant obligé de faire quelques pas à pied, il fit une chûte, reſta évanoui pendant plus d'un quart d'heure, rendit une grande quantité de pus, & ſe trouva dans le moment même extrêmement ſoulagé. Je lui ordonnai un regime, & des remedes; il ſe rétablit parfaitement, & dût peut-être la vie à cet accident.

Pluſieurs malades ont un évanouiſſement au moment où la vomique s'ouvre. On peut leur faire flairer un peu

de vinaigre; ce leger secours suffit si cette ouverture n'a pas les caracteres qui la rendent mortelle, & dans ce cas tout est inutile.

§. 72. Si le malade n'étoit pas trop affoibli avant la rupture de l'abcès, si le pus est blanc, bien conditionné, si la fievre diminue, si l'angoisse, l'oppression, les sûeurs finissent, si la toux est moins violente, si le malade a plus d'aisance dans sa situation, s'il recouvre le sommeil, & l'appetit, si ses forces reviennent, si la quantité des crachats diminue journellement par dégrés, si les urines redeviennent meilleures; l'on doit esperer, qu'en employant les secours que je vais prescrire, le malade se guerira radicalement.

§. 73. Mais au contraire, quand les forces étoient épuisées avant la rupture, que la matiere est trop claire, brune, verte, jaune, sanglante, puante; que le poulx reste vite & foible; que l'appetit, les forces, le sommeil, ne reviennent pas; l'on ne peut point esperer de guerison, & les meilleurs remedes sont inutiles. L'on doit cependant les tenter.

§. 74. Ces remedes ſont les ſuivants : 1o. L'on prend, de quatre en quatre heures, un peu de creme d'orge, ou de ris. 2o. Si la matiere paroit épaiſſe, gluante, qu'elle ait de la peine à ſe détacher, il faut donner, de deux en deux heures, une cuillerée à ſoupe de la potion No. 8, & boire entre deux, de demi heure en demi heure, une taſſe de la boiſſon N°. 13. 3°. Quand la matiere n'a pas beſoin de ces remedes pour être évacuée, on ne les employe pas, mais on continue la même nourriture, qu'on mêle avec parties égales de lait, ou à laquelle, ce qui eſt beaucoup plus efficace, on ſubſtitue la même quantité de lait, fraichement tiré d'une bonne vache, qui, dans ce cas, fait la ſeule nourriture du malade. 4°. On donne, quatre fois par jour, de deux en deux heures, en commençant de bon matin, une priſe de la poudre N°. 14. delayée dans un peu d'eau, ou réduite en bol avec un peu de ſirop, ou de miel. La boiſſon ordinaire eſt un lait d'amandes, ou une tiſanne d'orge, ou de l'eau avec un quart de lait. 5°. Il faut ſe promener tous les jours à cheval, en voiture, en char,

ſuivant que les forces & les circonſtances le permettent. Mais de tous ces exercices, celui du trot du cheval, eſt ſans comparaiſon le plus utile, & le plus à la portée de tout le monde, moyenant que le mal ne ſoit pas trop avancé, car alors tout exercice un peu violent pourroit faire du mal.

§. 75. Le peuple peu inſtruit, ne regarde comme remede, que ce qu'on avale; il a peu de foi au regime, & aux autres ſecours diætetiques, & il regardera l'exercice du cheval comme inutile. C'eſt une erreur dangereuſe, dont je voudrois le deſabuſer. Ce ſecours eſt le plus efficace de tous; celui ſans lequel on ne doit point eſperer de guerir de ce mal, quand il eſt grave; celui qui peut preſque le guerir ſeul, moyenant qu'on ne prenne point d'alimens contraires; enfin on l'a regardé, avec raiſon, comme le vrai ſpecifique de cette maladie.

§. 76. Les influences de l'air ſont plus conſiderables dans cette maladie que dans aucune autre; ainſi l'on doit chercher à le rendre bon dans la chambre du malade. Pour celà, il faut l'aërer

l'aërer très souvent, la parfumer de tems en tems, mais très legerement, avec un peu de vinaigre, & y mettre dans la saison, le plus d'herbes, de fleurs, de fruits qu'il sera possible. Si l'on a le malheur d'être dans un air mal sain, il y a peu d'espoir de guerir, à moins qu'on n'en change.

§. 77. Il y a des malades qui se sont gueris de ces maladies, les uns en ne prenant quoi que ce soit, que du petit lait de beure (de la battuë); les autres, des melons & des concombres; de troisiemes, des fruits d'été de toute espece. Mais je conseille de s'en tenir à la methode que je viens d'indiquer, comme la plus sûre.

§. 78. Il suffit que le malade aille à la selle, de deux, ou même de trois jours l'un; ainsi il ne faut pas prodiguer les lavemens; ils pourroient occasioner une diarrhée, qui seroit très à craindre.

§. 79. Quand le pus diminue, & que le malade se trouve mieux à tous égards, c'est une preuve que la playe se netoye & se cicatrise peu à peu. Si la suppuration continue à être abondante, si le pus paroit moins beau,

si la fievre revient tous les soirs, il est à craindre que la playe, au lieu de se cicatriser, ne degenere en ulcere ; ce qui est très facheux. Le malade tombe alors dans l'etysie confirmée, & meurt au bout de quelques mois.

§. 80. Je ne connois point de meilleur remede, dans ce cas, que la continuation des mêmes, & surtout le mouvement moderé du cheval. On peut, dans quelques cas, employer les parfums d'eau chaude, avec les herbes vulneraires, & un peu d'huile de Therebentine N°. 15. Je les ai vû reussir ; mais le plus sûr est de consulter un Médecin, qui examine s'il n'y a point quelque complication, qui met obstacle à la guerison.

Si la toux empêche le malade de dormir, on peut lui donner le soir deux ou trois cuillerées à soupe du remede N°. 16. dans un verre de lait d'amandes ou de tisanne d'orge.

§. 81. Les mêmes causes, qui suppriment tout à coup les crachats dans l'inflammation de poitrine, peuvent aussi arrêter l'expectoration commencée d'une vomique ; & alors le malade tombe dans l'oppression, l'angoisse, la fievre,

fievre, la foiblesse. Il faut remedier, sur le champ, à cet état, par les parfums d'eau chaude; une cuillerée de la potion N°. 8. toutes les heures; une grande quantité de tisanne N°. 12. & de l'exercice. Dès que l'expectoration revient, la fievre & les autres accidens cessent. J'ai vû cette suppression, chez des sujets robustes, occasionner promptement une inflammation autour de la vomique, qui m'obligeoit à faire une saignée, après laquelle le crachement reparoit d'abord.

§. 82. Il arrive souvent, que la vomique se nettoye entierement, les crachats tarissent presque tout-à-fait, le malade est bien, il se croit guéri; mais bientôt le malaise, l'oppression, la toux, la fievre recommencent, parce que la vomique se remplit de nouveau; elle se vuide, le malade crache pendant quelques jours, & se remet. Au bout de quelque temps, la même scene reparoit, & cette alternative de bien & de mal dure souvent pendant des mois & des années. Ce cas a lieu, quand la vomique se nettoye peu à peu, & que ses parois se raprochent sans se cicatriser; alors il suinte, insensiblement, une nou-

velle matiere. Pendant quelques jours le malade n'en eſt point incommodé; mais dès qu'il y en a une certaine quantité, il eſt mal, juſques à ce que l'évacuation ſoit faite. L'on voit des gens, avec ce mal, jouir en apparence d'une aſſez bonne ſanté. On peut le regarder comme une eſpece de cauſtic interieur, qui ſe nettoye de lui-même, de temps en temps, chez les uns ſouvent, chez les autres rarement, & avec lequel on peut vivre aſſez longtemps. Quand il a duré un certain temps, il eſt incurable. Dans les commencemens, il cede au lait, à l'exercice du cheval, & à l'uſage du remede N°. 14.

§. 83. L'on ſera ſurpris que je ne parle point, dans le traitement d'un abcès au poulmon, & de l'etyſie qui en eſt la ſuite, des remedes qu'on appelle *balſamiques*, qu'on employe ſi frequemment, ſurtout la therebentine, le beaume du Perou, celui de la Mecque, l'encens, le maſtic, la mirrhe, le ſtorax, le beaume de ſouffre. J'en dirai un mot ici, parce qu'il eſt autant de mon objet de détruire les préjugés favorables aux mauvais remedes, que d'accrediter les bons

bons, c'eſt que je n'ai point employé ces remedes, parce que je ſuis convaincû, que les effets en ſont généralement facheux dans ce cas; que je vois, tous les jours, qu'ils font un mal très réel, qu'ils retardent la guerifon, & que, ſouvent, ils rendent mortelle une maladie très gueriſſable. Ils ne ſe digerent point, ils obſtruent les petits vaiſſeaux du poulmon, qu'il faudroit deſobſtruer, ils occaſionnent évidemment, à moins que la doſe ne ſoit extrêmement petite, de la chaleur & de l'oppreſſion. J'ai vû pluſieurs fois, auſſi clairement qu'il étoit poſſible, que des pilules, dans leſquelles entreroient la mirrhe, la therebentine, & le beaume de Perou, occaſionnoient, au bout d'une heure, de l'agitation dans le poulx, de la rougeur, de l'alteration, & de l'oppreſſion. Enfin, l'on pourroit démontrer à toute perſonne non prevenuë, que ces remedes ſont réellement nuiſibles dans ce cas; & je ſouhaite ardemment, qu'on ſe deſabuſe ſur leur compte, & qu'ils perdent cette reputation qu'ils ont malheureuſement uſurpée.

Je ſais qu'un grand nombre de très habiles gens les employent journellement

dans

dans ces maladies ; mais ils les quitteront, dès qu'ils se donneront la peine d'observer leurs effets, indépendamment de ceux des autres remedes auxquels ils les mêlent, & qui en corrigent le danger. J'ai vû un malade qu'un Chirurgien étranger, qui demeuroit à Orbe, avoit voulu guerir d'une étysie, en lui faisant prendre du lard fondu, qui avoit empiré le mal. Ce conseil paroit absurde, & il l'est ; cependant les balsamiques, qu'on ordonne, ne se digerent peut-être gueres mieux que le lard. La poudre N°. 14, tient tout ce que les balsamiques promettent ; elle n'a aucun de leurs inconveniens, & elle a toutes les qualités qu'on leur suppose ; mais il ne faut pas la donner dans le temps qu'il y a encore de l'inflammation, ou qu'elle survient de nouveau ; & il ne faut mêler aucun autre aliment au lait.

Ce fameux remede, nommé *l'antiétique*, n'a point non plus, dans ces cas, les vertus qu'on lui suppose. Je m'en sers très souvent, dans quelques toux opiniatres des enfans, avec le lait, & alors il est très utile. Mais j'en ai rarement vû des effets sensibles chez les gran-

grandes personnes; &, dans ces cas, je craindrois qu'il ne fit du mal.

§. 48. Si, au lieu de crever interieurement, la vomique creve exterieurement, le pus s'épanche dans la poitrine. L'on connoit que celà est arrivé, par le sentiment du malade, qui apperçoit un mouvement singulier, accompagné assez ordinairement d'une défaillance; l'oppression & l'angoisse finissent sur le champ, la fievre diminuë, la toux continuë cependant ordinairement, mais moins violente & sans aucune expectoration. L'amandement ne dure pas longtemps; parce que le pus, augmentant tous les jours, & devenant plus acre, le poulmon se trouve gêné, irrité, rongé. La difficulté de respirer, la fievre, la chaleur, la soif, l'insomnie, le dégoût, la maigreur, reviennent avec plusieurs accidens, qu'il est inutile de détailler ici, & sur tout de fréquentes foiblesses. Le malade doit être au regime, qui retarde le progrès du mal aussi longtemps qu'il est possible; mais il n'y a point de remede, que d'ouvrir la poitrine entre deux côtes, pour évacuer, par ce moyen, ce pus, & arrêter les desordres qu'il occasionne.

C'est

C'eſt ce qu'on appelle l'operation de l'Empyene. Je n'en parlerai pas, parce qu'elle ne doit être faite que par d'habiles gens, & ce n'eſt pas pour eux que j'écris. J'avertis ſeulement, qu'elle eſt moins douloureuſe qu'effrayante, & que, ſi l'on attend trop longtemps à la faire, elle devient inutile, & le malade meurt miſerablement.

§. 85. L'on voit tous les jours, que les inflammations extérieures ſe gangrenent. La même choſe arrive au poulmon, quand la fievre eſt exceſſive, l'inflammation naturellement très violente, ou qu'on l'augmente par des remedes chauds. Une angoiſſe inſoutenable, une très grande foibleſſe, des défaillances fréquentes, le froid des extrêmités, une eau livide & puante, qui ſort au lieu des crachats, quelques fois des plaques noiratres ſur la poitrine, font connoitre ce triſte état. J'ai vû, dans un cas de cette eſpece, chez un homme, qui avoit été attaqué de cette maladie, après une marche forcée à pied, & à qui l'on avoit donné un vin avec des aromates pour le faire ſuer, l'haleine ſi horriblement puante, que ſa femme eut pluſieurs foibleſſes en le ſervant.

vant. Je ne trouvai plus quand je le vis de poulx ni de raiſon, & je ne lui ordonnai rien; il mourut une heure après, au commencement du troiſieme jour.

§. 86. L'inflammation peut auſſi ſe durcir, & il ſe forme alors ce qu'on appelle un ſcirre; c'eſt une tumeur fort dure, qui ne fait pas de douleur. On connoit que cela arrive, quand la maladie ne ſe termine d'aucune des façons dont j'ai parlé; que cependant la fievre, & les autres accidens ſe diſſipent, mais que la reſpiration reſte toujours un peu genée, que le malade conſerve un ſentiment incommode, dans un des côtés de la poitrine, & qu'il a de temps en temps, une toux ſeche, qui augmente après l'exercice, & après le repas. Ce mal ne ſe guerit que bien rarement; mais on voit des gens, qui en ſont atteints, & qui vivent longues années, ſans de grands maux. Ils doivent éviter toutes les occaſions d'échauffement, qui pourroient aiſement procurer, autour de cette tumeur, une nouvelle inflammation dont les ſuites ſeroient très dangereuſes.

§. 87. Les remedes les plus propres à détruire ce mal, & dont j'ai vû quelques bons effets, sont le petit lait N°. 17, & les pilules N°. 18. L'on prend vingt pilules, & un demi pot du petit lait tous les matins, pendant longtemps, & l'on respire, de temps en temps, la vapeur de l'eau chaude.

§. 88. Le poulmon, dans l'état naturel de parfaite santé, touche la membrane qui tapisse l'interieur de la poitrine, mais ne lui est pas attaché. Il arrive souvent après l'inflammation de poitrine, la pleuresie, & dans d'autres cas, que ces deux parties se colent l'une à l'autre, & ne se détachent jamais; mais c'est à peine un mal; on l'ignore même ordinairement, parceque la santé n'en est point dérangée, & l'on ne fait jamais rien pour y remedier. J'ai vû cependant quelques cas, dans lesquels cette adherence nuisoit évidemment.

CHA-

CHAPITRE V.

De la Pleuresie.

§. 89. LA pleuresie, qu'on reconnoit principalement à ces quatre caracteres, une forte fievre, de la peine à respirer, de la toux, & une vive douleur dans l'enceinte de la poîtrine, la pleuresie, dis-je, n'est point une maladie differente de la peripneumonie, dont je viens de parler; ainsi je n'ai presque rien à en dire de particulier.

§. 90. La cause en est, tout comme de cette premiere maladie, une inflammation du poulmon; mais une inflammation peut-être plus exterieure. La seule difference considerable dans les symptomes, c'est que la pleuresie est accompagnée d'une douleur très vive, qu'on sent sous les côtes, & qu'on appelle ordinairement *point*. Cette douleur se fait sentir indifferemment sur toutes les parties de la poitrine, mais plus ordinairement sur les côtés sous les

les mamelles, & peut-être plus souvent du côté droit. La douleur redouble quand on tousse, & quand on inspire, c'est à dire, quand on tire l'air; & la crainte de l'augmenter fait que quelques malades, s'empêchant machinalement, autant qu'ils peuvent, de tousser, & de respirer, empirent leur état, en arrêtant le sang dans le poulmon, qui, bientôt, en est rempli; l'inflammation de ce viscere devient générale; le sang se porte à la tête, le visage devient livide, le malade suffoque & tombe dans l'état décrit §. 47.

Quelques fois la douleur est si violente, que, si la toux est forte en même temps, & que les malades ne puissent pas l'arrêter, ils prennent des convulsions, comme je l'ai vû plusieurs fois, mais presque toujours chez des femmes, qui sont d'ailleurs beaucoup moins sujettes que les hommes à cette maladie, & à tous les maux inflammatoires. Je dois avertir ici, que si elles en sont attaquées dans le temps de leurs regles, cela ne doit ni empêcher les saignées réïterées, ni rien changer du tout au traitement.

L'on

L'on voit par là, que la pleuresie n'est qu'une inflammation du poulmon, accompagnée d'une vive douleur.

§. 91. Je sais que, quelquesfois, l'inflammation du poulmon se communique à cette membrane, qui tapisse intérieurement la poitrine, & qu'on appelle la pleure, & de-là aux muscles, ou chairs qui sont sur les côtes; mais cela n'est pas ordinaire.

§. 92. Le printemps est la saison qui produit le plus de pleuresies; elles sont ordinairement rares en été, mais cette année (1762.) il y en a eu plusieurs pendant le temps des plus grandes chaleurs, qui ont été excessives. Le mal commence par un frisson ordinairement très fort, suivi de chaleur, de toux, d'oppression, quelques fois d'un sentiment de resserrement dans toute la poitrine, de mal de tête, de rougeur de joues, d'envie de vomir. Le point ne se fait pas toujours sentir d'abord; souvent ce n'est qu'après plusieurs heures, quelques fois le second, & même le troisieme jour. Le malade sent quelques fois deux points; mais il est rare qu'ils soient également forts, & le plus leger disparoit bientôt; d'autres fois le point

point change de place, ce qui eſt un bien, ſi le premier ſe diſſipe parfaitement, un mal, s'ils ſubſiſtent tous deux. Le poulx eſt ordinairement très dur dans cette maladie; mais dans le cas facheux des §. 47. & 90, il devient mol & petit. Il paroit ſouvent, dès les commencemens, des crachats tels que dans l'inflammation de poitrine, d'autres fois il n'en vient point du tout; c'eſt ce qu'on appelle pleureſie ſeche, qui n'eſt pas rare. Quelques fois le malade touſſe peu, ou point. Il ſe couche ſouvent plus aiſement ſur le côté malade que ſur le ſain. La marche de la maladie eſt la même que dans la maladie précedente; comment ſeroit-elle differente? Et les moyens de gueriſon les mêmes. Il ſurvient ſouvent des ſaignemens de nez très conſiderables, & qui ſoulagent beaucoup; mais il en ſurvient, quelques fois, d'une eſpece de ſang corrompu, quand le malade eſt très mal, qui annoncent la mort.

§. 93. Cette maladie eſt frequemment produite par la boiſſon froide quand on a chaud; & alors elle eſt quelques fois ſi violente, qu'on l'a vû tuer le malade en trois heures. Un jeune homme mourut

mourut au pied de la fontaine même où il s'étoit désalteré. Il n'est pas rare que les pleuresies tuent en trois jours.

Le point disparoit quelques fois, & le malade se plaint moins ; mais en même tems son visage change, & devient pâle & triste, ses yeux se troublent, le poulx s'affoiblit ; c'est un transport de l'humeur au cerveau ; ce cas est presque toujours mortel.

Il n'y a point de maladie dans laquelle les symptomes critiques soient plus violens & plus marqués que dans celle-ci. Il est bon d'en être averti, pour ne pas trop s'effrayer ; la guerison survient souvent, au moment où l'on attendoit la mort.

§. 94. Cette maladie est une des plus fréquentes, & des plus meurtrieres, tant par elle-même, que, dans nos campagnes, par le mauvais traitement. Le préjugé qui veut que toutes les maladies se guerissent par les sûeurs, regle tout le traitement de la pleuresie, &, dès qu'un malade a un point, sur le champ on met en œuvre tous les remedes chauds. Cette funeste erreur tuë plus de gens que la poudre à canon ; & elle est d'autant plus fâcheuse,

cheuſe, que la maladie eſt plus violente, & qu'ordinairement, il n'y a pas un moment à perdre; tout dépend des premieres heures.

§. 95. Le traitement eſt preciſement le même, à tous égards, que celui de la peripneumonie; parce, je le repete, que c'eſt la même maladie; ainſi les ſaignées, les boiſſons emollientes & délayantes, les vapeurs, les lavemens, la potion (N°. 8.) les cataplames émolliens, ſont les vrais remedes; peut-être ſont ils encore plus efficaces dans ce cas, & l'on doit en appliquer continuellement ſur le point.

La premiere ſaignée, ſurtout ſi elle eſt conſiderable, diminuë preſque toujours le point, & ſouvent le diſſipe entierement; mais il revient ordinairement au bout de quelques heures, ou dans le même endroit, ou quelques fois ailleurs; changement qui eſt aſſez favorable, ſurtout ſi la douleur, qui ſe faiſoit d'abord ſentir ſous la mammelle, ſe jette aux épaules, au dos, à l'omoplate, à la nuque.

Quand la douleur ne diminuë point, ou ne diminuë que peu, ou, ſi après

avoir

avoir diminué, elle revient aussi violente que la premiere, sur tout si elle revient dans le même endroit, & si la violence des autres symptomes continue, il faut reïterer la saignée; mais si la diminution du point se soutient, s'il ne revient que foiblement, de tems en tems, ou dans les parties dont je viens de parler, si la frequence, ou la dureté du poulx & tous les autres symptomes ont diminué, on peut quelques fois s'en passer. Il est cependant plus prudent, dans un sujet fort & robuste, de la faire; elle ne peut point faire de mal, & on court, quelques fois, de grands risques en l'omettant. Dans les cas graves, on la reïtere frequemment, à moins qu'on ne trouve quelque obstacle dans la constitution du malade, ou dans son âge, ou dans quelques autres circonstances.

Si dès le commencement, le poulx n'est que peu frequent & peu dur, s'il n'est pas fort, si le mal de tête & le point sont supportables, si la toux n'est pas trop violente, s'il n'y a pas de l'oppression, & si le malade crache, on peut se passer de la saignée.

L'usage des autres remedes est pré-

cisement le même que dans le chapitre précédent, qu'il faut consulter depuis §. 53. jusques à §. 66.

§. 96. Quand le mal n'est pas fort grave, j'ai gueri, souvent en peu de jours, par une seule saignée, & une grande quantité de thé de fleurs de sureau, auquel on ajoutoit du miel. C'est dans des cas de cette espece, qu'on a vû reussir quelques fois le faltranc à l'eau, avec du miel & même de l'huile; mais la boisson que j'indique est fort à preferer. Celui qu'on fait avec parties égales d'eau & de vin, & auquel on ajoute beaucoup de theriaque, tue toutes les années plusieurs paysans.

§. 97. Dans les pleuresies seches, dans lesquelles le point, la fievre, le mal de tête sont très forts, le poulx très dur, très plein, avec une secheresse prodigieuse de la peau, & de la langue, il faut faire les saignées très près les unes des autres. Elles emportent souvent la maladie sans aucune autre évacuation.

§. 98. La pleuresie se termine, tout comme l'inflammation plus profonde, par quelque évacuation, par un

un abcés, par la gangrene, ou par un endurcissement, & elle laisse très frequemment des adherences.

La gangrene se manifeste quelques fois dès le troisieme jour, sans avoir été precedée par de grandes douleurs. Le cadavre, dans ce cas, noircit souvent beaucoup, sur tout dans le voisinage du mal; & le peuple supe stitieux, attribuë la maladie à quelque cause surnaturelle, ou en tire quelque presage facheux pour les restans. Ce cas est un effet tout naturel, tout simple, & ne peut pas être autrement; le traitement chaud en est la cause la plus ordinaire; je l'ai vû chez un homme, à la fleur de l'âge, qui avoit pris de la theriaque avec de l'eau de cerise, & du faltranc au vin.

§. 99. Il se forme des vomiques, mais leur situation leur donne plus de facilité à s'ouvrir en dehors, &, de là resulte plus souvent l'empyeme, §. 84. Pour prevenir cet accident, „ il est très „ bien de placer, dès le commencement de la maladie, à l'endroit le „ plus douloureux, un petit emplâtre, „ qui tienne exactement, parce que si la

 „ pleu-

„ pleuresie degenere en abcès, l'amas
„ de pus se fera de ce côté là.

„ Lors donc que l'on connoitra qu'il
„ se forme un abcès, (voyés §. 68.)
„ on rongera par un caustique leger,
„ l'endroit qu'on aura marqué, & dès
„ qu'il sera ouvert, on aura soin d'y
„ entretenir la suppuration. On peut
„ alors avoir un espoir fondé, que l'a-
„ mas de pus prendra son cours, par
„ cet endroit, où il trouvera moins
„ de resistance, & qu'il sortira; car
„ l'amas de matiere s'arrête souvent
„ entre la pleure, & les parties qui y
„ sont adherentes.

Ce conseil est d'un très grand Médecin, mais je dois avertir qu'il y a un grand nombre de cas dans lesquels il ne peut pas être utile, & il ne doit être employé que par des gens très éclairés.

Il n'y a à dire, du durcissement & de l'adherence, que ce que j'en ai dit §. 86. & 87.

§. 100. L'on remarque que quelques personnes, qui ont eu une attaque de cette maladie, ont souvent des rechûtes, sur-tout les yvrognes. J'en ai vû un qui comptoit ses pleuresies par douzaines. Quelques saignées,

gnées, de tems en tems, pourroient prevenir ces retours frequens, qui, joints à l'yvrognerie, les rendent languissans & stupides à la fleur de l'âge. Ils tombent dans une espece d'astme, & de là dans l'hydropisie ; triste fin, digne de leur vie. Ceux qui peuvent s'astreindre à quelques soins, peuvent aussi les prevenir sans saignées, par un regime rafraichissant, en se privant de tems en tems de viande & de vin, en buvant du petit lait, ou d'une des boissons N°. 1. 2. 4. & en prenant quelques bains de pied tiedes, sur tout dans les saisons dans lesquelles ces maux ont accoutumé de revenir.

§. 101. Il y a deux remedes très usités, dans cette maladie, parmi le paysan, & vantés même, par quelques Medecins, le sang de bouquetin, & la suye dans un œuf. Je ne nie point, que bien des gens n'ayent été gueris après l'usage de ces remedes; mais il n'en est pas moins vrai, que l'un & l'autre, aussi bien que l'œuf dans lequel on prend la suye, sont dangereux ; ainsi il est prudent de ne jamais les employer, puisqu'il y

a beaucoup de probabilité, qu'ils feront un peu de mal, & une certitude, qu'ils ne peuvent point faire de bien. Le *genipi*, ou l'absinthe des Alpes, s'est aussi acquis beaucoup de reputation, & a occasionné beaucoup de disputes, entre des Ministres très zêlés, & un Medecin très éclairé. Il est aisé d'en déterminer l'usage. Le *genipi*, est puissamment amer, il échauffe & fait suer. L'on ne doit donc jamais l'employer dans une pleuresie, tant que les vaisseaux sont pleins, le poulx dur, la fievre forte, le sang enflammé. Dans tous ces cas il augmenteroit le mal; mais, sur la fin de la maladie, quand les vaisseaux sont desemplis, le sang delayé, la fievre diminuée, alors on peut s'en servir, en se souvenant toujours qu'il est chaud, & qu'il faut l'employer sobrement.

CHAPITRE VI.

Des maux de gorge.

§. 102. LA gorge est sujette à plusieurs maladies. L'une des plus

plus frequentes, & des plus dangereuses, c'est l'inflammation, qu'on appelle ordinairement Esquinancie, & qui est une maladie du même genre que l'inflammation de poitrine, mais dans une partie differente, ce qui fait que les symptomes sont fort differens. Ils varient même suivant les differentes parties de la gorge qui sont enflammées.

§. 103. Les symptomes généraux de l'inflammation de la gorge sont, le frisson, la chaleur, la fievre, le mal de tête, les urines rouges, la difficulté, & quelques fois l'impossibilité d'avaler quoique ce soit. Mais si les parties les plus voisines de la glotte, c'est à dire de l'entrée du canal de la respiration, sont attaquées, il est, de plus, très difficile de respirer, le malade sent de l'angoisse, des suffocations, le mal gagne quelques fois la glotte, la trachée artere, le poulmon, & la maladie est promptement mortelle.

L'inflammation des autres parties est moins dangereuse, & elle l'est d'autant moins, que le mal est plus exterieur. Quand l'inflammation est générale, & qu'elle occupe toutes ces par-

ties, &, de plus, les amigdales, la luette, la base de la langue, c'est une des maladies les plus dangereuses, & les plus horribles. Le visage est enflé & enflammé, tout l'interieur de la gorge l'est également, le malade n'avale quoique ce soit, il respire avec une peine & une angoisse, qui, jointes à l'engorgement du cerveau, le jettent dans une espece de delire furieux; la langue enfle & sort de la bouche, les narines sont dilatées pour respirer; tout le col, jusques au-dessus de la poitrine, est excessivement gonfle; le poulx est très frequent, très foible, & souvent intermittent; le malade n'a point de forces, & meurt ordinairement le second ou le troisieme jour. Heureusement cette espece, que j'ai vû souvent en Languedoc, est très rare dans ce païs, où le mal est moins violent, & où je n'ai vû mourir de cette maladie, que par le mauvais traitement, ou quelques circonstances accidentelles, étrangeres à la maladie. Sur le grand nombre de malades que j'ai traité, je n'en ai perdu qu'un, dont je parlerai plus bas.

§. 104. Quelques fois le mal quitte

te les parties interieures, & se jette à l'exterieur ; la peau du col & de la poitrine rougit & devient douloureuse, & le malade se trouve mieux.

D'autres fois le mal quitte la gorge, mais c'est pour se porter au cerveau, ou sur le poulmon. L'un & l'autre de ces deux derniers cas sont mortels, quand on n'a pas sur le champ de très bons secours, qui sont même très souvent inutiles.

§. 105. L'espece la plus frequente est celle qui n'attaque que les amigdales & la luette. Le mal commence ordinairement par une des amigdales, qui devient grosse, rouge, douloureuse, & ne permet d'avaler qu'avec une très grande peine. Quelquefois le mal se borne à un seul côté ; mais plus ordinairement, il passe à la luette, & de là, à l'autre amigdale. Si le mal n'est pas grave, la premiere est ordinairement mieux, quand la seconde est attaquée. Lorsqu'elles le sont toutes deux ensemble, la douleur & le malaise sont très considerables ; le malade ne peut avaler qu'avec la plus grande peine ; & la sensibilité est si grande, que j'ai vû des femmes avoir des convulsions, toutes les fois qu'elles faisoient effort

pour avaler leur salive, ou quelqu'autre liquide. L'on est même quelques fois plusieurs heures sans pouvoir rien prendre; tout le dessus de la bouche, le fonds du palais, un peu la base de la langue sont legerement rouges.

Plusieurs malades avalent le liquide plus difficilement que le solide, parceque le liquide a besoin de plus d'action de la part des muscles pour être dirigé. La salive s'avale encore plus peniblement que les autres liquides, parce quelle est un peu visqueuse, & coule moins aisement. Cette difficulté à l'avaler, jointe à la quantité qu'il s'en forme, produit ce crachement presque continuel, qui incommode d'autant plus quelques malades, que l'interieur des jouës, toute la langue, & les levres s'écorchent souvent. Cela les empêche aussi de dormir, mais ce n'est pas un mal; le sommeil est peu utile dans les maladies fievreuses, & j'ai vû souvent que ceux qui avoient cru leur gorge presqu'entierement guerie le soir, y avoient très mal après quelques heures de sommeil.

La fievre, dans cette espece, est quelques fois très forte, & le frisson dure-

re souvent plusieurs heures; il est suivi d'une chaleur considerable, & d'un violent mal de tête, accompagné quelques fois d'assoupissement. Il y a ordinairement assez de fievre le soir, mais quelques fois très peu, & même point le matin.

Un leger commencement de mal de gorge precede souvent le frisson, mais, plus ordinairement, il ne se manifeste qu'après, en même tems que la chaleur.

Le col est quelques fois un peu enflé, & plusieurs malades se plaignent d'une douleur assez vive dans l'oreille, du côté le plus malade; j'ai rarement vû qu'on en eût dans les deux.

§. 106. Ou l'inflammation se dissipe peu à peu, ou il se forme un abcès dans la partie qui étoit la plus attaquée. Il n'est jamais arrivé, aumoins je l'ignore, que cette espece bien conduite, se terminât par la gangrêne, ou par le durcissement; mais j'ai été témoin, que l'un & l'autre arrivent, quand on veut forcer les sûeurs, dans le commencement, par des remedes chauds.

Il eſt auſſi très rare qu'il ſe faſſe ces tranſports facheux ſur le poulmon, comme dans l'eſpece des §. 103. & 104. Il eſt vrai qu'il n'arrive pas frequemment non plus, que le mal ſe jette au-dehors, comme dans la même eſpece.

§. 107. Le traitement de l'eſquinancie, eſt, auſſi bien que celui de toutes les autres maladies inflammatoires, le même que celui de l'inflammation de poitrine.

L'on met d'abord au regime, &, dans l'eſpece decrite (§. 103.) il faut faire quatre ou cinq ſaignees dans peu d'heures, & quelques fois on eſt obligé d'y revenir. Quand elle eſt au degré le plus conſiderable, tous les remedes ſont le plus ſouvent inutiles, mais il faut les tenter. L'on doit donner, autant qu'il eſt poſſible, des boiſſons (N°. 2. & 4.) Mais comme ſouvent la quantité qu'ils en peuvent avaler, eſt très petite, il faut donner des lavemens (N°. 5.) de trois en trois heures, & mettre trois fois par jour, pendant une demie heure, les jambes dans l'eau tiede.

§. 108. Les ventouſes ſcarifiées, appliquées autour du col, après deux ou trois ſaignées, ſont ſouvent extremement utiles.

Dans

Dans des cas presque desesperés, quand le col est extremement gonflé, une ou deux incisions profondes, faites avec un rasoir, sur cette enflure exterieure, ont sauvé le malade.

§. 109. Dans l'espece decrite (§. 105.) il faut très souvent en venir à la saignée, & il ne faut jamais l'omettre quand on trouve le poulx dur & plein. Il est très important de la faire d'abord; c'est le seul moyen de prevenir l'abces, qui se forme avec une grande facilité, si on la differe seulement de quelques heures Quelques fois il faut la reïterer. Il est rarement necessaire d'en faire trois.

Souvent le mal seroit assez leger pour pouvoir guerir sans saignées, moyenant beaucoup de menagement; mais ceux qui ne sont ni maitres de leur tems, ni en situation d'être soignés, doivent sans hesiter, faire d'abord une saignée, qui emporte souvent le mal; sur-tout, si après l'avoir faite, le malade boit beaucoup de la tisanne (N°. 2.)

Il suffit, dans cette espece, de prendre un bain de jambes, & un lave-

ment

ment par jour ; on prend l'un le matin, & l'autre le soir. Outre les remedes généraux de l'inflammation, on en applique de particuliers sur le mal, dans l'une & l'autre espece. Les meilleurs sont, 1. des cataplasmes emolliens (N°. 9.) sur tout le col. L'on vante beaucoup celui de nids d'hirondelles, je ne le blâme pas ; mais il est certainement moins efficaces que tous ceux que j'indique.

2. Des gargarismes (N°. 19.) L'on peut en faire plusieurs, qui ont à peu près les mêmes proprietés, & la même efficace. Ceux que j'indique, sont ceux qui m'ont le mieux réussi ; & ils sont très simples.

3. La vapeur de l'eau chaude, comme dans le §. 55. L'on doit réiterer la vapeur, cinq ou six fois par jour, avoir toujours un cataplasme, & se gargariser très souvent.

Il y a des personnes, sans parler des enfans, qui ne savent pas se gargariser ; la douleur rend même la chose difficile. Alors, au lieu de gargarismes, on peut injecter la même liqueur (N°. 19,) avec une petite seringue. L'injection va bien plus avant que le garga-

gargarisme, & elle fait souvent cracher une quantité considerable de matieres glaireuses, épaissies au fond de la gorge; ce qui soulage sensiblement le malade. Il faut les réïterer souvent. L'on peu commodement employer, à cet usage, une de ces petites seringues de sureau, que tout les enfans de village savent faire.

§. 110. Quand le mal peut se guérir sans suppuration, la fievre, le mal de tête, la chaleur dans la gorge, la douleur en avalant, commencent à diminuer dès le quatrieme jour, quelques fois déja le troisieme, souvent seulement le cinquieme; & dès lors cette diminution augmente à grand pas, & au bout de deux, trois, ou quatre jours, c'est à dire le sixieme, le septieme, le huitieme, le malade est très bien. Il y en a cependant quelques uns, qui conservent une très legere douleur, seulement d'un côté, encore pendant quatre ou cinq jours, mais sans fievre & sans malaise.

§. 111. Quelques fois la fievre & ses accidens diminuent après la saignée & les autres remedes, sans qu'il survienne d'amandement dans la gorge, ni de

de ſignes de ſuppuration. Dans ces cas, il faut inſiſter principalement ſur les gargariſmes & les vapeurs; & ſi l'on peut avoir un Chirurgien un peu adroit, il faut qu'il faſſe une ſcarification ſur les amigdales malades. Il en ſort une certaine quantité de ſang, & ce remede ſoulage très promptement, preſque tous ceux qui l'employent.

§. 112. Si l'inflammation ne ſe reſout pas, mais qu'il ſe forme un abcès, ce qui arrive presque toujours, ſi l'on a negligé les commencemens du mal, alors les accidens de la fievre continuent, quoiqu'un peu moins fortement, après le quatrieme jour; la gorge reſte rouge, mais cependant d'un rouge un peu moins vif; l'on conſerve une douleur, mais plus ſourde & accompagnée quelques fois de pulſations, d'autres fois il n'y en a point, ce dont il eſt bon d'être averti; le poulx devient ordinairement un peu plus mol, & le cinquieme ou le ſixieme jour, quelques fois plûtôt, l'abcès eſt prèt à s'ouvrir; on le connoit par une petite tumeur blanche & molle, quand on ouvre la bouche, qui paroit ordinairement au centre de l'inflammation. L'abcès ſe creve de lui-

mê-

même, ou s'il ne s'ouvre pas, il faut l'ouvrir ; ce qu'on fait en assujettissant fortement une lancette au bout d'un petit baton, & l'envelopant toute, excepté la pointe, de la longueur d'un quart ou d'un tiers de pouce, avec un linge doux, & l'on perce l'abcès avec la pointe de cette lancette. Au moment où l'abcès s'ouvre, la bouche est inondée d'un pus d'un goût & d'une odeur insoutenables. Il faut se gargariser avec le gargarisme detersif (N°. 19.) L'on est quelques fois surpris de la quantité de pus qui sort de l'abcès.

Il ne s'en forme ordinairement qu'un ; j'en ai cependant vû quelques fois deux.

§. 113. Il arrive, & ce cas n'est même pas rare, que le pus ne s'amasse pas précisement dans l'endroit où paroissoit la forte inflammation, mais dans quelque partie plus cachée ; de façon que la facilité d'avaler revient presqu'entierement, la fievre diminuë, le malade dort ; l'on se persuade que l'on est guéri, & qu'il ne reste que les incommodités de la convalescence. Quand on n'est pas Médecin ou Chirurgien, il est aisé de se tromper sur cet état. Voici les signes qui peuvent faire juger qu'il y a

un abcès. Une inquiétude, & un malaise général, une douleur dans toute la bouche, quelques frissons de tems en tems, souvent des chaleurs vives & passageres, un poulx assez mol sans être naturel, un sentiment d'épaisseur & de pesanteur dans la langue, de petits boutons blancs sur les gencives, sur l'interieur des joûës, sur l'intérieur & l'extérieur des levres, un goût & une odeur desagreables.

§. 114. Dans ces cas, il faut tenir souvent dans la bouche du l'ait ou de l'eau tiede chauds, recevoir la vapeur d'eau chaude, mettre au tour du col des cataplasmes emolliens; tous ces secours disposent l'abcès à s'ouvrir. Il faut aussi chercher avec le doigt l'endroit où il est, & alors le Chirurgien peut aisement l'ouvrir. Il m'est arrivé une fois qu'il s'en perca un sous mon doigt, sans que je fisse aucun effort pour cela. On peut injecter de l'eau tiede par la bouche, ou par les narines, un peu fortement; ce qui occasionne quelques fois une espece de toux, ou des efforts qui le font ouvrir. J'en ai vû s'ouvrir en riant. L'on ne doit au reste point être inquiet de l'evenement

ment. Je ne ſache point d'exemple, qu'on ſoit mort d'une eſquinancie, de cette eſpece, dès-que la ſuppuration eſt formée, ni peut être même, dès-qu'elle a commencé à ſe former.

§. 115. Les glaires, dont la gorge eſt remplie, & l'imflammation même de cette partie, qui, en irritant, produit le même effet que quand on porte le doigt, ou quelqu'autre corps, au fond de la gorge, font que quelques malades ſe plaignent d'envies continuelles de vomir. Il faut être ſur ſes gardes, & ne pas croire que ce mal de cœur vient d'embarras d'eſtomac, & exige un émetique. Ce ſeroit une grande faute ſouvent, que d'en donner un; il peut, quand l'inflammation eſt forte, la rendre mortelle, ou l'on eſt obligé de faire une ſaignée pendant qu'il agit, pour diminuer ſa violence; cette imprudence, & ſes mauvais effets, laiſſent ſouvent le malade, lors même qu'il guêrit, dans un état de langueur pendant longtems. Il y a cependant quelques maux de gorge avec fievre, dans leſquels on peut faire vomir; mais c'eſt quand il n'y a point d'inflammation, ou quand on l'a diſſipée, & qu'il reſte des matieres putri-

putrides dans les premieres voyes. J'en parlerai.

§. 116. L'on voit souvent, dans ce païs, une maladie differente des maux de gorge, dont je viens de parler; mais qui, comme eux, fait qu'on avale difficilement. On l'appelle en françois les *oreillons*, & assez généralement, les *ourles*. C'est un engorgement des glandes, qui servent à fournir la salive, & surtout des deux grosses, qui sont entre l'oreille & la machoire, qu'on appelle *parotides*, & des deux qui sont dessous la machoire, qu'on appelle *maxillaires*; elles se gonflent considerablement, & empechent non seulement d'avaler, mais même d'ouvrir la bouche; parceque les mouvemens sont très douloureux. Les enfans y sont beaucoup plus exposés que les grandes personnes. Comme ordinairement il n'y a pas de fievre, il ne faut point de remedes; il suffit de tenir les parties malades à l'abri du grand air, d'appliquer dessus, quelque cataplasme, de diminuer beaucoup la quantité de ses alimens, de se priver de viande & de vin, & de faire un usage abondant de quelque liqueur chaude, qui delaye les humeurs

meurs & retablisse la transpiration. Je me guêris de ce mal, l'année 1754. en ne buvant, pendant quatre jours, que du thé de melisse, auquel je joignis un quart de lait, & très peu de pain. Le même regime m'a guéri souvent de legers maux de gorge.

§. 117. Il y a eu ici, au printems de 1761 une quantité étonnante de maux de gorge, de deux especes. Les uns, étoient des maux de gorge ordinaires, tels que je les ai décrits. Sans avoir rien de particulier, ils ont été fréquens parmi les adultes, & ont très bien guéri, par la méthode que j'ai proposée. Les autres, dont je dirai quelque chose ici, parceque je sais qu'ils ont regné dans quelques villages, & qu'ils y ont fait du ravage, attaquoient aussi les adultes, mais surtout les enfans, depuis l'âge d'un an, même au-dessous, jusques à celui de douze ou treize.

Les premiers symptomes étoient, comme dans les maux ordinaires, le frisson, la chaleur, l'abbattement, le mal de tête, le mal de gorge; mais ce qui les distinguoit des esquinancies inflammatoires, ce sont les symptomes suivants.

1. Sou-

1. Souvent, les malades avoient de la toux, & un peu d oppreſſion.

2. Le poulx étoit plus vite, mais moins dur & moins fort, qu'il ne l'eſt ordinairement dans les maux de gorge.

3. Ils avoient une chaleur acre, ſeche, & une grande inquiétude.

4. Ils crachoient moins qu'on ne crache ordinairement dans le mal de gorge, & avoient la langue très ſeche.

5. Quoiqu'ils euſſent de la peine à avaler, cependant ce n'eſt pas ce qui les incommodoit le plus, & ils pouvoient boire ſuffiſamment.

6. Le gonflement & la rougeur des amigdales, de la luette, & du fond du palais, n'étant que peu conſiderables, mais les glandes parotides & maxillaires, & ſurtout les premieres, étant extrêmement gonflées, & enflammées, la douleur, dont ils ſe plaignoient le plus, étoit cette douleur exterieure.

7. Quand le mal étoit grave tout le col gonfloit, & quelques fois même, les vaiſſeaux qui rapportent le ſang du cerveau étant genés, les malades avoient de l'aſſoupiſſement & du delire.

8. Les

8. Les redoublements de la fievre étoient assez irreguliers.

9. Les urines n'étoient pas aussi enflammées que dans les autres maux de gorge.

10. La saignée & les autres remedes ne les soulageoient pas aussi promptement, & le mal étoit plus long.

11. Il ne venoit pas à suppuration, comme les autres especes, mais quelques fois les amigdales s'ulceroient.

12. Presque tous les enfans, & un très grand nombre d'adultes poussoient, ou dès le premier jour, ou seulement les jours suivans, jusques au sixieme, une ébullition, qui, chez quelques uns, ressembloit assez à la rougeole, mais d'une couleur moins vive, & sans aucune élevation. Elle commençoit au visage, en suite, aux bras, & elle passoit aux jambes, aux cuisses, au corps, & se retiroit peu à peu, au bout de deux ou trois jours, dans le même ordre qu'elle avoit observé en poussant. D'autres, en très petit nombre, (je n'en ai vû que cinq,) éprouvoient tous des accidens plus graves avant l'éruption, & poussoient le vrai pourpre, ou miliaire, blanc.

13. Quand ces ébullitions avoient paru, ils se trouvoient ordinairement mieux. La derniere duroit quatre, cinq, ou six jours, & se terminoit souvent par des sûeurs. Ceux qui ne les ont pas eues, & c'est le cas de plusieurs adultes, n'ont pû se guerir que par des sûeurs abondantes sur la fin; car au commencement elles étoient inutiles, & même nuisibles.

14. J'ai vû quelques personnes, chez lesquelles le mal de gorge s'est dissipé entierement, sans eruptions & sans sûeurs; mais qui restoient dans une inquiétude & dans une angoisse très forte, avec un poulx vite & petit. Je leur ordonnois une boisson sudorifique, & alors l'éruption, ou les sûeurs venant, elles se trouvoient bien.

15. Soit que les malades ayent eu l'ébullition, ou qu'ils ne l'ayent pas eüe, tous ont perdu la premiere peau ou épiderme, par grandes écailles, dans tout le corps; tant ce venin, qui devoit s'évacuer par la peau, avoit d'acreté.

16. Un grand nombre éprouvoient un changement singulier dans la voix, different de celui des maux de gorge ordinaires; l'interieur des narines étoit extrêmement sec.

17. L'on

17. L'on a eu plus de peine à se remettre qu'après les maux de gorge ordinaires; & si l'on se négligeoit dans la convalescence, surtout si l'on s'exposoit trop tôt au froid, il survenoit une rechûte, ou differens accidens, tels que de l'opression, un gonflement de ventre, differentes enflûres, de la langueur, du dégoût, des écoulemens derriere les oreilles, de la toux, de l'enroüeure.

18. J'ai été apellé pour des enfans, & même quelques jeunes gens, qui, au bout de quelques semaines, étoient tombés dans une enflûre générale de tout le corps, avec une forte oppression, & une diminution considerable dans les urines, qui étoient rouges & troubles; ils étoient aussi dans un état singulier d'indifference pour tout. Je les ai tous gueris avec des vesicatoires, & la poudre N°. 25. Ce remede commençoit par les faire vomir; il survenoit ensuite des urines, & surtout des sûeurs abondantes, qui les guerissoient. Deux seuls, d'un mauvais temperamment, & un peu rachitiques ou noués, après avoir été retablis pendant quelques jours, sont retombés, & ont peri.

§. 118. Chez les adultes, j'ai employé la saignée, & les rafraichissans, tant qu'il paroissoit de l'inflammation; ensuite il falloit évacuer les premieres voyes, & après celà faire sûer doucement. Les mêmes poudres N°. 25. ont souvent produit, avec grand succès, l'un & l'autre effet. Dans d'autres cas, j'ai employé l'ypecacuana N°. 35.

Dans quelques sujets, il n'y avoit pas de symptomes inflammatoires, & le mal dependoit uniquement d'embarras putrides dans les premieres voyes; quelques malades même rendoient des vers; alors je n'ai point fait de saignées, mais le remede vomitif produisoit, dans le commencement, un excellent effet, & tous les symptomes diminuoient sensiblement; la sueur survenoit naturellement, & le malade guerissoit au bout de quelques jours.

§. 119. Il y a eu quelques endroits, dans lesquels il n'y avoit aucun caractere d'inflammation, & où il ne falloit point de saignées; celles qu'on faisoit reussissoient mal.

Je n'ai point fait saigner d'enfans. Les vesicatoires, après l'evacuation des premieres voyes, & beaucoup de delayans etoient

étoient leurs remedes. Une simple infusion de sureau & de tillieul, a fait beaucoup de bien à ceux qui en ont bû abondamment.

§. 120. Je sais qu'il est mort, dans quelques villages, un grand nombre de malades, avec une enflure de col prodigieuse. Il en est aussi mort quelques-uns en ville; entr'autres une fille de vingt ans, qui n'avoit pris que des sudorifiques chauds, & du vin rouge, & qui mourut dès le quatrieme jour, avec des suffocations violentes, & perdant beaucoup de sang par le nez. Du grand nombre que j'ai vû, il n'en est mort que deux. L'un étoit une petite fille de dix mois; elle avoit eu l'ebullition qui rentra tout à coup : ce fut alors qu'on m'appella; mais il s'étoit fait un dépôt sur la poitrine, & rien ne pût la sauver. L'autre étoit un garçon robuste, de dix-sept à dix huit ans, chez lequel la maladie s'annonça d'abord assez violemment. Elle se calma cependant, & la fievre étant presque entierement finie, les sûeurs, qui commençoient à venir, l'auroient gueri; mais il ne voulut jamais les soutenir, & se mettoit à chaque instant nud. Il se fit tout à coup un dé-

pôt ſur le poulmon, qui l'emporta trente heures après. Je n'ai jamais vû mourir avec une peau auſſi ſeche. Le vomitif chez lui n'avoit fait que peu d'effet, & avoit procuré une diarrhée. Sa mauvaiſe façon de ſe conduire paroit avoir été la cauſe de ſa mort. C'eſt un exemple.

§. 121. Je me ſuis étendu ſur cette maladie, parce qu'il pourroit arriver qu'elle ſe répandit dans d'autres endroits, où il ſeroit utile qu'on fût prevenû de ſes caracteres, & du traitement, qui a autant de rapport avec celui des fievres putrides, dont je parlerai plus bas, qu'avec celui des maladies inflammatoires, dont j'ai parlé; puiſque chez quelques perſonnes, le mal de gorge a été evidemment un ſymptome de fievre putride, plutôt que la maladie principale (*a*).

§. 122. Les maux de gorge ſont, pour bien des perſonnes, une maladie habituelle, qui revient toutes les années,

(*a*) Je reſerve d'autres détails intéreſſans ſur cette maladie, pour la ſeconde édition de mon traité des fievres; & l'editeur de Paris a très bien remarqué, qu'elle a beaucoup de rapport avec *le mal de gorge gangreneux*, qui a été épidemique, depuis vingt ans, dans pluſieurs endroits de l'Europe.

nées, & même souvent dans une année; on les previent par les mêmes moyens que j'ai indiqué pour prevenir les pleuresies habituelles, §. 100.

CHAPITRE VII.

Des Rhumes.

§. 123. IL regne plusieurs prejugés sur les rhumes, qui tous peuvent avoir des consequences facheuses. Le premier, c'est qu'un rhume n'est jamais dangereux; erreur qui coute tous les jours la vie à plusieurs personnes. Je m'en suis deja plaint il y a plusieurs années, & j'ai vû, dès-lors, une foule de nouveaux exemples, qui n'ont que trop justifié mes plaintes.

L'on ne meurt effectivement pas d'un rhume, tant qu'il n'est que rhume; mais quand on le neglige, il jette dans des maladies de poitrine, qui tuent. *Les rhumes emportent plus de gens que la peste*, répondit un très habile Medecin, qui avoit beaucoup vû, à un

de ſes amis, qui lui diſoit, je me porte bien, je n'ai qu'un rhume.

Un ſecond prejugé, c'eſt que les rhumes n'exigent point de remedes, & que plus on en fait, plus ils durent. Le dernier article peut être vrai, vû la mauvaiſe façon dont on les traite; mais le principe eſt faux. Les rhumes ont leurs remedes tout comme les autres maux, & ſe gueriſſent avec plus ou moins de facilité, ſuivant qu'ils ſont mieux ou moins bien conduits.

§. 124. Une troiſieme erreur, c'eſt que, non ſeulement on ne les regarde pas comme dangereux, mais on les croit même ſalutaires. Il vaut mieux, ſans doute, avoir un rhume, qu'une maladie plus facheuſe; mais il vaudroit beaucoup mieux n'en avoir aucune. Tout ce qu'on peut raiſonnablement dire, c'eſt que quand une tranſpiration arrêtée devient cauſe de maladie, il eſt heureux qu'elle produiſe un rhume, plutôt que quelque maladie trés grave, comme il arrive ſouvent; mais il ſeroit à preferer, que ni la cauſe, ni l'effet, n'euſſent exiſté. Un rhume prouve toujours un derangement dans les fonctions de notre corps,

une

une cause de maladie ; il est une maladie réelle, qui, quand elle est violente, porte une atteinte sensible à toute la machine. Les rhumes affoiblissent considerablement la poitrine, & la santé en est tôt ou tard alterée. Les personnes souvent enrhumées, ne sont jamais robustes, elles tombent souvent dans des maux de langueur, & la facilité à s'enrhumer est une preuve de la facilité avec laquelle la transpiration se dérange, & le poulmon s'engorge, ce qui est toujours dangereux.

§. 125. L'on conviendra de la fausseté de ces préjugés, en examinant la nature des rhumes, qui ne sont autre chose que les maladies que je viens de décrire, dans les trois derniers chapitres; mais dans un degré fort leger.

Un rhume est veritablement, presque toujours, une maladie inflammatoire, une legere inflammation du poulmon, ou de la gorge, ou d'une membrane qui garnit interieurement les narines & l'interieur de quelques cavités, qui se trouvent dans les os de la joue, & du front; cavités, qui toutes, communiquent avec le nez, de façon que, quand l'inflammation a attaqué une par-

tie de cette membrane, elle se communique aisement aux autres.

§. 126. Il est presque inutile de décrire les symptomes du rhume ; il suffira de faire remarquer 1. que la principale cause des rhumes, est la même que celle qui produit le plus ordinairement les maladies dont j'ai parlé ; c'est-à-dire, la transpiration arrêtée, & un sang un peu enflammé: 2. Que quand ces maladies regnent, il y a en même tems beaucoup de rhumes. 3. Que les symptomes qui annoncent un rhume violent, ressemblent beaucoup à ceux qui précedent ces maladies. L'on a rarement de gros rhumes sans frisson, & sans fievre ; quelques fois même elle dure plusieurs jours. L'on tousse, la toux reste seche pendant quelque tems, ensuite il vient des crachats, qui diminuent la toux & l'oppression, & c'est alors qu'on peut dire que le rhume est mur. L'on a souvent de legers points, mais passagers, & un peu de mal de gorge. Quand les narines sont le siege du mal, ce qu'on appelle fort mal à propos rhume de cerveau, on a souvent un mal de tête très violent, qui depend quelques fois de l'irritation de la membra-

brane qui tapisse les cavités de l'os du front, ou *Sinus maxillaires.* L'on ne mouche, dans les commencemens, qu'une eau fort claire, & fort acre; ensuite, à mesure que l'inflammation diminuë, elle s'epaissit, & l'on mouche une matiere semblable à celle qu'on crache. L'on perd ordinairement l'odorat, le goût, l'appetit.

§. 127. Les rhumes n'ont point de durée fixe. Ceux de cerveau durent ordinairement très peu de jours; ceux de poitrine sont plus longs; il y en a cependant beaucoup qui se dissipent au bout de quatre à cinq jours. S'ils durent trop long-tems, ils nuisent; 1. parce que la toux violente dérange toute la machine, & sur tout qu'elle porte le sang à la tête. 2. En privant du sommeil, qui est presque toujours diminué par un rhume. 3. En ôtant l'appetit, & en troublant la digestion, ce qui affoiblit nécessairement. 4. En affoiblissant le poulmon même, par les secousses continuelles qu'il reçoit; de façon que, peu à peu, toutes les humeurs s'y jettant, comme sur la partie la plus foible, il reste une toux continuelle; il est toujours surchar-

gé d'humeurs, qui, s'y épaississant, gênent la respiration, oppressent & donnent une fievre lente; le corps ne se nourrit pas, le malade tombe dans la foiblesse, le déperissement, l'insomnie, l'angoisse, & meurt souvent assez promptement. 5. La fievre, qui accompagne presque toujours les gros rhumes, use le corps.

§. 128. Puis que le rhume est une maladie de la même espece que les esquinancies, les peripneumonies, les inflammations de poitrine, le traitement doit être de la même espece. Si le rhume est fort, il faut faire une saignée au bras, ce qui l'abrége beaucoup; & elle est necessaire, toutes les fois que le malade est sanguin, qu'il a une forte toux, & un grand mal de tête. L'on doit faire un usage abondant des boissons N°. 1. 2. 4. Il est utile de prendre tous les soirs, des bains de pied en se couchant. En un mot, si l'*on mêt le malade au régime*, on le guerit très promptement.

§. 129. Mais souvent le mal est si leger, qu'on ne croit pas devoir faire un traitement, &, sans remedes, on guerit aisement, en se privant, pendant

dant

dant quelques jours de viande, d'œufs, de bouillon, de vin, de tout ce qui est acre, gras ou pesant; en vivant de pain, de legumes, de fruits, & d'eau; & surtout en soupant peu ou point, & en buvant, si l'on est alteré, une simple tisane d'orge, ou une infusion de sureau, à laquelle on peut joindre un quart ou un tiers de lait. Les bains de pied tiedes, & la poudre N°. 20. contribuent à faire dormir. L'on peut aussi, sans danger, prendre quelques tasses de thé de pavot rouge.

§. 130. Quand il n'y a plus de fievre, de chaleur, ni d'inflammation, que le malade a été à la diette pendant quelques jours, & qu'il s'est bien délayé, si la toux & l'insomnie continuent, on peut donner le soir une pilule de stirax, ou une prise de thériaque, avec un peu de sureau, en sortant d'un bain de pied tiede; alors ces remedes, en calmant la toux, & en rétablissant la transpiration, guerissent souvent dans une nuit; mais j'en ai vû de mauvais effets, quand on les donnoit trop tôt; & il faut toujours, quand on les prend, n'avoir que très peu soupé, & que le souper soit digeré.

§. 131. Il y a un très grand nombre de remedes vantés, pour les rhumes, des tisanes de pommes, de reguelisse, de figues, de raisins secs, de bourache, de liere terrestre, de veronique, d'hisope, d'orties, &c. Je ne veux rien leur ôter de leur prix; elles peuvent toutes avoir été utiles, mais malheureusement, ceux qui en ont vû réussir une dans un cas, la croyent la plus excellente de toutes, & c'est là une erreur dangereuse, parceque ce n'est point sur un seul cas qu'on doit décider; c'est à ceux qui en voyent journellement un grand nombre, & qui observent attentivement l'effet des differens remedes, à juger de ceux qui conviennent le plus généralement, & ce sont ceux que j'ai indiqué. Je sais qu'un thé de queues de cerises, qui est une boisson assez agréable, a gueri un rhume fort inveteré.

§. 132. Dans les rhumes de cerveau, des parfums d'eau chaude toute simple, ou dans laquelle on a mis des fleurs de sureau, ou quelques autres herbes un peu aromatiques, procurent ordinairement un soulagement très prompt. Ils font aussi du bien dans les rhumes de poitrine. (*voyés* §. 55.) L'on

L'on étoit fort dans l'usage, il n'y a pas longtems, d'employer le blanc de baleine; mais c'est une huile très indigeste; & les huiles ne conviennent que très rarement dans les rhûmes; d'ailleurs, le blanc de baleine est presque toujours rance; ainsi il vaut mieux le bannir; j'en ai vû souvent de mauvais effets; rarement de bons.

§. 133. Ceux qui ne diminuent point la quantité des alimens, & qui boivent de grandes quantités d'eau chaude, ruinent leur santé. Ils ne font plus de digestion, la toux devient stomachale, sans cesser d'être pectorale, & ils courent risque de tomber dans l'état décrit §. 127. n°. 4.

Les eaux de vie brulées, les vins aromatisés, font les plus grands maux dans les commencemens, & l'on feroit mieux de n'en jamais prendre; si l'on en a vû quelques bons effets, ce n'est que sur la fin, quand la maladie étoit entretenuë uniquement par la foiblesse des organes. Dans ce cas, il faut quitter les relachans, prendre tous les jours quelques prises de la poudre N°. 14. avec un peu de vin, & si les humeurs paroif-

paroissoient se jetter trop sur le poulmon, appliquer des vesicatoires aux gras des jambes.

§. 134. Les liqueurs conviennent si peu, que souvent une très petite quantité ranime un rhume qui finissoit. Il y a même des personnes qui n'en boivent jamais sans s'enrhumer, & cela n'est point étonnant ; elles occasionnent une très legere inflammation de poitrine, qui est un rhume.

Il ne faut pas, dans cette maladie, s'exposer sans nécessité à un grand froid ; mais il faut également se préserver de trop de chaleur ; ceux qui s'enferment dans des chambres fort chaudes, ne guerissent point ; & comment y guerir ? Ces chambres, indépendemment du danger qu'on court en les quittant, enrhument, comme les liqueurs, en produisant une legere inflammation de poitrine.

§. 135. Les personnes sujettes aux fréquens rhumes, celles qu'on appelle fluxionaires, croient devoir se tenir fort au chaud, c'est une erreur, qui acheve de ruiner leur santé. Cette disposition aux rhumes vient de deux causes ; ou de ce que la transpiration se

dérange

dérange aiſement, ou, quelquefois, de la foibleſſe de l'eſtomac, ou de celle du poulmon, qui demandent des remedes particuliers. Quand le mal vient de ce que la tranſpiration ſe dérange aiſement, plus ils ſe tiennent au chaud, plus ils ſe font ſûer, & plus le mal augmente. Cet air, continuellement tiede, affoiblit tout le corps, & ſurtout le poulmon; les humeurs y trouvant moins de réſiſtance, s'y jettent toujours plus. La peau, ſans ceſſe baignée par une petite ſûeur, ſe relache, s'amollit, devient incapable de faire ſes fonctions; la plus petite cauſe arrête alors toute tranſpiration, & il nait une foule de maux de langueurs.

Ces malades rédoublent leurs précautions pour ſe préſerver de l'air froid, & tous leurs ſoins ſont autant de moyens efficaces, pour rendre leur ſanté plus foible; & cela d'autant plus ſurement, que la crainte de l'air aſſujetit néceſſairement à une vie ſedentaire, qui augmente tous leurs maux, auxquels les boiſſons chaudes, dont ils font uſage, mettent le comble. Ils n'ont qu'un moyen de guerir; c'eſt de ſe familiariſer avec l'air, de fuïr les chambres chaudes,

chaudes, de diminuer, peu à peu, leurs vetemens, de coucher au froid, de ne rien manger & de ne rien boire qui ne ſoit froid, les boiſſons même à la glace leur ſont ſalutaires ; de prendre beaucoup d'exercice, & enfin, ſi le mal eſt inveteré, de faire uſage pendant longtems, de la poudre N°. 14. & des bains froids. Cette methode réuſſit auſſi très bien pour ceux chez qui le mal dépend primitivement d'une foibleſſe d'eſtomac, ou de poulmon ; & , au bout d'un certain tems ces trois cauſes ſe reuniſſent toujours.

Quelques perſonnes qui étoient ſujettes, depuis pluſieurs années, à être enrhumées tout l'hyver, & qui pendant cette ſaiſon ne ſortoient point & buvoient toujours tiede, ont profité l'hyver dernier (de 1761. & 62.) des conſeils que je donne ici ; elles ſe ſont promenées tous les jours, ont toujours bu froid, & par-là, ont évité entierement les rhumes & ſe ſont très bien portées.

§. 136. L'on eſt en uſage, plus, il eſt vrai, à la ville, qu'à la campagne, de tenir ſouvent à la bouche, differentes tablettes, pâtes &c. Je n'en exclus

exclus point l'usage ; mais il n'y a rien d'aussi efficace que le jus de regueliſſe, &, moyenant qu'on le prenne à doſe ſuffiſante, il procure un vrai ſoulagement. J'en ai pris moi même une once & demi dans un jour, & j'en reſſentis les bons effets, d'une façon marquée.

CHAPITRE VIII.

Des maux de dents.

§. 137. LEs maux de dents, qui ſont quelquefois ſi longs & ſi violens, qu'ils occaſionnent des inſomnies opiniatres, beaucoup de fievre, des reveries, des inflammations, des abcès, des ulceres, des caries, des convulſions, des ſyncopes, dependent de trois cauſes principales.

1°. De la carie des dents.

2°. De l'inflammation du nerf des dents, ou de la membrane qui les enveloppe, ce qui entraine celle de la gencive.

3°. D'une humeur catharale, froide, qui ſe jette ſur ces parties.

§. 138. Dans le premier cas, la carie ayant mis le nerf à nud, l'air, les alimens, les boissons, l'humeur même de la carie, l'irritent, & cette irritation produit des douleurs plus ou moins violentes. Tout ce qui augmente le mouvement, comme l'exercice, la chaleur, les alimens peut produire le même effet.

Quand la dent est extrêmement gatée, il n'y a point de remede que de l'arracher, sans quoi les douleurs continuent, l'haleine devient puante, la gencive se perd, les autres dents, & souvent même, la machoire, se carient; d'ailleurs elle empêche l'usage des dents voisines, qui se couvrent de tartre & perissent.

Quand le mal est moins considerable, on peut quelquefois en arrêter les progrès, en brulant la dent avec un fer chaud, ou en la plombant, si elle en est susceptible. L'on se sert très souvent de differentes liqueurs & même d'eau forte, & d'esprit de vitriol, mais ces remedes sont extrêmement dangereux & doivent être bannis. Si l'on craint les opérations, que je viens d'indiquer, on peut employer l'essence de girofles, dans laquelle on trempe un

coton,

coton, qu'on applique sur la carie, ce qui soulage souvent pour assez long-tems. L'on employe aussi une teinture d'opium appliquée de la même façon, & l'on peut mêler ces deux remedes ensemble à doses égales. J'ai réussi, plusieurs fois, avec la liqueur minerale anodine d'HOFFMAN; elle paroit, pendant quelques instans, augmenter la douleur, mais le soulagement vient ordinairement* aprés qu'on a craché quelques fois. Un gargarisme fait avec l'argentine bouillie dans de l'eau, soulage souvent les douleurs qui viennent de carie; & plusieurs personnes, dans ce cas, se sont bien trouvées d'en faire un usage habituel; ce remede ne peut point nuire; il est même utile pour les gencives. D'autres se soulagent en frottant tout le visage avec du miel.

§. 139. La seconde cause, c'est l'inflammation du nerf dans l'intérieur, ou de la membrane, à l'exterieur de la dent; on la connoit par le tempe-rammment, l'âge, le genre de vie du malade. Ceux qui sont jeunes, sanguins, qui s'échauffent beaucoup, ou par le travail, ou par les alimens, & les boissons, ou par les veilles, ou

par d'autres excès; ceux qui étoient accoutumés à quelques hemorrhagies, ou naturelles ou artificielles, & qui ne les ont plus, y ſont très expoſés.

La douleur vient ordinairement promtement, & ſouvent après quelque cauſe d'échauffement. Le poulx eſt fort & plein, le viſage aſſez rouge, la bouche extrêmement chaude; l'on a ſouvent beaucoup de fievre, & un violent mal de tête; la gencive s'enflamme, ſe gonfle, & quelquefois il s'y forme un abcès; d'autres fois il arrive que l'humeur ſe jette à l'extérieur, la joûe enfle & la douleur diminue. Quand la joûe enfle, mais ſans que la douleur diminue, c'eſt alors une augmentation, & non pas un changement de mal.

§. 140. Dans cette eſpece, il faut employer le traitement des maladies inflammatoires, & recourir à la ſaignée, qui, ordinairement, ſoulage ſur le champ, ſi on la fait d'aſſez bonne heure. Après la ſaignée on ſe gargariſe avec l'eau d'orge, l'eau & le lait; on applique ſur la jouë des cataplaſmes emolliens. S'il ſurvient un abcès on le fait meurir en tenant, preſque continuellement:

dans

dans la bouche, du lait chaud, ou des figues cuites dans du lait ; & dès qu'il paroit mûr, on le fait ouvrir, ce qui est aisé, & point douloureux. Quelquefois le mal, quoiqu'il dépende de cette cause, n'est pas si violent, mais il dure fort longtems, & revient dès qu'on s'est échauffé, dès qu'on est au lit, dès qu'on prend quelque mets échauffant, quelque liqueur, du vin, du caffé. Il faut dans ce cas, faire une saignée, sans laquelle les autres remedes sont inutiles, & prendre quelques soirs de suite des bains de pied tiedes, & une prise de la poudre N°. 20. La privation totale de vin & celle de viande, surtout le soir, ont gueri plusieurs personnes qui avoient des maux de dents très opiniatres.

Tous les remedes chauds, dans cette espece, sont pernicieux ; & souvent l'opium, la thériaque, les pilules de styrax, bien loin de produire l'effet qu'on en attend, ont empiré les douleurs.

§. 141. Quand le mal dépend d'une humeur catharrale froide, qui se jette sur les mêmes parties, il est ordinairement, quoiqu'aussi douloureux, ac-

compagné de ſymptomes moins violens. Le poulx n'eſt ni fort, ni plein, ni fréquent, la bouche eſt moins chaude; l'on enfle moins. Dans ces cas, il faut purger avec la poudre N°. 21, ce qui guerit quelquefois radicalement des maux très inveterés. Enſuite on peut faire uſage de la tiſanne des bois N°. 22. Elle a gueri des maux de dents, qui avoient reſiſté à d'autres cures pendant pluſieurs années; mais elle feroit pernicieuſe dans l'autre eſpece. Les veſicatoires à la nuque ou ailleurs, il n'importe pas trop où, ont fait ſouvent un très bon effet, en détournant l'humeur, & en rétabliſſant la tranſpiration. Enfin, l'on peut employer, avec le plus grand ſuccès, dans cette eſpece, ſurtout après la purgation, les pilules de ſtyrax, l'opium, la theriaque. Les remedes acres, comme le tabac ficellé, la racine de pirêtre, en faiſant ſaliver, évacuent une partie de l'humeur qui cauſe la maladie, & diminuent la douleur. La fumée du tabac guerit auſſi quelquefois dans cette eſpece, ſoit en faiſant cracher, ſoit parce qu'elle a quelque choſe d'anodin, qui participe des vertus de l'opium.

§. 142. Com-

§. 142. Comme cette cause est souvent l'effet d'une foiblesse d'estomac, il arrive tous les jours, qu'on voit des personnes, dont le mal augmente à mesure qu'elles prennent des rafraichissans. L'augmentation du mal fait qu'elles doublent la dose du remede, & les douleurs croissent à proportion. Il faut nécessairement quitter cette methode, & employer les remedes stomachiques, & propres à rétablir la transpiration. La poudre N°. 14. a produit souvent d'excellens effets, quand je l'ai ordonnée dans ces cas; & elle ne manque jamais d'emporter très promptement les maux de dents, qui reviennent periodiquement à certains jours & à certaines heures. J'ai gueri quelques pesonnes en leur conseillant l'usage du vin, dont elles ne buvoient point.

§. 143. Outre les maux de dents qui dépendent de trois causes principales, que j'ai indiquées, & qui sont les plus fréquens, il y en a de très longs & de très cruels, qui sont occasionnés par une acreté génerale de la masse du sang, & qui ne se guerissent que par les remedes propres à corriger

riger cette acreté. Quand elle eſt de nature ſcorbutique, le raifort ſauvage (la poivrée), le creſſon, le beccabunga (la ſava), l'oſeille, l'alleluya, la detruiſent. Si elle eſt d'une nature differente, elle demande d'autres remedes. Mais le plan de cet ouvrage ne permet point d'entrer dans ces détails. Comme le mal eſt long, il donne le tems d'aller conſulter.

La goutte, & le rhumatiſme, ſe jettent quelquefois ſur les dents, & occaſionnent les douleurs les plus cruelles, qu'il faut traiter comme les maladies dont elles dépendent.

§. 144. L'on comprend, parce qu'on vient de dire, ce que c'eſt que cette biſarrerie imaginaire, qu'on attribue aux maux de dents, parce qu'un remede qui a ſoulagé l'un ne ſoulage pas l'autre. Cela vient de ce que ces remedes ſont toujours ordonnés ſans connoiſſance de cauſe; qu'on ne fait point attention à la nature du mal, qu'on traite une douleur de carie, comme une douleur d'inflammation, celle-ci comme une douleur de fluxion froide, & cette derniere, comme une douleur cauſée

causée par l'acreté ſcorbutique ; ainſi il n'eſt point étonnant que l'on échoûe. Les Médecins eux mêmes, ne donnent peut-être pas toujours aſſez d'attention à la nature du mal ; & lors-qu'ils la connoiſſent, ils ſe bornent trop à des remedes foibles & incapables de produire l'effet néceſſaire. Si le mal eſt de nature inflammatoire, rien ne peut guerir que la ſaignée.

Il en eſt des maux de dents comme de tous les autres ; ils dependent de pluſieurs cauſes differentes, & ſi l'on ne combat pas ces cauſes, par les remedes qui leur conviennent, bien loin de guerir, l'on augmente le mal.

J'ai gueri de violens maux de dents, de la machoire inférieure, en appliquant un emplâtre composé de farine, de blanc d'œuf, d'eau de vie, & de maſtic, à l'angle de cette machoire, dans l'endroit où l'on ſent battre l'artere. J'ai auſſi ſoulagé des maux de tête extrêmement violens, en appliquant le même emplâtre ſur l'artere des temples.

CHAPITRE IX.

De l'Apoplexie.

§. 145. TOut le monde connoit l'apoplexie, qui eſt une perte ſubite de tous les ſens, & de tous les mouvemens volontaires, pendant laquelle le poulx ſe conſerve, & la reſpiration eſt gênée. Je m'étendrai peu ſur cette maladie, qui n'eſt pas fréquente dans les campagnes, & dont j'ai parlé fort au long dans une lettre à Monſieur de HALLER, qui a paru en 1761.

§. 146. L'on en diſtingue ordinairement deux eſpeces, l'apoplexie ſanguine, & l'apoplexie ſereuſe. Elles dépendent, l'une & l'autre, de ce que les vaiſſeaux du cerveau s'engorgent, & qu'alors ils empêchent les fonctions des nerfs. Toute la difference qu'il y a entre l'une & l'autre, c'eſt que la premiere a lieu chez les perſonnes qui ſont fortes, robuſtes, qui ont un vrai ſang, peſant, épais, inflammatoire, & qui en ont beau-

beaucoup ; c'eſt alors une vraïe maladie inflammatoire. L'autre attaque les perſonnes moins robuſtes, dont le ſang eſt plus aqueux, plutôt viſqueux que denſe ou épais, dont les vaiſſeaux ſont laches, qui ont beaucoup d'humeurs.

§. 147. Quand la premiere eſt à ſon plus haut degré, c'eſt ce qu'on appelle coup de ſang, ou apoplexie foudroyante, qui tue dans la minute, & qui n'eſt pas ſuſceptible de remedes. Quand le mal eſt moins violent, & qu'on trouve le malade avec un poulx fort, plein, élevé, le viſage rouge, & enflé, le col gonfle, la reſpiration gênée & bruyante, ne ſentant rien, n'ayant d'autre mouvement, que quelques efforts pour vomir, il n'y en a même pas toujours, il faut ſur le champ,

1. Découvrir entierement la tête du malade, lui couvrir très peu le reſte du corps, lui procurer un air très frais, & lui deſſerrer entierement le col.

2. Le mettre, autant qu'il eſt poſſible, la tête haute & les pieds pendans.

3. Lui faire une ſaignée au bras, de douze à ſeize onces, par une très groſſe ouverture ; la force avec laquelle le ſang jaillit doit décider le Chirurgien a

en tirer quelques onces de plus ou de moins. On la reiterera jusques à trois & quatre fois, dans l'espace de trois ou quatre heures, si les circonstances le demandent, ou au bras ou au pied.

4. Donner un lavement avec la décoction des premieres herbes émollientes qui se présenteront, quatre ceuillerées d'huile, & une ceuillerée de sel. On le reïterera de trois en trois heures.

5. S'il est possible, on lui fera avaler beaucoup d'eau, sur chaque pot de laquelle on mettra trois dragmes de nitre.

6. Dès que la violence du poulx a diminué, que la respiration est moins embarrassée, & le visage moins enflammé, il faut faire prendre la décoction N°. 23.; ou, si l'on ne pouvoit pas l'avoir à tems, trois quarts d'once, ou une once de crême de tartre, & beaucoup de petit lait; remede qui m'a très bien réussi, dans un cas, où je n'avois rien d'autre.

7. Eviter toute liqueur spiritueuse, vin, eaux distillées, soit en boisson, en application, ou même en senteur.

8. L'on ne doit toucher, irriter, remuer le malade, que le moins qu'il est possible;

possible; en un mot, on doit éviter, tout ce qui peut agiter. Ce conseil est absolument contraire aux usages communs; mais il est cependant fondé en raison, confirmé par l'experience, & absolument nécessaire. En effet tout le mal vient de ce que le sang se porte en trop grande quantité, & avec trop de force, au cerveau, qui, étant comprimé, empêche tout mouvement des nerfs. Pour retablir ces mouvemens, il faut donc débarrasser le cerveau, en diminuant la force du sang; mais les liqueurs, les vins, les esprits, les sels volatils, l'agitation, les frictions l'augmentent, & par-là-même, elles augmentent l'embarras du cerveau, & la maladie; au lieu que tout ce qui calme la circulation, contribue à rappeller plutôt le sentiment & le mouvement volontaire.

9. On doit lier fortement les cuisses sous le jarret; par là on empêche le sang de revenir des jambes, & il s'en porte moins à la tête.

Si le malade paroit peu à peu, & à mesure qu'il prend des remedes, passer dans un état moins violent, l'on peut esperer. Si après les premieres évacua-

tions générales, ſon état empire, il eſt tout à fait mal.

§. 148. Quand il ſe guerit, l'uſage des ſens revient; mais il reſte ſouvent un peu de delire pendant quelque tems, & preſque toujours une paralyſie ſur la langue, un bras, une jambe, & les muſcles du même côté du viſage. Cette paralyſie ſe guerit quelquefois peu à peu, par des purgations rafraichiſſantes de tems en tems, & une diette très peu nourriſſante. Tous les remedes chauds ſont extrêmement nuiſibles, & peuvent occaſionner une nouvelle attaque. L'émetique pourroit être mortel, & l'a été plus d'une fois. L'on doit abſolument l'éviter; il ne faut pas même aider, par de l'eau tiede, les efforts que le malade fait pour vomir; ils ne dépendent point des matieres qui ſont dans l'eſtomac, mais de l'embarras du cerveau; & plus ils ſont conſiderables, plus cet embarras augmente, parce que, pendant qu'ils ont lieu, le ſang ne peut pas revenir de la tête, & par-là même le cerveau en eſt ſurchargé.

§. 149. L'autre eſpece a les mêmes ſymptomes; excepté que le poulx n'eſt

n'eſt ni ſi élevé, ni ſi fort, que le viſage eſt moins rouge, quelquefois même pâle, que la reſpiration paroit moins gênée, & qu'il y a quelquefois plus de facilité & plus d'abondance dans les vomiſſemens.

Comme elle attaque des perſonnes moins ſanguines, moins fortes, moins échauffées, la ſaignée n'eſt ſouvent point néceſſaire; il n'eſt au moins preſque jamais néceſſaire de la rëiterer, & ſi le poulx eſt peu plein & point dur, elle pourroit être nuiſible.

1. Il faut au reſte ſituer le malade comme dans l'autre eſpece, quoique cela ſoit un peu moins néceſſaire.

2. Lui donner un lavement, mais ſans huile, avec le double de ſel, & la groſſeur d'un petit œuf de ſavon; ou avec quatre ou cinq tiges de gratiole, ou herbe au pauvre homme; on le réitere deux fois par jour.

3. On purge avec la poudre N°. 21.

4. L'on peut, pour boiſſon, donner une forte infuſion de meliſſe.

5. On purge de nouveau le troiſieme jour.

6. L'on doit appliquer d'abord, au gras des jambes, des veſicatoires.

7. Si la nature paroit vouloir se dégager par les sûeurs, on doit l'aider; & j'ai vû souvent qu'un thé de chardon benit produisoit très bien cet effet. Si l'on prend ce parti, il faut soutenir la sûeur, sans bouger s'il est possible, pendant plusieurs jours; il est arrivé alors, qu'au bout de neuf jours, le malade étoit délivré de toute paralysie, qui survient ordinairement après cette apoplexie tout comme après l'autre.

§. 150. Les apoplexies sont sujettes à des rechûtes, & chaque nouvelle attaque est plus dangereuse que la précédente, ainsi il est extrêmement important, de chercher à les prévenir. On prévient l'une & l'autre espece par une diette severe, & en retranchant beaucoup de la quantité ordinaire des alimens; & la précaution la plus essentielle, pour quiconque a eu une attaque, c'est de renoncer au souper. Ceux qui ont eu une attaque de la premiere espece, doivent être encore plus exacts que les autres. Ils doivent se priver de tout ce qui est succulent, aromatique, acre, du vin, des liqueurs, du caffé. Ils doivent faire un grand usage des jardinages, des fruits, des acides;

acides ; manger peu de viande, & point de celles qu'on appelle noires ; prendre toutes les ſemaines deux ou trois priſes de la poudre N°. 24, le matin à jeun, dans un verre d'eau ; ſe purger deux ou trois fois par an, avec la potion N°. 23 ; prendre journellement de l'exercice ; éviter les chambres trop chaudes, & l'ardeur du ſoleil ; ſe coucher de bonne heure, ſe lever matin, n'être jamais plus de huit heures au lit ; & ſi l'on remarque qu'il ſe reforme beaucoup de ſang, & qu'il ſe porte à la tête, il faut ſans heſiter, faire une ſaignée, & ſe mettre, pendant quelques jours, à une diette totale, ſans aucun aliment ſolide. Les bains chauds ſont pernicieux dans ces cas. Dans l'autre eſpece, au lieu de ſe purger avec le remede N°. 23, il faut ſe purger avec le N°. 21.

§. 151. Les mêmes ſecours propres à prevenir une rechûte, peuvent empêcher une premiere attaque, ſi on les employe à tems ; car quoique l'attaque d'apoplexie ſoit très prompte, cependant la maladie s'annonce pluſieurs ſemaines, quelquefois pluſieurs mois, même des années, à l'avance, par des vertiges, des peſanteurs de tête, de

legers embarras de langue, des paralysies momentanées, tantôt d'une partie, tantôt d'une autre; quelquefois des dégoûts & des envies de vomir, sans qu'on puisse soupçonner aucun embarras dans les premieres voyes, ou aucune autre cause dans l'estomac ou dans le voisinage; un changement, difficile à décrire, dans la physionomie; des douleurs vives & passageres près du coeur; une diminution dans les forces, sans cause sensible; & quelques autres signes, qui marquent que les humeurs se portent trop à la tête, & que les fonctions du cerveau sont gênées.

Il y a des personnes qui sont sujettes à des accidents qui dépendent de la même cause que l'apoplexie, & qu'on peut regarder comme de très legeres apoplexies, dont on soutient plusieurs attaques, & qui ne derangent que très peu la santé. Tout à coup le sang se porte à la tête, le malade est étourdi, il pert toutes ses forces, il a quelquefois des nausées, sans cependant que la connoissance, le sentiment & le mouvement se perdent tout à fait. La tranquillité, une saignée, des lavemens,

dissipent

dissipent l'accès. On en previent les retours par le regime ordonné §. 150, & surtout par un usage abondant de la poudre N°. 24. A la fin, un de ces accès degenere en apoplexie mortelle; mais on peut la retarder très longtems, par un regime exact, & en évitant toutes les passions fortes, & surtout la colere.

CHAPITRE X.

Des coups de Soleil.

§. 152. L'On appelle *coups de Soleil*, les maux qui resultent d'une trop forte action du soleil sur la tête. C'est la même chose que l'*insolation*.

Si l'on fait attention que le bois, la pierre, les métaux, exposés à l'action du soleil, s'échauffent, même dans les climats temperés, au point qu'on ne peut pas les toucher sans se bruler, on comprendra tout le danger qu'on court, si la tête est exposée à une telle chaleur. Les vaisseaux se dessechent, le sang s'épaissit, il se forme une veritable inflammation, qui, quelquefois,

fois, tue en très peu de tems. C'est un coup de soleil qui tua *Manassés mari de Judith; car comme il étoit auprès de ceux qui lioient les gerbes aux champs, la chaleur lui donna sur la tête, & il tomba malade, & il se mit au lit, & il mourut.* Les signes qui caracterisent un coup de soleil sont, le sejour dans un endroit où il donnoit fortement, un violent mal de tête, avec la peau chaude, & extrêmement seche, les yeux rouges & secs, ne pouvant ni rester ouverts, ni soutenir la lumiere; quelquefois un mouvement continuel dans la paupiere; du soulagement par l'application de quelque liqueur fraiche; souvent une impossibilité de dormir; d'autres fois un grand assoupissement, mais accompagné de reveils violens; une fievre très forte; un abbatement & un dégoût total; quelquefois beaucoup d'alteration, d'autres fois point; la peau du visage est souvent brulée.

§ 153. L'on est exposé aux coups de soleil dans deux saisons de l'année, ou au printems, ou dans les grandes chaleurs; mais ils sont bien differens dans leurs effets. Au printems, les gens de la campagne, les ouvriers y sont

ſont peu ſujets; ce ſont les gens de la ville, les perſonnes délicates, qui ont pris peu de mouvement pendant l'hiver, & qui ont acquis beaucoup d'humeurs. Si dans ces circonſtances elles vont au ſoleil, comme il a déja une certaine force, que par le genre de vie qu'elles ont mené, les humeurs ſont déja fort diſpoſées à ſe porter à la tête, que la fraicheur du terrein, ſurtout quand il a plû, fait qu'on ne ſe rechauſe pas auſſi aiſement les pieds, il agit ſur leur tête comme un veſicatoire, & il y détermine une plus grande quantité d'humeurs; ce qui procure de violens maux de tête, accompagnés ſouvent de lancées vives & frequentes, & de douleur dans les yeux; mais ce mal eſt rarement dangereux. Les gens de la campagne, les perſonnes de la ville, qui n'ont point diſcontinué l'exercice pendant l'hiver, ne craignent point ces ſoleils de printems. Les coups de ſoleil en été ſont bien plus facheux; & ils attaquent les ouvriers, ou les voyageurs, qui ſont longtems expoſés à l'ardeur. C'eſt alors que le mal eſt porté à ſon plus haut degré, & que les malades meurent ſouvent ſur la place.

ce. Dans les pays chauds, cette cause tuë plusieurs personnes dans les ruës, & fait de grands ravages dans les armées en marche, & dans les sieges. L'on en voit de tristes effets, dans les païs temperés. Après avoir marché tout le jour au soleil, un homme tomba en lethargie, &, au bout de quelques heures, mourut avec des symptomes de rage. J'ai vu un couvreur, un jour très chaud, se plaindre à son camarade, d'un violent mal de tête, qui augmentoit de minute en minute; au moment où il voulut se retirer, il tomba mort, & fut precipité. Cette cause produit très fréquemment, dans les campagnes, des phrenesies très dangereuses, que le peuple appelle fievres chaudes. L'on en voit plusieurs toutes les années.

§. 154. L'effet du soleil est encore plus dangereux, si l'on y est exposé pendant le sommeil. Deux faucheurs s'endormirent sur un tas de foin, la tête nuë; ayant été reveillés par les autres, ils chancelerent, prononcerent quelques mots, qui n'avoient point de sens, & moururent. Quand l'effet du vin, & celui du soleil se reunissent,

nissent, ils tuent très promptement; & il n'y a pas d'années, qu'on ne trouve morts, dans les chemins, des paysans, qui, étant yvres, vont tomber dans quelques coins, où ils perissent par une apoplexie solaire & vineuse. Ceux qui rechapent, conservent, souvent toute leur vie, des maux de tête, & même quelque leger dérangement dans les idées. J'ai vû, qu'après quelques jours de violens maux de tête, le mal se jettoit sur les paupieres, qui restoient longtems rouges & fort tenduës, sans qu'on pût les ouvrir. L'on a vû des personnes chez lesquelles un coup de soleil occasionnoit un delire continuel sans fievre, & sans qu'ils se plaignissent d'un mal de tête. Quelquefois la goute sereine en a été la suite, & il est fort commun de voir des personnes, chez lesquelles un long séjour au soleil laisse une impression dans l'œil, qui leur fait appercevoir differens corps voltigeants en l'air, & qui troublent la vision. J'en ai vû des exemples cet été.

Un homme de quarante deux ans ayant été exposé pendant plusieurs heures à un violent soleil, avec un bonnet

net très mince ; & passé la nuit suivante au grand air, fut attaqué le lendemain d'un très violent mal de tête, avec une fievre ardente, des envies de vomir, une insomnie cruelle, des angoisses très grandes, avec les yeux rouges & brillants. Malgré les secours les mieux indiqués de plusieurs Medecins, il fut phrenetique dès le cinquieme jour, & mourut le neuvieme.

Il coula du pus de sa bouche, & de la narine & de l'oreille droite, peu d'heures avant sa mort ; & l'on trouva, dans le cadavre, un petit abçès sous le crane, & tout le cerveau, aussi bien que les membranes qui l'enveloppent, entierement corrompus.

§. 155. Chez les enfans fort jeunes, qui ne sont jamais exposés si longtems à une si violente ardeur, mais sur lesquels une petite cause agit, le mal se manifeste, par un assoupissement profond, qui dure plusieurs jours ; par des reveries continuelles, mêlées de fureur & de frayeur, presque comme quand ils ont eu quelque violente peur ; par des mouvemens convulsifs, par des maux de tête, qui redoublent par accès & leur font pousser

ſer de hauts cris ; par des vomiſſemens continuels. J'ai vû des enfans, qui, après un coup de ſoleil, ont conſervé longtems une petite toux.

§. 156. Les vieillards qui s'expoſent ſouvent imprudemment au ſoleil, ne ſavent pas tout le danger qu'ils courent. On a vû un homme, qui, le jour libre d'une fievre tierce, ſe tint à deſſein fort longtems au ſoleil, tomber dans une attaque d'apoplexie, qui l'emporta le lendemain. Lors même que le mal n'eſt pas prompt, cependant cette habitude diſpoſe certainement à l'apoplexie, & aux maux de tête. Un des plus legers effets du ſoleil ſur la tête, c'eſt de procurer un rhume de cerveau, un mal de gorge, une enroueure, un gonflement des glandes du col, une ſechereſſe dans les yeux, qui ſe fait quelquefois ſentir long-tems.

§. 157. L'effet de la trop violente chaleur du feu eſt le même que celui du ſoleil. Un homme s'étant endormi, la tête contre le feu, mourut apoplectique dans ce ſommeil.

§. 158. L'action d'un ſoleil trop fort ne nuit pas ſeulement lorſqu'elle tombe ſur la tête, mais elle nuit auſſi

aux autres parties, & ceux qui y restent exposés, en preservant la tête, essuyent des douleurs violentes, un sentiment de chaleur, & une roideur considerable dans ces parties qui ont été dessechées; comme aux jambes, aux genoux, aux cuisses, aux reins, aux bras; quelquefois ils prennent de la fievre.

§. 159. En examinant un malade d'un coup de soleil, il faut faire attention, s'il n'y a point d'autres causes concourantes. Un voyageur, un manœuvre, sont souvent autant affectés par la fatigue de la route, ou du travail, que par le soleil.

§. 160. Il est très important de traiter d'abord les coups de soleil. Si on les neglige, ceux mêmes qui auroient été aisés à guerir, deviennent très facheux. On les traite, comme toutes les maladies précédentes, par les saignées, & les rafraichissans de toute espece, en boissons, en bains, en lavemens.

1. Si le mal est pressant, il faut commencer par une très forte saignée, & la réiterer. Il fallut saigner neuf fois LOUIS XIV. pour le sauver en 1658, après

après un coup de ſoleil, qu'il reçût à la chaſſe.

2. Après la ſaignée, on met les jambes dans l'eau tiede; c'eſt un des remedes qui ſoulagent le plus promptement, & j'ai vû le mal de tête ſe diſſiper, & revenir, à proportion du nombre & de la longueur des bains de jambes. Il faut, quand le mal eſt grave, en venir au demi bain, & même au bain entier; mais il ne doit être que tiede, non plus que les bains de pieds; l'eau chaude ſeroit très nuiſible.

3. Les lavemens faits avec une décoction d'herbes émollientes quelconques, produiſent auſſi un très bon effet.

4. Il faut boire abondamment du lait d'amandes N°. 4; de la limonade faite avec le jus de citron & de l'eau, (c'eſt la meilleure boiſſon dans ce cas,) ou de l'eau & du vinaigre, qui ſuplée très bien à la limonade; &, ce qui eſt encore plus efficace, du petit lait très clair, avec un peu de vinaigre. Toutes ces boiſſons peuvent être bûes fraiches. L'on applique ſur le front, ſur les temples, ſur toute la tête même, des linges trempés dans l'eau fraiche & un peu de vinaigre roſat; ce qui peut

peut tenir lieu de tous les autres remedes employés dans ce cas ; ceux qu'on vante le plus, sont les jus de pourpier, de laituë, d'artichaud sauvage, & de verveine. La boisson N°. 32. est utile, bue à jeun tous les jours.

§. 161. Les bains froids ont quelquefois gueri des cas presque desesperés.

Un homme de vingt ans, ayant été fort long-tems exposé à un soleil brulant, rêvoit violemment sans fievre, & étoit véritablement maniaque. Après plusieurs saignées, on le jetta dans un bain froid, qu'on réitera souvent, & en même tems on lui jettoit de l'eau froide sur la tête. Ces secours le guerirent peu à peu.

Un officier, qui avoit couru la poste pendant plusieurs jours de suite par les grandes chaleurs, eut, en descendant de cheval, un évanouissement, qui resista à tous les remedes ordinaires. On le sauva en le faisant plonger dans un bain d'eau glacée. L'on ne doit jamais employer le bain froid dans ces cas, qu'après les saignées.

§. 162. Il est certain, que si l'on est tranquille, on recevra plus aisement un coup de soleil qu'en se donnant du mouve-

mouvement, & l'usage des chapeaux blancs, ou de quelques feuilles de papier sous un chapeau noir, contribue sensiblement à prevenir les mauvais effets d'un soleil mediocre, mais il est inutile contre un très fort.

La constitution naturelle, ou la constitution changée par l'habitude, mettent une très grande difference entre les effets du soleil sur differentes personnes. L'on s'accoutume à ses impressions, comme à celles de tous les autres corps qui agissent continuellement sur nous, & l'on parvient à être exposé impunement à son ardeur, comme l'on parvient à soutenir, sans en être incommodé, la rigueur des plus grands froids. L'homme est fait pour supporter beaucoup plus de choses qu'il ne le fait; il ne connoit presque jamais ses forces, chez les nations civilisées, parce que l'education qu'il y reçoit tend toute à les détruire, & réussit toujours dans ce projet. Si l'on veut voir l'homme physique tout entier, c'est chez les nations sauvages qu'il faut le chercher, c'est là seulement où l'on voit ce que nous pourrions être: nous ne pouvons à coup sûr que gagner à adopter leur éducation corporelle, & il

il n'eſt pas trop démontré, que nous perdiſſions en faiſant le même troc pour l'éducation morale.

CHAPITRE XI.

Du Rhumatiſme.

§. 163. LE rhumatiſme eſt, ou avec fievre, ou ſans fievre. Le premier eſt une maladie de la même eſpece que celles dont j'ai parlé; une inflammation, qui eſt annoncée par une fievre violente, avec friſſon, chaleur, poulx dur, mal de tête. L'on ſent même quelquefois un froid extraordinaire, avec un malaiſe général, pluſieurs jours avant que la fievre ſe déclare. Le ſecond jour, le troiſieme, quelquefois même le premier, le malade eſt ſaiſi, par une douleur violente, dans quelque partie du corps, ſurtout aux articulations, qui en empêche abſolument le mouvement, & qui eſt bientôt accompagnée de chaleur, de rougeur, & de gonflement dans la partie. Le genou eſt ſouvent la premiere

miere partie attaquée; quelquefois tous deux le font enfemble. Il arrive fouvent que la fievre diminuë, quand la douleur eft fixée; d'autres fois elle perfifte plufieurs jours, & redouble tous les foirs. La douleur diminue au bout de quelques jours dans une partie, & en attaque une autre. Du genou elle va au pied, à la hanche, aux reins, aux épaules, au coude, au poignet, à la nuque, & fouvent dans les parties moyennes. Quelquefois une partie fe degage tout à fait, quand l'autre eft attaquée; d'autres fois, plufieurs, & même, comme je l'ai vû, toutes les articulations font attaquées en même tems, & alors l'état du malade eft affreux; il n'eft capable d'aucun mouvement, & il craint le fecours de tous ceux qui voudroient l'aider, parce qu'on ne peut pas le toucher fans le faire fouffrir. Il ne peut pas foutenir le poids des couvertures, qu'on eft obligé d'apuyer fur des arçeaux; & le mouvement qu'on imprime au plancher, en marchant dans la chambre, redouble fes douleurs. Les endroits où elles font ordinairement les plus cruelles, & les plus opiniatres

font

ſont les reins, les hanches, & la nuque.

§. 164. Le mal ſe jette auſſi ſouvent ſur la peau de la tête & les douleurs ſont exceſſives. Je l'ai vû attaquer les paupieres & les dents avec une violence qu'on ne peut pas décrire. Tant que le mal eſt exterieur, quelque douloureux qu'il ſoit, ſi le malade eſt bien conduit, il n'y a pas un grand danger; mais ſi, par quelque accident, par quelque faute, ou par quelque cauſe cachée, le mal ſe jette ſur quelque partie interieure, il eſt extrêmement dangereux. S'il attaque le cerveau, il occaſionne un delire phrenetique; en ſe jettant ſur le poulmon, il ſuffoque; & s'il attaque l'eſtomac ou les entrailles, il produit des douleurs inouïes, occaſionnées par l'inflammation de ces parties, qui, ſi elle eſt forte, tue promptement. Je vis il y a deux ans un homme robuſte, qui, quand on m'appella, avoit déja la gangrene dans les boyaux, dont le mal avoit commencé par un rhumatiſme aux bras & à un genou, qu'on avoit voulu diſſiper en le faiſant ſûer avec des choſes chaudes; il avoit effectivement beaucoup ſûé, mais l'humeur inflammatoire ſe jetta ſur les inteſtins,

testins, l'inflammation degenera en gangrene, après trente-six heures de douleurs les plus aiguës, & il mourut deux heures après que je l'eû vû.

§. 165. Souvent le mal est moins violent, la fievre est peu forte, elle cesse entierement dès-que les douleurs commencent, & les douleurs n'attaquent qu'une ou deux parties.

§. 166. Si le mal reste longtems fixé sur une articulation, le mouvement en reste gêné pour toute la vie. J'ai vû une personne à qui un rhumatisme à la nuque a laissé un torticolis qu'elle garde depuis vingt-ans; & un pauvre jeune homme, dans un chalet du *Jurat*, qui avoit perdu le mouvement d'une hanche & des deux genoux; il ne pouvoit être ni debout ni assis, & il n'avoit que peu d'attitudes possibles dans le lit.

§. 167. La cause la plus ordinaire du rhumatisme, c'est la transpiration arretée, & un épaississement inflammatoire du sang; c'est cette derniere cause qu'il faut d'abord combattre, parceque tant qu'elle subsiste on travailleroit inutilement à retablir la transpiration, qui se retablit d'elle même quand l'in-

flammation eſt guerie ; ainſi il faut traiter cette maladie, comme les autres maladies inflammatoires dont j'ai déja parlé.

§. 168. Dès que le mal eſt déclaré l'on donne un lavement N°. 5. & une heure après on fait une ſaignée de douze onces au bras. L'on ſe met au regime, & l'on boit abondamment de la tiſane N°. 2. & du lait d'amandes N°. 4. Dans les campagnes, ou les laits d'amandes ſont trop couteux pour le peuple, on peut leur donner du petit lait extrêmement clair, adouci avec un peu de miel. J'ai vû un rhumatiſme très grave, gueri après deux ſaignées, ſans aucun autre remede, ni aliment, pendant treize jours. Le petit lait peut auſſi ſervir avec ſuccès pour les lavemens.

§. 169. Si le mal ne diminue pas conſiderablement après la premiere ſaignée, il faut la reiterer au bout de quelques heures. J'en ai fait faire quatre dans les deux premiers jours, & quelques jours après une cinquieme. Mais ordinairement, la dureté du poulx diminue, après la ſeconde, & lors même que les douleurs continuent également for-

fortes, le malade eſt cependant moins inquiet. Il faut réiterer tous les jours le lavement, même deux fois, ſi chaque lavement n'évacue que peu, & ſi le malade ſouffre de grands maux de tête. Dans les cas exceſſivement douloureux, le malade ne peut pas ſe mettre dans l'attitude neceſſaire pour les recevoir; alors il faut rendre les boiſſons auſſi relachantes qu'il eſt poſſible, & lui donner ſoir & matin une priſe de crême de tartre N°. 24. Ce remede, joint au petit lait, & pris pendant longtems, a gueri deux perſonnes, à qui je l'avois conſeillé, de douleurs de rhumatiſme, qui, depuis pluſieurs années, revenoient très frequemment, avec un peu de fievre.

Les pommes & les prunaux cuits, les fruits d'été bien murs, ſont les meilleurs alimens.

L'on épargne beaucoup de douleurs aux malades, en tenant toujours un eſſuye-main ſous leur dos, & un autre ſous leurs cuiſſes, qui ſervent à les remuer. Quand ils ont les mains libres, un troiſieme eſſuye-main, pendant d'une corde, qui traverſe le haut

du lit, leur eſt extrêmement utile pour s'aider eux mêmes.

§. 170. Quand il n'y a plus de fievre, & que le poulx n'a plus de dureté, je purge avec ſuccès, avec la potion N°. 23; & ſi elle procure au malade cinq ou ſix ſelles, il ſe trouve ordinairement très ſoulagé; on la réitere avec ſuccès le ſurlendemain, & quelques jours après.

§. 171. Quand les douleurs ſont exceſſives, elles ne ſouffrent aucune application, mais on peut employer les bains de vapeurs, qui moyenant qu'on les faſſe ſouvent & long-tems, ſoulagent très efficacement.

Ces bains de vapeurs conſiſtent uniquement à porter la vapeur de l'eau bouillante ſur les parties malades, ce qui eſt toujours aſſez aiſé, au moyen de pluſieurs artifices très ſimples, dont les circonſtances déterminent le choix?

Quand il eſt poſſible, il faut employer continuellement quelqu'une des applications emollientes N°. 9. Un demi bain, ou un bain entier tiede, dans lequel le malade reſte une heure, après les faignées ſuffiſantes, & pluſieurs lavemens, ſoulage infiniment. J'ai vû un ma-

malade y entrer avec les douleurs les plus aigues des reins, des hanches, & d'un genou; il souffrit encore cruellement dans le bain, & en le quittant; mais, une heure après être rentré au lit, il sua pendant trente-six heures, plus qu'on ne peut le croire, & fut gueri. Le bain ne doit jamais preceder les saignées, ou au moins quelqu'autre évacuation; il augmenteroit le mal.

§. 172. Les douleurs redoublent ordinairement pendant la nuit, & l'on donne des remedes pour faire dormir; mais fort mal à propos, puisqu'ils augmentent très réellement la cause du mal, & detruisent l'effet des autres remedes; souvent même, bien loin de calmer les douleurs, ils les augmentent. Ils conviennent si peu, que le sommeil même, qui vient naturellement, dans les commencemens de cette maladie, est à charge aux malades. Ils ont, au moment où ils s'endorment, de violens ressautemens, qui les reveillent douloureusement; ou, s'ils dorment quelques momens, les douleurs sont plus fortes au reveil.

§. 173. Le rhumatisme se termine, ou par les selles, ou par des urines trou-

troubles, épaiſſes & qui dépoſent abondamment un ſediment jaunatre, ou par des ſûeurs; & il eſt rare que cette derniere évacuation, n'ait pas lieu ſur la fin de la maladie. On l'aide en buvant du ſureau. Mais dans les commencemens, les ſûeurs ſont pernicieuſes.

§. 174. Il arrive auſſi, mais plus rarement, que les rhumatiſmes ſe terminent, par le dépôt d'une matiere acre ſur les jambes, où elle forme d'abord des veſſies, qui s'ouvrent & degenerent en ulceres, qu'il ne faut pas fermer trop tôt; ſi on le fait, les douleurs reviennent promptement. Ils ſe ſechent naturellement, par une diette très ſobre & quelques purgatifs doux.

§. 175. D'autres fois il ſe forme un abcès dans la partie malade, ou dans le voiſinage. J'ai vû un vigneron chez qui, après de violens maux de reins, il ſe forma un abcès au haut de la cuiſſe, qu'il négligea longtems; quand je le vis il étoit monſtrueux. Je le fis ouvrir; il en ſortit tout à la fois plus de trois pots de pus; mais le malade, épuiſé, mourut au bout de quelque tems,

Une autre criſe du rhumatiſme, c'eſt une eſpece de galle, qui ſurvient dans le

le voiſinage des parties ſouffrantes. Dès que l'éruption eſt faite, les douleurs ſe diſſipent; mais les boutons durent quelques fois pluſieurs ſemaines.

§. 176. Je n'ai jamais vû que les douleurs duraſſent, avec quelque violence, plus de quatorze jours, dans cette eſpece de rhumatiſme; mais il reſte dans les parties, de la foibleſſe, de l'engourdiſſement, de l'enflure; & il faut pluſieurs ſemaines, quelques fois des mois, ſurtout ſi la maladie a attaqué en Automne, avant que le malade reprenne toutes ſes forces. J'en ai vû, qui, après un rhumatiſme très douloureux, conſervoient un ſentiment de laſſitude très incommode, qui ne ceſſa qu'après une eruption abondante, ſur toute la peau, de petites veſſies pleines d'eau, dont pluſieurs s'ouvrirent; quelques unes ſe ſecherent, ſans s'ouvrir.

§. 177. L'on peut hâter le retour des forces, dans les parties affoiblies, par des frictions, qu'on fait, ſoir & matin, avec un morceau de flanelle, ou de quelqu'autre étoffe de laine; en prenant de l'exercice, & en ſe conformant exactement aux conſeils donnés à l'article de la convaleſcence.

On prévient cette maladie par les moyens que j'ai indiqué en parlant des pleuresies & des esquinancies.

§. 178. Quelquefois le rhumatisme avec fievre, attaque des personnes qui ne sont pas aussi sanguines, ou dont le sang n'est pas aussi disposé à l'inflammation, dont les chairs sont plus molles, & qui ont, dans les humeurs, plus d'acreté, que d'épaississement. La saignée est moins nécessaire pour eux, quoique la fievre soit très forte; mais il faut plus de purgatifs, & après qu'ils sont évacués, des vesicatoires, qui soulagent souvent dès-qu'ils commencent à agir; mais qu'il ne faut jamais employer quand la maladie est accompagnée d'un poulx dur. La poudre N°. 25. reussit aussi très bien dans ce cas.

§. 179. Il y a une autre espece de rhumatisme, qu'on appelle chronique. Il a quelques caractères qui le distinguent. 1. Il est ordinairement sans fievre. 2. Il dure très long-tems. 3. Il n'attaque pas ordinairement autant de parties à la fois que l'autre. 4. Souvent l'on n'apperçoit aucun changement dans la partie malade, qui n'est

ni

ni plus chaude, ni plus rouge, ni plus enfle; quelquefois, cependant, l'un ou l'autre de ces accidens a lieu. 5. Le premier rhumatisme attaque des personnes fortes, robustes, vigoureuses, cette espece attaque plutôt les personnes d'un certain âge, ou les personnes languissantes.

§. 180. La douleur du rhumatisme chronique abandonnée à elle même, ou mal conduite, dure quelquefois plusieurs mois, & même des années. Elle est surtout extremement opiniatre, quand elle se jette à la tête, aux reins, (les paysans, dans ce cas, l'appellent *Maclet*), ou à la hanche, & le long de la cuisse, c'est ce qu'on appelle *Sciatique*. Il n'y a point de parties que cette douleur n'attaque; quelquefois elle se fixe sur une très petite partie, comme dans un coin de la tête, à l'angle de la machoire, sur l'extrêmité d'un doigt, à un genou, sur une côte, sur un sein, où elle occasionne assez frequemment des douleurs, qui font craindre à la malade un cancer. Elle se jette aussi sur les parties interieures. Sur le poulmon, elle occasionne des toux très opiniatres, qui enfin degenerent en

maux de poitrine très graves; ſur l'eſtomac & les boyaux, des douleurs de coliques horribles ; ſur la veſſie, des maux ſi ſemblables à ceux que produit la pierre, que des gens qui ne manquoient ni de connoiſſances, ni d'experience, y ont été trompé plus d'une fois.

§. 181. Le traitement eſt un peu different du précédent. Cependant. 1°. Si la douleur eſt très violente, & que le malade ſoit robuſte, une ſaignée, dès le commencement, fait un très bon effet. 2°. On délaye les humeurs, & l'on en diminue l'acreté, en faiſant boire, abondamment, une tiſane très forte de racine de bardane N°. 26. 3°. On purge, après avoir employé pendant quatre ou cinq jours les delayans, & pour cela on ſe ſert avec ſuccès de la poudre N°. 21. C'eſt dans cette eſpece qu'on a employé quelquefois utilement, un remede qui a aquis quelque reputation, ſurtout dans les campagnes ; on le tire de Geneve, je ne ſais pourquoi, ſous le nom d'opiate pour le rhumatiſme; ce n'eſt autre choſe que *l'électuaire caryocoſtin*, tel qu'on le trouve chez les Apoticaires. Mais j'aver-

vertis, qu'il a fait du mal, quand on s'en est servi dans la premiere espece; & même dans celle-ci, quand on l'a employé pour des personnes foibles, maigres, échaufées, & sans avoir fait preceder les delayans; ou quand on l'a employé trop long-tems. Il laisse dans une foiblesse, dont on ne peut pas se délivrer. Il est composé d'aromates très chauds, & de purgatifs acres.

§. 182. Quand on a essayé les remedes généraux, si le mal subsiste, il faut faire usage, pendant long-tems, des remedes propres à retablir la transpiration. Les pilules N°. 18, & une forte infusion de sureau ont souvent reussi; & quand on a longtems delayé, qu'il n'y a point de fievre, que l'estomac fonctionne bien, que le malade n'est point resserré, qu'il n'est pas d'un temperamment sec, que la partie malade n'est pas enflammée, l'on peut donner hardiment la poudre N°. 25, le soir en se couchant, avec une tasse ou deux de thé de chardon benit, & la grosseur d'une noisette de theriaque; ce remede jette dans des sûeurs abondantes, qui emportent souvent le mal. On peut le rendre plus efficace,

en envelopant toute la partie dans une flanelle trempée dans la décoction N°. 27.

§. 183. De toutes les douleurs, la sciatique est une des plus opiniatres. J'ai vû les plus grands effets de l'application de sept ou huit ventouses sur la partie souffrante, & j'ai gueri, par ce seul secours, en peu d'heures, des sciatiques qui avoient resisté à plusieurs années de remedes. Les vesicatoires, ou les emplâtres quelconques, qui occasionnent une suppuration dans cette partie, contribuent aussi souvent à la guerison; mais moins efficacement que les ventouses. Il faut les reïterer plusieurs fois. Une toile ou un taffetas cirés verts, appliqués sur la partie malade, la font transpirer abondamment, & évacuent par là l'humeur acre qui occasionnoit la douleur. Quelques fois même, l'une & l'autre de ces applications, mais surtout le taffetas, qui s'aplique plus exactement, & dont le cirage est différent, font lever des vessies comme les vesicatoires. Un emplâtre de chaux vive & de miel, petris ensemble, a gueri des sciatiques opiniatres. L'huile d'œuf a reussi dans les mêmes cas. L'on fait avec succès un se-

ton au bas de la cuisse. Enfin, des douleurs qui n'avoient cedé à aucun de ces remedes, ont été gueries par une brulure artificielle, faite sur l'endroit où l'on ressent la douleur la plus vive, à moins que quelque raison particuliere, tirée de la connoissance anatomique des parties, ne determine le Chirurgien à ne pas l'hazarder. Il ne faut point la faire sur la tête avec un fer chaud.

§. 184. Les bains chauds de Bourbonne, de Plombieres, d'Aix, & plusieurs autres, sont souvent d'une très grande efficace. Je suis pourtant persuadé, qu'il n'y a point de douleur de rhumatisme, qu'on ne puisse guerir sans leur secours. Le peuple leur substitue le bain de marc, qui guerit quelques personnes, en les faisant beaucoup sûer. Les bains froids sont le meilleur remede pour en preserver; mais on ne peut pas toujours les prendre. Plusieurs circonstances en rendent l'usage absolument impossible pour quelques personnes. Celles qui sont sujettes à cette espece de rhumatisme, feront très bien de se frotter, tous les matins, tout le corps, s'ils peuvent, mais

mais surtout les parties souffrantes, avec une flanelle. Ce secours entretient la transpiration mieux qu'aucun autre ; quelquefois même il l'augmente trop. Il est aussi très utile d'avoir toute la peau couverte, pendant l'hiver, immediatement avec de la laine.

Après un rhumatisme violent, on doit éviter, pendant longtems, l'air froid & humide, qui occasionneroit une rechûte.

§. 185. L'on employe souvent, pour le rhumatisme, des remedes très nuisibles, & qui font tous les jours de très grands maux ; tels sont les remedes spiritueux, l'eau de vie, l'eau d'arquebusade. Ou ils rendent la douleur plus opiniatre & plus fixe en durcissant la peau, ou ils obligent l'humeur à se jetter sur quelqu'autre partie ; & l'on a des exemples de gens morts promptement, pour avoir appliqué de l'esprit de vin sur des douleurs de rhumatisme. D'autres fois l'humeur n'ayant point d'issue par la peau, se jette sur l'os & l'altere. Il est arrivé ici un fait singulier, dont on pourroit profiter ; une femme frottoit le soir son mari, qui avoit un rhumatisme

me très douloureux au bras, avec de l'esprit de vin; un heureux accident détruisit le mal qu'elle lui auroit fait; en approchant la chandelle, le feu prit à l'esprit de vin, la partie malade fut brulée, on la pansa, & les douleurs de rhumatisme finirent entierement par cette suppuration.

Les onguents acres & gras produisent aussi de très mauvais effets, & sont également dangereux. L'on a vû des caries, après l'usage d'un remede connu sous le nom de *beaume de soufre therebentiné*. En 1750. je fus consulté, trois jours avant sa mort, pour une femme, qui souffroit depuis longtems des douleurs aiguës; on lui avoit fait differens remedes, & entr'autres elle avoit pris beaucoup d'une tisanne, dans laquelle entroit l'antimoine avec quelques purgatifs, & on l'avoit frottée avec un beaume gras & spiritueux. La fievre, les douleurs, le dessechement avoient augmenté; les os des cuisses & des bras s'étoient cariés, & dans les mouvemens nécessaires pour la secourir, elle s'étoit cassée, sans sortir de son lit, les deux cuisses & un bras. Un exemple aussi effrayant doit faire sen-

ſentir le danger des remedes adminiſtrés inconſiderément, même dans les maux qui paroiſſent les moins graves par eux mêmes. Je dois encore avertir, qu'il y a des douleurs de rhumatiſme, qui ne veulent aucune application, & que preſque tous les remedes irritent; l'on doit alors, ſe contenter de garantir la partie des impreſſions de l'air, par une flanelle, ou quelques peaux d'animaux avec le poil.

Il vaut auſſi mieux, quelquefois, laiſſer une douleur mediocre, & opiniatre, ſurtout chez les vieillards, ou les gens foibles, que d'employer trop de remedes, ou des remedes violens qui leur feroient plus de mal, que la douleur.

§. 186. „ Si la durée de la douleur, fixée dans le même endroit, „ occaſionne un commencement de roideur à l'article qui en eſt affecté, „ il faut deux fois le jour expoſer la „ partie à la vapeur d'eau chaude; la „ bien eſſuyer après, avec des linges „ chaufés; la frotter legerement, & „ l'enduire enſuite d'onguent d'althea. " La douche, jointe à cette vapeur, augmente beaucoup ſon efficace. J'ai fait faire,

faire, pour un cas de cette espece, une machine de fer blanc, très simple, & qui réunit la vapeur & la douche.

§. 187. Les enfans sont sujets à des douleurs, si violentes & si générales, qu'on ne peut les toucher, dans aucun endroit, sans leur faire jetter des cris violens. Il ne faut pas s'y meprendre, ni traiter ce mal comme rhumatisme, il dépend quelquefois des vers, & se dissipe quand ils en ont rendus.

CHAPITRE XII.

De la Rage.

§. 188. LES hommes peuvent devenir enragés sans aucune morsure, mais ce cas est extremement rare. La rage est proprement une maladie du genre canin, c'est-à-dire chiens, loups, & renards; ce n'est presque que chez eux qu'elle se produit naturellement. Quand elle s'est declarée chez un, il en mord d'autres, plusieurs deviennent enragés; les autres animaux, & les hommes eux-mêmes sont mordus,

dus, & cette morſure produit, quelquefois la rage; car il ne faut point croire que cela arrive toujours.

§. 189. Si un chien, qui étoit gay auparavant, devient en même tems triſte & hargneux, s'il a du dégoût, quelque choſe d'extraordinaire dans les yeux, une inquietude qui ſe manifeſte par ſes démarches, on doit craindre qu'il ne devienne enragé; & l'on doit, dès cet inſtant, l'attacher, afin de pouvoir le tuer, dès que le mal ſera tout à fait déclaré. Il ſeroit même plus prudent de le tuer d'abord.

Bientôt les ſymptomes augmentent. Son averſion pour les alimens, ſurtout liquides, devient plus forte, il ne connoit plus ſon maitre, ſa voix change, il ne veut plus qu'on l'aborde, & mord ceux qui veulent le faire; il s'éloigne de ſa demeure, marchant la tête & la queuë baiſſées, la langue à demi pendante, & chargée d'écume, (ce qui arrive au reſte aſſez ordinairement à tous les chiens.) Les autres le ſentent, ſouvent d'aſſez loin, & le fuyent avec un air d'effroi, qui eſt une marque bien ſure de ſa rage. Quelquefois il ſe contente de mordre ce qui ſe trouve

pres

près de lui; d'autres fois, plus furieux, il se jette à droit & à gauche sur tous les hommes, & les animaux qu'il apperçoit; il fuit avec horreur toutes les eaux qu'il rencontre, enfin il tombe par épuisement; quelquefois il se releve, se traine encore quelques instans, & perit ordinairement le troisieme, ou, au plus tard, le quatrieme jour de son évasion, souvent plus tôt.

§. 190. Quand quelqu'un a été mordu, la playe se referme ordinairement aussi aisement que si elle n'étoit point venimeuse; mais, au bout de quelques tems, plus ou moins, depuis trois semaines, jusques à trois mois, le plus souvent six semaines, on commence à sentir, dans l'endroit où étoit la playe, une douleur sourde; la cicatrice se gonfle, rougit, se r'ouvre, & laisse couler une humeur acre, puante, rougeâtre. Dans le même tems le malade sent de la tristesse, de la nonchalance, un engourdissement général, un froid presque continuel, de la peine à respirer, une angoisse qui ne le quitte point, des douleurs dans les boyaux; le poulx est foible & irregulier; le sommeil agité, inquiet, troublé par des reves,

ves, des ſurſauts, des frayeurs; les ſelles ſont ſouvent dérangées; il ſurvient, d'un moment à l'autre, des petites ſûeurs froides; l'on éprouve quelquefois une legere douleur dans la gorge. C'eſt là le premier degré de la rage, ce que quelques Medecins appellent *rage müe.*

§. 191. Le ſecond degré, la rage confirmée, ou *rage blanche*, eſt accompagné des ſymptomes ſuivans. Le malade eſt preſſé par une ſoif ardente, & il ſouffre en buvant; bientôt il haït la boiſſon, particulierement l'eau, & quelques heures après, il l'abhorre; & cette horreur eſt ſi forte, que l'approche de l'eau près de ſes levres, ſa vuë, ſon nom même, ou celui de toute autre boiſſon, la vuë des choſes, qui, par leur tranſparence, ont quelque rapport, avec l'eau, comme la lumiere, lui occaſionnent une angoiſſe extrême, & quelquefois des convulſions. Ils avalent cependant, mais violemment, un peu de viande ou de pain, quelquefois de la ſoupe; pluſieurs même, les boiſſons, qu'on leur offre comme remede, moyenant que ce ne ſoit pas de l'eau, ou qu'en même tems on ne leur parle

pas

pas d'eau. L'urine s'epaissit & s'enflamme, quelquefois elle se supprime. La voix devient rauque, ou ils la perdent presqu'entierement; mais ce qu'on dit de leurs aboyemens, semblables à ceux des chiens, sont des contes ridicules, superstitieux, & dénués de tout fondement; aussi bien que plusieurs autres fables, dont on a chargé l'histoire de cette maladie. L'aboyement des chiens leur fait peine. Ils ont des momens de délire, mêlés quelquefois de fureur. C'est dans ces momens qu'ils crachent autour d'eux, qu'ils cherchent même à mordre, & qu'ils ont mordu quelquefois. Le regard est fixe & un peu furieux; le visage souvent rouge. Ordinairement ces infortunés sentent venir l'accès, & conjurent les assistans d'être sur leur garde. Plusieurs n'ont jamais cette envie de mordre. Les angoisses & les douleurs qu'ils ressentent sont inexprimables; ils desirent ardemment la mort, & quelques uns se sont tués eux-mêmes, quand ils en ont eu les moyens.

§. 192. C'est à la salive, & à la salive seule, que le venin s'allie. Voilà ce qui fait, 1. que si les playes sont

faites

faites au travers des habits, elles ſont moins dangereuſes, que celles qui ont atteint immediatement la peau. 2. Que les animaux, qui ont beaucoup de laine, ou de poils épais, ſont ſouvent préſervés de l'impreſſion du venin, parce que, dans ces deux cas, les habits, le poil, la laine ont eſſuyés les dents. 3. Les playes que fait un animal, d'abord après en avoir déja mordu beaucoup d'autres, ſont moins dangereuſes que les premieres, parceque ſa ſalive eſt épuiſée. 4. S'il mord le viſage, ou le col, le danger eſt plus grand, & le mal ſe dévelope plus promptement; parce que la ſalive eſt plutôt infectée. Dans des cas de cette eſpece, on a vû la rage ſe déclarer le troiſieme jour. 5. Plus la rage eſt avancée, plus les morſures ſont dangereuſes. L'on comprend, par ce que je viens de dire, pourquoi de pluſieurs perſonnes, qui ont été mordues par la même perſonne, les unes tombent dans la rage & non pas les autres.

§. 193. L'on vante une foule de remedes pour la rage; &, ſurtout dans ce païs, la racine d'églantier ou roſier ſauvage, cueillie dans certains tems, ſous

ſous des aſpects de la lune favorables, & ſechée avec pluſieurs précautions. Ailleurs c'eſt la poudre de *Paulmier*, celle de coquilles d'œuf calcinées, celle d'hepatique terreſtre mêlée avec un tiers de poivre, remede longtems vanté en Angleterre; celle d'ecailles d'huitre, celle de verveine; le bain de mer, la clef de S. Hubert, &c. La mort d'une foule d'enragés, qui les avoient preſque tous pris, & la certitude qu'ils n'ont jamais gueri qui que ce ſoit, quand la rage étoit manifeſtée, en ont démontré l'inutilité à toute l'Europe. Il eſt certain, qu'avant l'an 1730, il n'étoit rechapé aucun malade, de ceux chez qui la maladie avoit commencé à ſe déclarer, & que tous les remedes leur étoient inutiles. Quand on leur donnoit les remedes avant le mal, les uns enrageoient, les autres n'enrageoient pas; il en étoit de même de ceux qui ne prenoient point de remedes; ainſi les remedes ne ſervoient à rien. Depuis cette époque, on a eu le bonheur d'en découvrir un ſûr, qui eſt le Mercure, & quelques autres.

§. 194. Il faut détruire le venin, & le Mercure produit cet effet, il en eſt

eſt le contrepoiſon. Le venin occaſionne une irritation générale des nerfs ; on la calme par des antiſpaſmodiques : ainſi le Mercure, & les antiſpaſmodiques, ſont tout ce qu'il y a à faire dans cette maladie. L'on a actuellement pluſieurs exemples de gens veritablement enragés, guéris par ces heureux ſecours ; & ceux qui ont le malheur d'être mordus, doivent être perſuadés, qu'en prenant les précautions néceſſaires, ils ſont entierement à l'abri de la maladie. Ceux même chez qui elle s'eſt déja manifeſtée, doivent employer ces mêmes remedes, avec une entiere confiance, fondée ſur le grand nombre de guériſons operées par leurs ſecours. Il y a eu cependant des cas dans leſquels ils ont été inutiles ; mais qu'elle eſt la maladie qui n'ait pas ſes cas incurables ?

§. 195. D'abord après la morſure, ſi elle eſt dans les chairs, & ſi on peut le faire ſans danger, il faut couper tout ce qui a été touché ; anciennement on le bruloit avec un fer rouge, car les ſcarifications ſont aſſez inutiles, & cette methode ſeroit peut-être la plus efficace ; mais elle demande une fermeté qu'on ne trou-

trouve pas chez tous les malades. L'on doit laver longtems la playe avec de l'eau tiede legerement salée ; ensuite on en frotte les bords, & les environs à deux pouces de distance, avec un demi quart d'once de l'onguent N°. 28, & on la panse deux fois par jour avec un onguent fort doux, comme N°. 29, pour former une suppuration ; mais l'on ne se sert de l'onguent N°. 28. qu'une fois par jour.

Par rapport au regime, il faut diminuer la quantité des alimens, & surtout de la viande, se priver de vin, de liqueurs, d'epiceries, de toutes les choses chaudes ; ne boire qu'une tisane d'orge & de fleurs de tilleul ; se tenir le ventre libre, par des alimens relachants, ou des lavemens ; mettre tous les jours les jambes dans l'eau tiede. L'on peut prendre, de trois en trois jours, une prise du remede N°. 30, qui est tout à la fois composé de Mercure, qui détruit le venin, & de Musc, qui empeche les spasmes ; mais j'avoue cependant que je compte peu sur le Mercure donné sous cette forme, & les frictions sont bien plus efficaces ; elles suffiront toujours, j'espere, pour prevenir le mal.

§. 196. S'il étoit déja declaré, & que

le malade fut robuste, & sanguin; il faudroit ordonner 1. une très ample saignée, qu'on reitere jusques à deux, trois, quatre fois, si les circonstances paroissent le demander.

2. Un bain tiede, s'il est possible d'y faire entrer le malade; & le reiterer une, & même deux fois par jour.

3. Lui donner tous les jours deux ou même trois lavemens emolliens N°. 5.

4. Frotter la playe r'ouverte & ses environs avec la pomade N°. 28. deux fois par jour.

5. Frotter d'huile tout le membre mordu, & le laisser envelopé d'une flanelle huilée.

6. Prendre, de trois en trois heures, une prise du remede N°. 30. avec quelques tasses d'infusion de tilleul & de sureau.

7. Prendre tous les soirs le remede N°. 31. & même le reïterer le matin, si le malade n'est pas tranquille, & boire par dessus de la même infusion.

8. S'il y a de grands soulevemens de cœur, de l'amertume dans la bouche, on peut donner la poudre N°. 35. qui fait rendre beaucoup de glaires & de bile.

9. Il est fort peu question de nourriture pour le malade; s'il en desire, on peut

peut lui donner des panades, du bouillon, du pain, des soupes farineuses, du lait.

§. 197. En faisant usage de ces remedes, on verra tous les symptomes disparoitre peu à peu, & enfin la santé se retablir tout à fait. Mais si le malade reste longtems foible & craintif, on lui donnera une prise de la poudre N°. 14, trois fois par jour.

§. 198. L'on a vû un garçon chez lequel la rage avoit commencé à se manifester, être très-bien gueri, en frottant le voisinage de la playe avec de l'huile d'olive, dans laquelle on avoit dissout du camphre & de l'opium; en lui faisant faire quelques frictions avec la pomade N°. 28. & en lui faisant avaler de *l'eau de Luce* (c'est une liqueur spiritueuse & antispasmodique) avec un peu de vin. Ce remede, dont on peut prendre une cuillerée à caffé de quatre en quatre heures, calma l'agitation, occasionna une sûeur abondante, & fit disparoitre tous les symptomes.

§. 199. On guerit les chiens en les frottant avec des doses de pomade, triples, de celles qu'on employe pour les hommes, & en leur donnant

nant le bol N°. 33, mais il faut employer ces remedes dès-qu'ils sont mordus. Quand la rage est declarée, il y auroit trop de danger à les administrer, & il faut incessamment les tuer. L'on peut tenter cependant, si, en leur jettant le bol, ils l'avaleront.

Dès qu'ils sont mordus il faut les tenir enfermés, & ne les relacher qu'au bout de trois ou quatre mois.

§. 200. L'on a, sur la morsure des chiens, un préjugé dangereux & faux, c'est que, si un chien qui a mordu quelqu'un, sans être enragé, le devient un jour, la personne morduë le deviendra en même tems. Une telle idée est aussi ridicule, que si l'on disoit, que, quand deux personnes ont couché dans le même lit, si l'une prend la gale, ou la petite verole, ou quelque autre maladie contagieuse, au bout de dix ou douze ans, l'autre en sera attaquée en même tems.

De deux choses l'une; ou le chien qui mord, est dans un commencement de rage; dans ce cas, elle sera manifeste au bout de quelques jours, & l'on doit dire qu'on a été mordu par un chien enragé; ou il n'en a absolument

aucun

aucun principe ; dans ce second cas, je demande à tout homme sensé, s'il peut la donner ? Personne ne donne ce qu'il n'a pas. Cette idée fausse & baroque fait faire une action dangereuse à ceux qui en sont imbus ; ils se servent du droit, que malheureusement la loi leur accorde, de faire tuer le chien, & par là ils restent dans l'incertitude sur son état, & sur leur sort ; incertitude effrayante, & qui peut avoir des suites facheuses indépendantes de tout venin.

Le parti qu'on doit prendre, c'est de faire enfermer le chien sous ses yeux, afin de s'assurer s'il est enragé, ou s'il ne l'est pas.

§. 201. Il n'est plus necessaire aujourd'hui de montrer l'horreur, la barbarie, & le crime de cette methode, qui étouffoit, il n'y a pas si longtems, les malades entre des couvertures, ou des mattelats ; elle est prohibée dans plusieurs païs, & sans doute elle seroit punie, au moins elle devroit l'être, dans ceux même où elle ne l'est pas encore.

Une autre barbarie, dont il faut esperer aussi qu'on ne verra plus d'exemple, c'est l'abandon de ces miserables,

ſans aucun ſecours ; abandon odieux, lors-même qu'on n'avoit pas d'eſperance de les ſauver, & qui ſeroit criminel aujourd'hui, qu'on peut leur donner des ſecours efficaces. Je le rëitere, les malades n'ont très ſouvent aucune envie de mordre ; lors-même qu'ils y ſont portés, ils craignent de le faire, & avertiſſent qu'on s'éloigne d'eux ; ainſi il n'y a aucun danger à courir, ou lorſqu'il y en a, il eſt très aiſé de le prevenir, par quelques precautions.

CHAPITRE XIII.

De la petite verole.

§. 202. LA petite verole eſt la plus generale de toutes les maladies, puis que de cent perſonnes il n'y en a que quatre ou cinq qui en ſoient exemptes ; il eſt vrai, que ſi elle attaque tout le monde, elle n'attaque qu'une fois, & que quand on l'a euë on en eſt a l'abri pour toujours. C'eſt en même tems une des plus meurtrieres, & ſi elle eſt ſouvent très douce, elle

elle est, d'autres fois, presque aussi ravageante que la peste. Il est demontré, qu'en combinant les ravages des epidemies mauvaises & des benignes, cette maladie tuë la septieme partie de ceux qu'elle attaque.

§. 203. On a ordinairement la petite verole dans l'enfance; il est rare qu'elle n'attaque qu'une personne dans un endroit; le plus souvent elle est épidémique, & saisit une grande partie de ceux qui ne l'ont pas euë. Elle cesse, ordinairement au bout de quelques semaines, ou de quelques mois, & ne reparoit, dans le même endroit, qu'au bout de quatre, cinq, ou six ans.

§. 204. Le mal s'annonce souvent, trois ou quatre jours avant que la fievre paroisse, par un leger abbattement, moins de vivacité, moins de gayeté, une grande facilité à sûer, moins d'appetit, le visage un peu changé, les yeux battus. Cependant, chez les enfans d'un temperamment lent & phlegmatique, j'ai vû qu'une legere agitation dans le sang, avant que le frisson eût parû, leur donnoit une vivacité, une gayeté, & un coloris qu'ils n'avoient jamais eu.

Il ſurvient enſuite des alternatives de froid & de chaud, & enfin un friſſon bien marqué, qui dure, une, deux, trois, quatre heures, & qui eſt ſuivi d'une chaleur très forte, accompagnée de maux de tête, de maux de reins, & de vomiſſemens, ou au moins d'envies de vomir.

Cet état dure pendant quelques heures, au bout deſquelles la fievre diminuë un peu, par une ſûeur qui eſt quelquefois très abondante; alors le malade ſe trouve mieux, mais il reſte cependant accablé, engourdi, très degouté, avec mal de tête & de reins, & un penchant au ſommeil; ce dernier ſymptome n'eſt commun que chez les enfans au deſſous de ſept ou huit ans.

Cette diminution dans la fievre n'eſt pas longue, & au bout de quelques heures, ordinairement ſur le ſoir, elle reparoit avec tous ſes accidens, & ſe termine de la même façon.

Cet état dure trois ou quatre jours; au bout de ce tems, rarement plus tard, les premiers boutons paroiſſent parmi la ſûeur qui termine le redoublement. J'ai ordinairement vû les premiers

miers au visage, ensuite aux mains, à l'avant-bras, au col, au haut de la poitrine. Dès que cette éruption est commencée, si la maladie doit être benigne, la fievre finit presqu'entierement; l'on continue à transpirer, le nombre des boutons augmente, & il en vient au dos, aux flancs, au ventre, aux cuisses, aux jambes, & aux pieds; quelquefois même il en pousse abondamment sous la plante des pieds, où, en grossissant, ils occasionnent frequemment de très grandes douleurs, à cause de la dureté de la surpeau dans cette partie.

Souvent le premier, & le second jour de l'éruption, (je parle toujours de la maladie benigne,) il y a encore un très leger mouvement de fievre, sur le soir, vers la fin duquel il sort beaucoup de boutons; mais quand la fievre finit entierement après la premiere éruption, l'on ne doit attendre qu'une petite verole très peu abondante; car si l'éruption est, ou doit être très abondante, la fievre, comme je l'ai dit, ne cesse pas tout à fait, mais il en reste toujours un peu, & elle redouble tous les soirs.

Les boutons naissans sont une très

petite tache rouge, aſſez reſſemblante à la morſure d'une puce, mais marquée au milieu d'un petit point blanc, levé, qui groſſit peu à peu, & la rougeur s'étend au tour. Ils deviennent plus blancs à meſure qu'ils groſſiſſent, & ordinairement le ſixieme jour après leur ſortie, ils ſont à leur plus haut point de grandeur, & remplis de pus. Il y en a qui ſont auſſi gros qu'un pois & même plus; mais ce n'eſt pas le plus grand nombre. Dès ce moment ils commencent à jaunir, ſechent, & tombent en écailles brunes, dix ou onze jours après leur ſortie. Comme ils ſont venus en differens tems, ils meûriſſent, ſechent, & tombent inegalement. Le viſage eſt quelquefois net pendant qu'il y a encore des boutons, qui ne ſont pas mûrs, aux jambes; ceux de la plante des pieds durent très long-tems.

§. 205. La peau eſt neceſſairement tendue par les boutons, & dès qu'il y en a une certaine quantité, tous les intervalles ſont rouges, luiſans, & la peau très enflée. Le viſage eſt la premiere partie qui enfle, parceque c'eſt celle où les boutons ſont parvenus

venus le plus tôt à leur grosseur ; & l'enflure est quelquefois si considerable qu'il est monstrueux, aussi bien que le col, & que les yeux sont absolument fermés. Le visage desenfle à mesure que le dessechement se fait, & alors les mains enflent prodigieusement ; ensuite les jambes, parce que le gonflement est la suite du plus haut degré de la grosseur des boutons, & que ce degré a lieu successivement dans ces differentes parties.

§. 206. Quand on a beaucoup de boutons, la fievre se releve dans le tems de la suppuration, & cela n'est point étonnant, un seul furoncle (clou en terme du pays) donne la fievre ; comment des centaines, ou des milliers de ces petits abcès, ne la donneroient-ils pas ? Cette fievre est le periode le plus dangereux de la maladie, qui tombe entre le neuvieme & le treizieme jour ; car plusieurs circonstances varient, de deux ou trois jours, le tems de la maturité. Le malade, à cette époque, a de la chaleur, de la soif, des douleurs, de la peine à trouver une attitude favorable. Si le mal est considerable, il ne dort point ;

 il

il a des reveries, de l'oppreſſion, de l'aſſoupiſſement, &, quand il meurt, il meurt ſuffoqué ou léthargique; ſouvent tous les deux à la fois.

Le poulx dans cette fievre de ſupuration, eſt quelquefois d'une viteſſe étonnante; & l'enflûre des poignets, fait qu'il paroit dans quelques ſujets, très petit. Le temps du plus grand danger, c'eſt quand le viſage, la tête, le col, ſont extrêmement enflés. Dès que ces parties commencent à deſenfler, que les croutes du viſage commencent à ſecher, & que la peau ſe flêtrit, le poulx devient un peu moins frequent, & le danger diminue. Quand il n'y a que très peu de boutons, cette ſeconde fievre eſt ſi legere, qu'il faut être attentif pour l'appercevoir, & elle n'eſt pas dangereuſe.

§. 207. Outre tous ces ſymptomes, il y en a quelques autres, qui demandent auſſi beaucoup d'attention. L'un, c'eſt le mal de gorge, dont pluſieurs malades ſont atteints, dès que la fievre eſt un peu forte. Il dure deux ou trois jours, gêne quand on veut avaler, & même, quand la maladie eſt extrêmement grave, il en empeche abſolument.

ment. On l'attribue, ordinairement, aux boutons qui poussent dans la gorge, mais c'est une erreur, & ces boutons sont presque toujours une chimere. Il nait, le plus souvent, avant le tems de l'éruption; si le mal est leger, il finit quand elle est faite; & quand il reparoit, dans le courant de la maladie, il est toujours proportionné au degré de la fievre; ainsi il ne dépend point des boutons, mais de l'inflammation; & s'il est de durée, il est presque toujours suivi du second symptome, qui est la salivation, c'est-à-dire le crachement d'une grande quantité de salive. Elle a rarement lieu, quand la maladie est très legere, ou le malade très jeune; elle manque rarement quand la maladie est considerable, & que le malade a plus de sept ou huit ans; elle est prodigieuse quand la petite verole est très abondante & le malade adulte. Dans ce dernier cas elle est continuelle, elle ne laisse aucun repos au malade, & souvent, elle l'incommode plus qu'aucun des autres symptomes de la maladie, d'autant plus qu'au bout de quelques jours, les levres, l'intérieur des joues, la langue, le palais sont entie-

rement

rement écorchés. Quelque incommode que ſoit cette évacuation elle eſt très ſalutaire. Les petits enfans y étant moins ſujets, quelques uns, en échange, ont la diarrhée; mais j'ai vû que cette derniere évacuation eſt beaucoup plus rare chez eux, que la ſalivation chez les adultes.

§. 208. Les enfans, juſques à l'âge de cinq ou ſix ans, ſont ſujets aux convulſions avant la ſortie des boutons; elles ne ſont point dangereuſes, à moins qu'elles ne ſoient accompagnées d'autres ſymptomes violens & fâcheux. Celles qui ſurviennent, ou quand l'éruption déja faite rentre tout à coup, ou dans le tems de la fievre de ſuppuration, ſont beaucoup plus à craindre.

Il ſurvient ſouvent des ſaignemens de nez, les premiers jours de la maladie, qui ſont extrêmement utiles, & qui diminuent ordinairement le mal de tête. Les très petits enfans y ſont moins ſujets; ils en ont cependant quelquefois, & j'ai vû des aſſoupiſſemens conſiderables, finir d'abord après le ſaignement.

§. 209. L'on diſtingue ordinairement la petite verole en deux eſpeces, la

la confluente & la discrete ; & cette division est dans la nature ; mais comme le traitement de l'une, est le même que celui de l'autre, & qu'il ne faut que proportionner la dose des remedes au danger, pour ne pas entrer dans des détails trop longs, & trop difficiles à saisir, pour la plûpart des lecteurs, aussi bien que tout ce qui regarde les petites veroles malignes, je me bornerai à la description que j'ai donnée, qui contient les symptomes essentiels, communs à l'une & à l'autre espece. Je me contente d'ajouter que l'on doit s'attendre à une petite verole très abondante, si dès le commencement le malade est attaqué brusquement par plusieurs symptomes violens ; sur-tout si les yeux sont extrêmement vifs, les vomissemens continuels, les maux de reins forts, & s'il a en même tems beaucoup d'angoisse & d'inquietude, si les enfans ont beaucoup d'assoupissement, si l'éruption se fait dès le troisieme jour, quelquefois même dès le second ; car plus l'éruption est prompte dans cette maladie, plus la maladie est dangereuse ; au contraire, plus l'eruption est tardive & mieux

c'est

c'eſt ; à moins que ce retard ne fût cauſé par une très grande foibleſſe, ou par quelque violente douleur intérieure

§. 210. La maladie eſt quelquefois ſi legere, que l'éruption ſe fait preſque ſans qu'on ait ſoupçonné que l'enfant étoit malade, & la ſuite répond au commencement. Les boutons ſortent, groſſiſſent, ſuppurent & mûriſſent ſans que le malade garde le lit, dorme moins, & ait moins d'appetit.

Il eſt très commun, dans les campagnes, de voir des enfans, & ce n'eſt preſque que les enfans qui l'ont ſi legere, paſſer en plein air tout le tems de leur maladie, courants & mangeants comme en ſanté. Ceux même qui l'ont euë un peu plus grave, ſortent ordinairement dès que l'éruption eſt entierement finie, & ſe livrent ſans menagement à la voracité de leur appetit. Nonobſtant ce peu de ſoin, pluſieurs ſe guériſſent parfaitement, mais ce n'eſt cependant point un exemple qu'on doive ſuivre, parce qu'un grand nombre éprouve des ſuites très facheuſes ; & l'on m'a amené une foule de ces enfans, ſur-tout du *Jurat*, qui, après avoir eu de

de ces petites veroles heureuses, mais mal soignées, étoient tombés dans des infirmités de differentes especes, qu'il est très difficile de détruire.

§. 211. C'est encore ici une de ces maladies, dont le mauvais traitement, & sur-tout l'envie de faire sûer, a augmenté le danger pendant longtems, & l'augmente encore parmi le peuple, surtout dans les campagnes. L'on voit que l'éruption se fait pendant que le malade sûë, & qu'il se trouve mieux quand l'éruption est faite; l'on conclut qu'en hâtant cette éruption, l'on contribuë au soulagement du malade, & l'on imagine, qu'en augmentant la quantité de la sûeur & des boutons, le sang se depure mieux de tout le venin. Ce sont des erreurs funestes, dont de tristes exemples prouvent tous les jours le danger.

Quand le venin a passé dans le sang, il faut un certain tems pour qu'il produise son effet; alors le sang, étant gaté par le venin qui y est entré, & par celui qui s'est formé, la nature fait effort pour s'en débarrasser, & le jetter à la peau, précisement dans le moment où tout est disposé pour cela.

Or-

Ordinairement cet effort eſt ſuffiſant, & très ſouvent même trop violent, très rarement trop foible. L'on voit par là, que quand l'effort eſt ſuffiſant, il ne faut point l'augmenter par des remedes chauds, qui le rendroient trop violent & dangereux. Quand il eſt déja trop violent, l'augmenter, c'eſt le rendre mortel. Les cas où il eſt trop foible ſont très rares, ſur-tout dans les campagnes & très difficiles à juger; auſſi faut il être très reſervé ſur l'uſage des remedes chauds, qui ſont meurtriers dans cette maladie.

Le vin, la theriaque, la confection, l'air chaud, les couvertures peſantes, fauchent annuellement des milliers d'enfans, qui auroient été gueris ſi on ne leur avoit donné que de l'eau tiede; & toutes les perſonnes qui s'intereſſent à la conſervation de ceux qui ſont atteints de cette maladie, doivent ſoigneuſement empêcher qu'ils ne faſſent aucun uſage de ces drogues, qui, lors même qu'elles ne rendent pas la maladie mortelle, la rendent cruelle & accompagnée des ſuites les plus funeſtes.

Le préjugé eſt enraciné, il ſe détruira difficilement; mais je ne ſouhaite

que

que de faire ouvrir les yeux sur le succès de la methode chaude, & celui de celle que je vais proposer; le jugement alors ne restera pas longtems suspendu. Je dois même dire, que j'ai trouvé parmi le peuple de la ville, plus de docilité, à cet égard, surtout dans la derniere épidemie, que je n'orois ôsé l'esperer. Non seulement ceux qui me consultoient dès le commencement, observoient avec assez d'exactitude le regime rafraichissant que je leur conseillois, mais leurs voisins même l'employoient, quand leurs enfans étoient attaqués; & ayant été souvent appellé après plusieurs jours de maladie, j'ai vu avec plaisir, dans plusieurs maisons, qu'on n'avoit donné aucun remede chaud, & qu'on avoit eu grand soin de rafraichir l'air. J'ai lieu d'esperer que cette méthode sera bientôt générale ici; & ce qui l'accreditera, c'est que cette derniere épidemie, quoiqu'aussi nombreuse, a été moins meurtriere que les précedentes.

§. 212. Dès que la maladie commence, ce qu'on soupçonne, si l'on trouve les signes que j'ai décrits plus haut; si le malade ne la pas euë, & si

elle est actuellement dans le lieu, on le met, très exactement, au regime, & on lui donne soir & matin un bain de jambes tiede, c'est le remede le plus propre à diminuer le nombre des boutons à la tête, & à faciliter l'éruption dans le reste du corps. Les lavemens contribuent aussi beaucoup à abbattre le mal de tête, & à diminuer les envies de vomir & les vomissemens qui incommodent beaucoup le malade, mais qu'on cherche très mal à propos à arrêter par la confection ou la thériaque, & dont il est plus dangereux encore, de vouloir emporter la cause avec un émetique ou un purgatif, qui sont des remedes pernicieux dans les commencemens de cette maladie.

Si la fievre est legere, les bains de jambes du premier jour, & le premier lavement suffisent; alors on se contente du regime, & l'on peut même au lieu des tisannes N°. 1. 2. 4, ne donner à l'enfant que du lait coupé avec les deux tiers, ou la moitié de thé de sureau, ou de tilleul, ou même, s'il n'a point du tout de fievre, de melisse enfin, s'ils craignent tous ces goûts, avec de l'eau de fontaine. On peut

join-

joindre à cela quelques pommes cuites, & s'ils ont faim, quelques tranches de pain, mais il ne leur faut ni viande, ni bouillon à la viande, ni œufs, ni vin; parce qu'une observation réiterée, a prouvé que les enfans, qui avoient pris de ces nourritures étoient plus mal & se remettoient plus lentement que les autres. L'on peut aussi, à cette époque, leur donner pour toute boisson du petit lait, dont j'ai vû souvent de très bons effets, ou de la battue (lait de beurre). Quand la maladie n'est pas forte, elle se guérit parfaitement sans aucun autre secours & sans aucun autre remede; mais il faut toujours avoir soin de purger, dès que les boutons du visage sont en partie secs, avec le remede N°. 11, & de réiterer la même purgation six jours après. Il ne faut accorder de la viande, qu'après cette derniere purgation; mais après la premiere on peut donner des legumes ou jardinages, & du pain, assez pour que les convalescents ne souffrent pas de la faim.

§. 213. Quand la fievre est forte, le poulx dur, le mal de tête & de reins violent, il faut 1°. sur le champ faire une saignée au bras, donner, deux heu-

heures après, un lavement, & si la fievre continuë, reïterer la saignée. J'en ai fait faire, jusques à quatre les deux premiers jours, à des gens qui n'avoient pas dix-huit ans; elle est surtout nécessaire, quand avec un polx dur & plein, il y a assoupissement ou reveries.

2°. L'on donne, tant que la fievre est trop forte, deux, trois, & même quatre lavemens par jour, & deux bains de jambes.

3°. On sort le malade du lit, & on le tient sur une chaise aussi longtems que l'on peut.

4°. On renouvelle frequemment l'air de la chambre, & s'il est trop chaud, comme cela arrive souvent en été, on employe pour le rafraichir, les moyens décrits (§. 36.).

5°. Le malade ne boit que des tisannes N°. 2. ou 4; & si cela ne modere pas suffisamment la fievre, on lui donne toutes les heures, ou toutes les deux heures, suivant le besoin, une cuillerée de la potion N°. 10. Après l'éruption, la fievre étant moins forte, on diminuë la quantité des secours, & même, si elle cessoit entierement, on se conduiroit de la maniere indiquée dans le §. 212.

§. 214.

§. 214. Quand, après quelques jours de calme, la ſuppuration renouvelle la fievre, l'on doit 1°. & ſurtout, avoir ſoin d'entretenir le ventre très libre; pour cela on doit, *a.* mettre dans les lavemens une once de catholicon, ou ſimplement les faire de petit l'ait, avec du miel, de l'huile & du ſel; *b.* donner trois fois par jour dans la matinée, à deux heures de diſtance l'un de l'autre, trois verres de la tiſanne N°. 32; *c.* purger de deux jours l'un avec la potion N°. 32; mais ce jour là on ne prendra pas celle N°. 32. 2°. Il faut, ſi le mal eſt violent, donner, même à double doſe, le remede N°. 10.

3°. L'on doit ſortir le malade du lit, & le tenir levé, dans une chambre bien airée, jour & nuit, juſques à ce que la fievre ait baiſſé. Pluſieurs perſonnes s'étonneront de ce conſeil; cependant c'eſt celui qui m'a paru ſouvent le plus efficace, & ſans lequel les autres ſont inutiles. Comment dormira le malade, dira-t-on? Il n'eſt pas néceſſaire qu'il dorme à cette époque, au contraire, le ſommeil lui nuiroit; d'ailleurs il ne peut pas dormir; la ſalivation qui eſt continuelle l'en empêche;

pêche, & il eſt très important de l'entretenir ; on la facilite en injectant ſouvent dans la gorge de l'eau miellée. Il eſt auſſi très utile d'en injecter dans les narines, & de les nettoyer ſouvent des croûtes qui s'y amaſſent. Ces attentions diminuent, non ſeulement le mal-aiſe du malade, mais elles contribuent même très efficacement à la guериſon.

4°. Si le viſage & le col ſont fort enflé, on met des cataplaſmes émolliens à la plante des pieds ; & ſi cela ne ſuffit pas, l'on y applique des ſinapiſmes ; ce ſont des emplâtres faits avec du levain, de la moutarde, & du vinaigre. Ils y occaſionnent quelquefois des douleurs exceſſives & brulantes, mais à meſure que ces douleurs augmentent, la tête & le col ſe dégagent, d'une façon marquée.

§. 215. Les paupieres s'enflent, quand la maladie eſt grave, au point de couvrir les yeux, qui reſtent fermés pendant pluſieurs jours. Il ne faut rien faire que de les arroſer ſouvent avec un peu de lait & d'eau tiede. Ces précautions qu'on prend de les frotter avec du ſafran, un ducat, de l'eau roſe,

ſont

ſont auſſi inutiles que pueriles. Ce qui contribue le plus à prévenir la rougeur des yeux, après la maladie, & en général toutes les autres ſuites, c'eſt de ſe contenter, pendant longtems, de très peu d'alimens, & ſurtout de ne prendre ni viande ni vin. Dans les petites veroles mauvaiſes, & chez les petits enfans, les yeux ſe ferment dès le commencement de l'éruption.

§. 216. Un ſecours extrêmement efficace, & qui n'avoit été employé, pendant longtems, que comme un moyen de conſerver le viſage, mais qui a les plus grandes influences ſur la conſervation de la vie, c'eſt d'ouvrir les boutons, non ſeulement au viſage, mais par tout le corps. En les ouvrant, premierement, on previent le ſejour du pus, & par là on empêche qu'il ne ronge, & ne laiſſe des cicatrices, des creux profonds, ou d'autres défigurations de cette eſpece. En ſecond lieu, en donnant ainſi iſſuë au venin, on empêche qu'il ne repaſſe dans le ſang, & par là on enleve une des grandes cauſes du danger. Troiſiemement on détend la peau, l'enflure du viſage, celle du col diminuent, à meſure qu'on ouvre, &

l'on facilite ainsi le retour du sang du cerveau ; ce qui est un très grand avantage. Il faut ouvrir successivement par tout, à mesure que les boutons sont murs. Le moment de le faire, c'est quand ils sont tout à fait blancs, qu'ils commencent à jaunir tant soit peu, & que le cercle rouge qui les entoure a entierement pali. On les ouvre avec des ciseaux très pointus, ce qui n'est absolument point douloureux pour le malade, & quand on en a coupé une certaine quantité, on applique plusieurs fois une éponge trempée dans l'eau tiede, pour enlever ce pus qui se forme aisement en croutes. Mais comme les boutons vuidés se remplissent assez vite, il faut réiterer l'ouverture au bout de quelques heures, & y revenir quelques fois cinq ou six fois de suite. Ces soins paroitront minutieux, & ne deviendront sans doute jamais une pratique générale, mais je repete qu'ils sont beaucoup plus importans, qu'on ne l'imagine, & que, dans une fievre de suppuration fort grave, une ouverture générale, exacte, & réiterée des boutons mûrs, est le remede le plus efficace, parce qu'elle ôte les deux causes du danger, qui sont le pus & la tension de la peau.

§. 217.

§. 217. Je n'ai point parlé, dans le traitement, des remedes anodins ou propres à faire dormir, qu'on employe généralement, mais que je n'employe presque jamais dans cette espece, & dont j'ai prouvé tout le danger, dans cette même lettre à Mr. HALLER, dont j'ai déja parlé. Ainsi, par tout où l'on n'a point de Médecin, on doit éviter avec le plus grand soin, la thériaque, le laudanum, le sirop de pavot blanc, celui même de pavot rouge, celui de karabé, les pilules de styrax, ou de cynoglosse, en un mot, tout ce qui peut faire dormir. On doit surtout les bannir absolument dans le tems de la seconde fievre, pendant laquelle le sommeil, même naturel est dangereux. Un cas, dans lequel il est quelquefois permis de les employer, c'est pour les enfans foibles ou sujets aux convulsions, chez lesquels l'éruption se fait avec peine; mais je le repete, il faut être circonspect dans l'usage de ces remedes, qui sont mortels, quand les vaisseaux sont pleins, quand il y a de l'inflammation, de la fievre, quand la peau est tendue, quand le malade a des rêveries, ou de l'oppression, & quand il convient que le ventre soit libre, que les

urines coulent abondamment, & qu'on ſalive beaucoup.

§. 218. Si l'éruption commencée rentroit tout à coup, il faudroit bien ſe garder de donner des remedes ſudorifiques, chauds, ſpiritueux, volatils; mais il faut donner beaucoup du remede N°. 12. qu'on boira chaudement, & appliquer des veſicatoires aux gras des jambes. Ce cas eſt fâcheux, & les differentes circonſtances qui l'accompagnent, peuvent exiger quelques ſecours, dans le detail deſquels je ne puis pas entrer ici. Quelquefois une ſaignée fait reparoitre l'éruption ſur le champ.

§. 219. Le ſeul moyen ſûr d'éloigner tout le danger de cette maladie, c'eſt de l'inoculer; mais ce moyen ſalutaire, qu'on doit regarder comme une grace particuliere de la Providence, ne peut être à l'uſage du peuple, que dans les païs où l'on a fondé des hopitaux pour l'inoculation. Dans ceux où il n'y en a point encore, la ſeule reſſource qu'on ait, pour les enfans qu'on ne fait pas inoculer chez eux, c'eſt de les diſpoſer à avoir cette maladie heureuſement, par une préparation aiſée.

§. 220 Cette prépatation consiste en general, à corriger les vices de la santé du sujet s'il en a, & à le rendre bien portant sans être excessivement vigoureux, parce que chez les sujets très vigoureux, la maladie est quelquefois trop violente.

L'on sent que les dérangemens de la santé, étant très differens, les préparations ne peuvent pas être les mêmes, & qu'un enfant sujet à une maladie habituelle ne peut pas être préparé comme celui qui est sujet à une maladie toute differente, & les détails necessaires sur cet important objet, seroient déplacés ici, soit par leur longueur, soit parce qu'il n'est pas possible de donner, à des personnes qui ne sont pas Medecins, des connoissances suffisantes, pour se décider sur le choix des secours dans plusieurs cas; mais j'en indiquerai quelques uns, qui conviendront, assez généralement, aux enfans bien portans & robustes.

Le premier, c'est une diminution dans la quantité des alimens. Les enfans mangent generalement un peu trop; il faudroit les reduire à leur juste mesure, si l'on pouvoit l'assigner exactement;

mais l'on peut presque pour tous reduire le souper à très peu de choses.

Le second secours consiste dans le choix des alimens; il est moins à la portée du peuple, qui est borné à un petit nombre, qu'à celle du riche, qui a beaucoup de retranchemens à faire, mais aussi il lui est moins necessaire. Ses alimens, plus simples, & presque tous tirés des vegetaux & des laitages, sont ceux qui conviennent le mieux; il n'est presque question pour lui que de les choisir bien conditionnés, du pain bien cuit, des legumes préparés sans lard & sans graisses rances, des fruits bien mûrs, point de gâteaux ou tartes, peu de fromage; voilà à peu près à quoi l'on peut reduire cet article de leur préparation.

On jugera des bons effets des attentions, à ces deux égards, par la diminution de leur ventre, parce qu'ils seront plus gais & plus agiles, qu'avec un peu moins de couleur, & quelquefois d'embonpoint, ils auront un meilleur visage.

Le troisieme secours, c'est de leur donner quelques bains de jambes tie-

des,

des, le ſoir en les couchant ; ce remede favoriſe la tranſpiration, rafraichit, delaye le ſang & en diminue l'acreté, toutes les fois qu'il eſt ordonné à propos.

Le quatrieme, c'eſt l'uſage du petit lait bien clair ; ce remede, qui eſt un ſuc d'herbes filtré & adouci par les organes de l'animal, remplit toutes les indications qui ſe preſentent, (je parle toujours des enfans ſains & robuſtes,) il donne de la ſoupleſſe aux vaiſſeaux, il diminue la denſité du ſang, qui, augmentée par l'action du venin, degenereroit en un épaiſſiſſement inflammatoire trop dangereux ; il détruit tous les engorgemens qui peuvent ſe trouver dans les viſceres du bas ventre, il ouvre les couloirs de la bile, il en emouſſe l'acreté, il lui donne de la fluidité, il previent la putridité, adoucit ce que la maſſe des humeurs pourroit avoir de trop acre, il facilite les ſelles, les urines, la tranſpiration ; en un mot, il donne au corps la diſpoſition la plus favorable pour n'être pas trop violemment agité par l'effet d'un venin inflammatoire ; & pour les enfans dont je parle, ceux qui ſont ſanguins,

ceux qui ſont bilieux, il eſt ſans contredit le remede préparatoire le plus efficace, & le plus propre à les dedommager de la privation de l'inoculation.

J'ai déja dit qu'on pouvoit auſſi l'employer avec beaucoup de ſuccés, pendant le cours de la maladie; mais j'avertis que quelque ſalutaire qu'il ſoit, dans les cas indiqués, il y en a beaucoup dans leſquels il nuiroit. L'on auroit très grand tort, de l'ordonner à des enfans foibles, languiſſans, noüés, pales, ſujets aux vomiſſemens, à la diarhée, aux aigreurs, à toutes les maladies qui prouvent qu'ils ont les vaiſſeaux foibles & les humeurs aigres; ainſi il faut bien ſe garder, de le regarder comme un ſecours univerſel, & immanquable. On peut en faire prendre tous les matins quelques verres, ou en donner, pendant tout le jour, au lieu d'autre boiſſon, ou le donner en ſoupe, avec du pain, à dejeuner, à ſouper, & même plus ſouvent.

Si le payſan vouloit ſuivre ces directions, qui ſont très aiſées & très à ſa portée, toutes les fois que la petite verole regne, je ſuis perſuadé qu'on en diminueroit les ravages. Quelques uns en profiteront; il y en a qui ſont ex-

trêmement sensés, & remplis d'un véritable amour paternel; il y en a d'autres, qui sont trop brutes pour en sentir l'utilité, & trop feroces pour donner quelques soins à leurs familles.

CHAPITRE XIV.

De la Rougeole.

§. 221. LA rougeole, à laquelle les hommes sont aussi généralement assujetis qu'à la petite verole, est une maladie à peu près de la même espece, mais moins meurtriere, quoique dans quelques pays elle fasse d'assez grands ravages. Dans celui-ci, l'on meurt plus rarement de la maladie, que de ses suites.

Quelquefois il y a, en même tems, epidemie de petite verole & de rougeole dans le même endroit; plus souvent, cependant, j'ai vû qu'elles regnoient dans des années differentes. Il arrive aussi que les deux maladies se melent, & que l'une survient à l'au-

tre avant qu'elle soit finie, ce qui est dangereux.

§. 222. Chez quelques malades, le mal s'annonce plusieurs jours à l'avance, par une petite toux frequente & seche, sans aucun autre mal; plus ordinairement, par un mal-aise général, des alternatives de frissons & de chaleur, un mal de tête violent chez les adultes, un assoupissement chez les enfans, un mal de gorge très fort, &, ce qui caracterise la maladie, une rougeur & une chaleur considerables dans les yeux, accompagnées d'un gonflement des paupieres, d'un écoulement de larmes extrêmement acres, & d'une si grande sensibilité des yeux, qu'ils ne peuvent pas soutenir la lumiere; par des éternûemens très frequens, & un écoulement par le nez, de la même matiere qui coule des yeux.

La chaleur & la fievre augmentent rapidement, le malade a de la toux, de l'oppression, de l'angoisse, des envies de vomir continuelles, de violentes douleurs dans les reins, quelquefois la diarrhée, & alors les vomissemens sont moins considerables; d'autres fois des sûeurs, mais moins abondantes que dans

dans la petite verole ; la langue est blanche, la soif est souvent ardente, les accidens sont, généralement, plus violens, qu'avant les petites veroles benignes.

Enfin, le quatrieme, ou le cinquieme jour, quelquefois sur la fin du troisieme, l'éruption se fait très promptement, & très abondamment sur tout le visage, qui, dans peu d'heures, est couvert de taches, dont chacune ressemble à une morsure de puce, mais d'un rouge plus foncé, & dont plusieurs se reunissant forment des plaques rouges, plus ou moins larges, & qui, enflammant la peau, produisent une enflûre sensible au visage ; quelquefois même les yeux sont fermés. Chaque petite tache est un peu élevée, surtout au visage, où l'on s'en apperçoit à l'œil & au doigt ; dans le reste du corps, cette élevation n'est presque sensible que par la rudesse qu'elle donne à la peau.

Aprés avoir commencé par le visage, l'éruption se continue sur la poitrine, le dos, les bras, les cuisses, les jambes. Elle est ordinairement très abondante sur la poitrine & sur le dos ; il arrive même, quelquefois, qu'on trou-

ve des plaques rouges ſur la poitrine, avant qu'il ſe ſoit fait aucune eruption ſur le viſage.

Le malade a ſouvent, comme dans les petites veroles, des ſaignemens de nez abondans, qui emportent le mal de tête, de yeux, & de gorge.

Quand la mlaadie eſt fort douce, preſque tous les accidens diminuent après l'éruption, comme dans la petite verole; mais, ordinairement, le changement en bien, n'eſt pas auſſi ſenſible que dans cette premiere maladie. Les vomiſſemens ceſſent, il eſt vrai, preſqu'entierement, mais la fievre, la toux, le mal de tête continuent, & j'ai vû, quelquefois, qu'un vomiſſement de matieres bilieuſes, un ou deux jours après l'eruption, ſoulageoit beaucoup plus que l'eruption même. Le troiſieme, ou le quatrieme jour de l'eruption, la rougeur diminue, les taches ou boutons ſe deſſechent, & tombent en petites écailles, la peau même intermediaire tombe de la même maniere, & ſe trouve remplacée, par une nouvelle, qui s'eſt formée deſſous. Le neuvieme jour, quand la maladie eſt allée vite, le onzieme, quand elle a été fort

l'ente,

lente, il ne reste aucun vestige des rougeurs, & la peau est d'abord très bien raccommodée.

§. 223. Mais le malade n'est pas gueri, à moins que, pendant le tems de la maladie, ou d'abord après, il n'ait eu quelqu'évacuation considerable, comme les vomissemens dont j'ai parlé tout à l'heure, ou une diarrhée bilieuse, ou des urines, ou des sûeurs abondantes; car, quand il survient quelqu'une de ces évacuations, la fievre disparoit, le malade reprend des forces, & se guerit entierement. Quelquefois aussi, sans aucune de ces évacuations, la transpiration insensible dissipe les restes du venin, & le malade se porte très bien. Mais, d'autres fois, ce venin, s'il ne s'évacue pas entierement, se jette sur le poulmon, & y produit une legere inflammation; l'opression, la toux, l'angoisse, la fievre reviennent, & le malade est dans un grand danger. Souvent l'orage est moins violent, mais il est long, & il reste des toux très opiniatres, qui ont plusieurs caracteres de coqueluches. En 1758, il y eut ici une épidemie de rougeoles extrêmement nombreuse; presque tous

ceux

ceux qui l'eurent, & qui ne furent pas extrêmement bien soignés, prirent cette toux, qui étoit très forte & très rebelle.

§. 224. Quoique ce soit là la marche de la maladie abandonnée à elle même, ou mal soignée, & surtout traitée par un regime chaud, quand on a soin de moderer la fievre dans les commencemens, de délayer, & d'entretenir les évacuations, ces mauvaises suites sont extrêmement rares.

§. 225. La façon de traiter cette maladie est la même que pour la petite verole.

1. Si la fievre est forte, le poulx dur, l'opression violente, tous les symptomes graves, on fait une ou deux saignées.

2. L'on donne des lavemens & des bains de jambes; la violence du mal en regle la quantité.

3. L'on ordonne les tisannes N°. 2. ou 4, ou un thé de sureau ou de tilleul, auquel on mêle une cinquieme partie de lait.

4. On employe les parfums d'eau chaude, qui sont très utiles pour soulager le mal de gorge, la toux & l'oppression.

5. Dès

5. Dès que les rougeurs commencent à palir, on purge avec la potion N°. 23.

6. On tient le malade au regime, encore une couple de jours, après cette purgation, & ensuite on le met à celui des convalescens.

7. S'il survient, dans le tems que l'éruption doit se faire, des accidens semblables à ceux qui surviennent dans la petite verole, on y remedie de la même maniere.

§. 226. Quand on n'a pas suivi cette methode, & que les accidens décrits §. 223. surviennent, il faut traiter la maladie comme une inflammation commençante, & faire tout ce qui vient d'être dit §. 225. Si le mal n'est pas violent, l'on peut se passer de la saignée. S'il y a longtems qu'il dure, dans des enfans gras, chargés d'humeurs, lents, pâles, il faut joindre aux mêmes secours, sans saignées, la potion N°.8, & les vesicatoires aux jambes.

§. 227. Il arrive souvent, que l'éloignement des secours fait qu'on neglige trop les restes de la maladie, surtout la toux, & alors il se forme une veritable suppuration dans le poulmon,

avec

avec une fievre lente. J'ai vû plusieurs enfans, dans des villages, perir de cette façon; cet état est de la même nature que celui décrit §. 68. & 82. & finit de même, souvent, par une diarrhée très peu douloureuse, & quelquefois puante, qui emmene le malade. Dans ces cas, il faut employer tous les secours prescrits §. 74. art. 3. 4. 5. la poudre N°. 14. le lait & l'exercice. Mais il est si difficile de faire prendre la poudre aux enfans, qu'il faut quelquefois se borner au lait, & j'ai vû souvent, que, dans ces cas, il operoit seul des guerisons très difficiles. J'avertis que jamais il n'opere aussi efficacement, que quand on le prend seul, sans aucun autre aliment, & qu'il est très important de ne lui en associer aucun qui ait le plus petit degré d'aigreur. Les personnes aisées, peuvent prendre, en même tems, avec succès, pour leur boisson, les eaux de Pfeffer, de Seltzer, de Petersthal, ou quelques autres très legeres, & qui n'ont que très peu de mineral; on les employe, également, avec succès dans tous les cas, dans lesquels la cure dont je parle, est necessaire.

§. 228. Quelquefois il reste une toux fort seche avec beaucoup de chaleur, dans la poitrine, & dans tout le corps, de l'alteration, la langue & la peau extrêmement seches. J'ai gueri cet état en faisant respirer la vapeur d'eau chaude, en faisant prendre des bains tiedes, & en ne donnant, pendant plusieurs jours, que de l'eau & du lait.

Je reitere, encore, avant que de quitter cette matiere, que le venin de la rougeole est extrêmement acre; il paroit avoir quelque raport avec l'humeur bilieuse, qui produit les eresypelles, & par là même cette maladie demande des soins, sans quoi il est à craindre qu'elle n'ait des suites facheuses. J'ai vû, depuis peu, une jeune fille, qui avoit langui, depuis une rougeole essuyée il y a trois ans, & chez laquelle il s'etoit enfin formé une ulceration au col, que le lait coupé avec la salsepareille, a retablie.

§. 229. L'on a inoculé la rougeole, dans les païs où elle est très mauvaise, & cette methode auroit aussi de grands avantages, dans celui-ci; mais

il en est comme de l'inoculation de la petite verole, elle ne peut être utile au peuple, qu'au moyen d'un hôpital.

CHAPITRE XV.

De la fievre ardente ou chaude.

§. 230. PResque toutes les maladies dont j'ai parlé jusques à present, sont produites par l'inflammation du sang, jointe à l'inflammation particuliere de quelque partie, ou à quelque venin qui doit s'évacuer. Quand le sang s'enflamme fortement, sans qu'il y ait aucune partie plus particulierement attaquée, il produit cette fievre, qu'on appelle fievre ardente ou chaude.

§. 231. Les signes qui la font connoitre sont, la dureté du poulx & sa pleinitude, plus considerables dans cette maladie que dans aucune autre, une chaleur très forte, une grande soif, une secheresse extraordinaire des yeux, des narines, des levres, de la langue, de la gorge; un violent mal de tête, & quel-

quelquefois des reveries dans le tems du redoublement, qui est considerable tous les soirs; la respiration un peu gênée, sur-tout dans le tems du redoublement, avec une toux de tems en tems, sans douleur dans la poitrine & sans crachats; le ventre resserré; les urines rouges, chaudes, peu abondantes; quelques ressautemens, surtout quand le malade s'endort; peu ou point de bon sommeil, mais, presque toujours, une espece da'ssoupissement, qui rend les malades assez peu sensibles à ce qui se passe autour d'eux, & à leur propre état; quelquefois un peu de sûeur; à l'ordinaire la peau tres seche, de la foiblesse, peu ou point de goût & d'odorat.

§. 232. Cette maladie est produite, comme toutes les maladies inflammatoires, par les causes qui épaississent le sang, & en augmentent le mouvement; comme l'excès du travail, la trop grande chaleur, les veilles, l'abus du vin, ou des liqueurs, un air trop longtems sec, des excès en tout genre, des alimens échaufans.

§. 233. 1°. L'on doit mettre, d'abord, le malade au regime, ne donner des alimens que de huit en huit heures, quel

quelquefois ſeulement deux fois par jour; l'on pourroit même, dans les cas graves, s'en paſſer tout à fait.

2°. L'on reïtere les ſaignées, juſques à ce que le poulx s'amolliſſe. La premiere doit être conſiderable; & l'on en fait une ſeconde quatre heures après. Si le poulx s'amollit, on peut ſuſpendre, & n'y revenir que quand il reprendroit aſſez de dureté, pour faire craindre de nouveau le danger; mais s'il continuë à être fort & dur, on fait, dans le même jour la troiſieme ſaignée, qui ſouvent eſt la derniere.

3°. On donne deux & même trois lavemens par jour, N°. 5.

4°. On baigne deux fois par jour les jambes dans l'eau tiede; on lave en même tems les mains avec la même eau, on met des linges, ou des flanelles, trempés dedans, ſur la poitrine & ſur le ventre; & l'on fait boire, très regulierement, le lait d'amandes N°. 4. & la tiſane N°. 7. Les pauvres peuvent ſe tenir à cette derniere, mais il faut en boire prodigieuſement. Après les ſaignées, l'air frais & la quantité de boiſſon, font le ſalut du malade.

5°. Si, après les saignées, la fievre continuoit à être très forte, il faut l'abbattre, en donnant une cuillerée, toutes les heures, de la potion N°. 10. jusques à ce qu'elle ait diminué, & ensuite, de trois en trois heures, jusques à ce qu'elle soit très moderée.

§. 234. Il survient souvent, dans cette maladie, des saignemens de nez, qui sont très salutaires.

Les premiers signes d'amandement sont l'amollissement du poulx, qui ne perd cependant tout à fait sa dureté, que quand la maladie est entierement terminée; la diminution du mal de tête, l'augmentation des urines, la diminution dans leur rougeur, un commencement d'humidité sur la langue. Tous ces signes favorables vont en augmentant, & entre le neuvieme & le quatorzieme, il survient ordinairement, souvent après quelques heures d'orage, des selles beaucoup plus abondantes, une grande quantité d'urine, qui dépose un sediment d'un blanc roux, au dessus duquel l'urine reste très claire & d'une couleur naturelle, & des sûeurs plus ou moins abondantes. En même tems les narines & la bouche s'humectent; cette croute seche & brune, qui

qui couvroit la langue, & que rien ne pouvoit enlever, se dissipe d'elle-même; le gout revient, la soif diminuë, la clarté des idées renait, l'assoupissement se dissipe, le sommeil & les forces reviennent. Après cette époque il faut donner la potion N°. 23, & mettre le malade au regime des convalescens. On peut, au bout de huit ou dix jours, redonner la même potion. Chez quelques malades, les urines ne déposent jamais, mais ils guerissent très bien sans cela.

§. 235. On juge que le mal empire, si le poulx reste dur & perd de sa force, si le cerveau est plus embarrassé, la respiration plus gênée, les yeux, le nez, les levres, la langue plus secs, la voix plus changée. Si à ces symptomes se joignent le gonflement du ventre, la diminution des urines, un délire continuel, l'angoisse, l'égarement des yeux, le mal est presque desesperé; & le malade n'a plus que quelques heures à vivre, quand ses mains & ses doigts sont continuellement en mouvement, comme pour chercher quelque chose sur ses draps; c'est ce qu'on appelle *chasser aux mouches*.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Des fievres putrides.

§. 236. APrès avoir parlé des maladies fievreuses, qui dépendent de l'inflammation du sang, je parlerai de celles que produisent les matieres corrompuës, qui croupissent dans l'estomac, dans les boyaux, dans les visceres du bas ventre, ou qui ont déja passé dans le sang. On les appelle fievres putrides, ou, quelquefois, fievres bilieuses, quand la corruption de la bile paroit avoir le plus de part à la maladie.

§. 237, Cette maladie s'annonce, souvent plusieurs jours à l'avance, par un grand abbattement, une pesanteur de tête, des douleurs de reins & de genoux, la bouche mauvaise le matin, peu d'appetit, un sommeil inquiet, quelquefois, un mal de tête excessif pendant plusieurs jours, sans aucun autre symptome. Ensuite il survient un frisson, suivi d'une chaleur acre, & seche;

che ; le poulx, qui eſt petit & vite pendant le friſſon, s'éleve pendant la chaleur, & eſt ſouvent très fort, mais il n'a pas la même dureté que dans les maladies précédentes, à moins que la fievre putride ne ſoit compliquée avec une fievre inflammatoire, ce qui arrive quelquefois. Pendant ce tems là, le mal de tête eſt ordinairement très violent ; le malade a preſque toujours des nauſées, & même quelquefois des vomiſſemens, de l'alteration, des rapports deſagréables, la bouche amere, il urine peu. Cette chaleur dure pluſieurs heures, ſouvent toute la nuit ; elle diminue un peu le matin, & le poulx, toujours fievreux, l'eſt alors un peu moins, le malade ſouffre moins, mais il eſt très abbattu.

La langue eſt blanche, ſale, les dents ſe saliſſent, l'haleine a une mauvaiſe odeur. La couleur, la quantité, & la conſiſtence des urines varient beaucoup. Quelques malades ſont reſſerrés, d'autres ont fréquemment des petites ſelles, qui ne les ſoulagent point. La peau eſt quelquefois ſeche, d'autres fois il y a de la tranſpiration, mais qui ne fait aucun bien. La fievre redouble

double tous les jours, & souvent, à des heures irregulieres. Outre le grand redoublement qu'on observe chez tous les malades, il y en a souvent des petits chez quelques uns.

§. 238. Quand le mal est abandonné à lui-même, ou mal-soigné, ou plus fort que les remedes, ce qui n'est pas rare, la fievre augmente, les redoublemens deviennent plus longs, plus fréquens, irreguliers; il n'y a point de bons momens; le ventre se tend comme un ballon, ce qu'on appelle meteorisme; les reveries surviennent; le malade ne sent plus ses besoins, & se salit dans son lit; il refuse les secours, parle continuellement, avec un poulx vite, petit, irregulier. Il paroit quelquefois de petites taches d'un brun livide, sur la peau, sur-tout du col, du dos, & de la poitrine. Toutes les matieres qui sortent du corps du malade, ont une odeur tres puante; il survient des mouvemens convulsifs, surtout au visage; il ne se couche que sur le dos, & tombe insensiblement vers les pieds du lit; *il chasse aux mouches*; le poulx devient si petit & si vite, qu'on ne peut qu'à peine le sentir, &

point le compter. L'angoiſſe paroit inexprimable, il coule une ſûeur de détreſſe, la poitrine s'emplit, & l'on meurt miſerablement.

§. 239. Quand la maladie eſt moins violente, ou qu'elle eſt bien traitée, & que les remedes reuſſiſſent, le mal reſte quelques jours dans l'état d'écrit (§. 237.) ſans empirer & ſans diminuer; il ne ſurvient aucun des ſymptomes (§. 238.); mais, au contraire, tous les ſymptomes diminuent, les redoublemens ſont moins longs, & moins violens, le mal de tête plus ſupportables, les ſelles ſont moins fréquentes, plus abondantes & ſoulagent; les urines coulent abondamment, quoiqu'elles continuent à varier; on recouvre un peu de ſommeil, & il eſt plus tranquille; la langue ſe nettoye, & chaque jour la ſanté fait quelques progrès.

§. 240. Cette maladie n'a pas de terme fixe, ni pour guerir ni pour tuer. Quand elle eſt très violente, ou mal conduite, elle tue quelquefois le neuvieme jour; ſouvent l'on en meurt du dix-huitieme, au vingtieme quelquefois ſeu-

ſeulement environ le quarantieme, après avoir eu des alternatives de mieux & de pire.

Quand elle eſt legere, elle eſt quelquefois guerie au bout de peu de jours, après les premieres évacuations. Quand elle eſt grave, il y a des malades qui ne ſont hors de danger qu'au bout de ſix ſemaines, & même plus tard; mais il eſt vrai que ces maladies ſi longues, dépendent ſouvent, en grande partie, du traitement, & qu'ordinairement le cours en doit être decidé entre le quatorzieme & le trentieme jour.

§. 241. Le traitement des fievres de cette eſpece, conſiſte dans les remedes ſuivans.

1°. On *met le malade au regime*, & quoiqu'il ait le ventre libre, quelquefois même un peu de diarrhée, il faut également lui donner tous les jours un lavement. Sa boiſſon ordinaire doit être de la limonade, qu'on prépare avec le jus de citron, un peu de ſucre & de l'eau, ou la tiſanne N°. 3. L'on peut, au lieu du jus de citron, employer le vinaigre, qui fait, avec le ſucre & l'eau, une boiſſon agréable & très ſaine.

2°. S'il y a inflammation, ce qu'on connoit par la force & la dureté du poulx, & par le temperamment du malade, s'il est fort & robuste, ou s'il est échauffé par quelqu'une des causes marquées (§. 232.), il faut faire une saignée, & même, s'il est nécessaire, une seconde, quelques heures après. Mais j'avertis que très souvent il n'y a point d'inflammation, & qu'alors la saignée seroit nuisible.

3°. Quand le malade a fait, pendant deux jours, un usage abondant de ces boissons, s'il a encore la bouche très mauvaise & de fortes envies de vomir, on lui donne la poudre N°. 34, delayée dans un demi pot d'eau tiede, dont il boit un verre tous les demi quart d'heures. Mais comme ce remede fait vomir, il ne faut le prendre que quand on est sûr qu'il n'y a aucune circonstance qui doive en empêcher l'usage; ces circonstances seront indiquées dans le chapitre des remedes de précaution. Si les premiers verres faisoient vomir abondamment, on n'en donneroit plus, & l'on se contenteroit de faire boire une très grande quantité d'eau tiede; s'ils ne produisent pas cet effet, on con-

continuë jusques à la fin. Ceux qui craindroient ce remede, qui est ce qu'on appelle ordinairement l'émetique, pourroient prendre celui N°. 35. en beuvant aussi beaucoup d'eau tiede, quand il opereroit; mais le premier est à préferer dans les cas graves. L'on ne doit au reste jamais employer ni l'un ni l'autre quand il y a inflammation; ce seroit alors donner un vrai poison; & même, si la fievre est très forte, quoique sans inflammation, l'on ne doit pas s'en servir.

Le moment de les donner, c'est après le redoublement, quand la fievre a beaucoup baissé. Ordinairement après avoir fait vomir, le remede N°. 34. purge; le N°. 35. opere plus rarement cet effet.

Dès que les vomissemens ont fini, on recommence la tisanne, & il faut bien se garder de donner du bouillon à la viande au malade, sous prétexte qu'il est purgé. Les jours suivans on continue comme les premiers; mais comme il est important de tenir le ventre libre, il faut prendre tous les jours, dans la matinée, la tisanne N°. 32. Ceux pour qui elle seroit trop dispen-

dieuse, y suppléeront, en mettant tous les jours le quart de la poudre N°. 34. dans cinq ou six tasses d'eau, dont ils prendront une tasse toutes les deux heures, en commençant le grand matin. Mais si la fievre étoit très forte le N°. 32. doit être préferé.

4°. Après l'effet de l'émetique, si la fievre continuë, si les selles restent puantes, si le ventre est un peu tendu, si les urines ne coulent pas abondamment, il faut donner, de deux en deux heures, une cuillerée de la potion + N°. 10, qui arrête la putridité & abbat la fievre. Quand le mal est très pressant, on peut en donner toutes les heures.

5°. Quand, malgré ces secours, la fievre continuë, & que le cerveau n'est pas net, que le malade a des violens maux de tête, ou de l'inquietude, il faut mettre au gras des jambes, les emplâtres vesicatoires N°. 36. & les laisser suppurer le plus longtems qu'il sera possible.

6°. Quand la fievre est très forte, il faut absolument retrancher toute nourriture.

7°. Quand on ne peut pas donner l'émeti-

+ Cave ab hac formula
[illegible]

metique, l'on doit donner le matin, deux jours de suite, trois prises de la poudre N°. 24. à une heure de distance l'une de l'autre; ce remede procure quelques selles bilieuses, qui abbattent beaucoup la fievre, & diminuent considerablement la violence de tout le reste de la maladie. On l'employe avec succès dans les cas où la fievre trop forte, empêche l'émetique; & l'on doit se borner à ce remede, toutes les fois qu'on est incertain, si les circonstances du mal permettent le vomissement, dont on peut d'ailleurs se passer dans un très grand nombre de cas.

8°. Quand le mal a beaucoup diminué, que les redoublemens sont foibles, & que le malade est quelques heures sans fievre, on doit discontinuer l'usage journalier des boissons purgatives, mais l'on continuë celui des tisannes ordinaires, & l'on fait très bien de donner, de deux en deux jours, deux prises de la poudre N°. 24. qui prévient très bien toutes les suites facheuses de la maladie.

9°. Si la fievre a fini pendant la plus grande partie du jour, si la langue est bonne, si le malade a été bien purgé,

& qu'il reste cependant un accès de fievre tous les jours, il faut donner la poudre N°. 14. quatre prises entre la fin d'un accès & le commencement d'un autre, & l'on continuë quelques jours sur ce pied. Ceux qui ne seroient pas en état de se procurer ce remede, pourroient y suppléer par la boisson amere N°. 37. dont ils prendroient quatre verres à distances égales entre les accès.

10°. Comme les organes qui servent à la digestion, ont été extrêmement fatigués dans cette maladie, il est très important de se menager longtems, pour la quantité & la qualité des alimens, & de prendre de l'exercice, dès que les forces le permettent, sans quoi, l'on pourroit tomber dans quelque maladie de langueur.

CHAPITRE XVII.

Des fievres malignes.

§. 242. L'On appelle fievres malignes, celles, dans lesquelles le danger est plus grand, que les

les ſymptomes ne ſont effrayans. Elles font du mal ſans paroître dangereuſes; c'eſt, comme on l'a fort bien dit, un chien qui mord ſans abboyer.

§. 243. Le caractère diſtinctif des fievres malignes, c'eſt la perte totale des forces dès le commencement. Elles dépendent d'une corruption des humeurs, qui eſt pernicieuſe au principe des forces, dont la deſtruction eſt préciſement la cauſe du peu de violence des accidens, parce qu'aucun organe n'eſt plus en état de faire une défenſe vigoureuſe, contre la cauſe de la maladie.

Si, au moment où deux armées vont ſe battre, on enleve à l'une preſque toutes ſes armes, le combat ſera peu violent, peu bruyant, horriblement meurtrier. Le ſpectateur, qui, ſans s'appercevoir de ce deſarmement, ne jugeroit du carnage qui ſe fait que par le bruit, ſeroit extrêmement trompé. Le nombre des morts ſera prodigieux, il l'eût été beaucoup moins, & le bruit plus grand, ſi les combattans avoient été armés de part & d'autre.

§. 244. Les causes de cette maladie sont, un long usage de viandes, sans legumes, sans fruits, sans acides; des alimens mal conditionnés comme le pain fait avec des mauvaises graines; des viandes corrompuës. Huit personnes mangerent du poisson gâté, elles furent toutes attaquées d'une fievre maligne, & il en perit cinq, malgré les soins des plus habiles Médecins. Ces fievres sont aussi, très souvent, l'effet de la disette, d'un air trop chaud & trop humide, d'un air, sur-tout, qui reunit ces deux qualités, aussi elles sont fréquentes dans les années chaudes, au bord des étangs & des marais; d'un air enfermé, sur-tout s'il est habité par plusieurs personnes; d'un principe singulier de corruption dans l'air; des chagrins.

§. 245. Les symptomes des fievres malignes sont, je l'ai deja dit, une perte totale des forces, sans aucune cause précedente sensible, qui ait pû les détruire; en même tems un abbattement de l'ame, qui devient presqu'insensible à tout, & même à la maladie; un changement prompt dans le visage, & sur tout dans les yeux; de petits frissons

ſons qui alternent, pendant vingt-quatre heures, avec de petits accès de chaleur ; quelquefois un grand mal de tête & de reins ; d'autres fois il n'y a point de douleur ; des eſpeces de défaillance, dès-le commencement du mal, ce qui eſt toujours facheux ; point de bon ſommeil, ſouvent un demi aſſoupiſſement ; une reverie legere & ſourde, qui ſe manifeſte ſurtout par l'air extraordinaire & étonné du malade, qui paroit s'occuper profondement de quelque choſe, & qui ne penſe à rien ; quelques malades ont cependant des reveries violentes ; preſque tous un ſentiment de peſanteur, d'autres fois de ſerrement, dans le voiſinage du creux de l'eſtomac.

Le malade paroit avoir beaucoup d'angoiſſe. Il a quelquefois de legers mouvemens convulſifs, dans le viſage, dans les mains, & même dans les bras & les jambes ; ſes ſens paroiſſent s'engourdir, j'ai vû pluſieurs malades les perdre tous les cinq, & quelques uns ſe guerir. Il n'eſt point rare de voir des malades, qui ne voient, n'entendent, ni ne parlent. La voix s'altere, s'affoiblit, quelquefois elle ſe perd

entierement. Quelques uns ont une douleur fixe, dans quelque partie du bas ventre; elle dépend d'un engorgement, & finit souvent par la gangrene; aussi ce symptome est très fâcheux.

La langue est quelquefois très peu changée; d'autres fois, chargée d'un sédiment d'un jaune brun; plus rarement seche que dans les autres especes de fievre; quelquefois cependant elle ressemble exactement à une langue longtems fumée.

Le ventre reste quelquefois très mol, d'autres fois il est tendu. Le poulx est foible, quelquefois assez regulier, toujours plus vite que dans l'état naturel, quelquefois même très vite, & je l'ai toujours trouvé tel, quand le ventre étoit tendu.

La peau n'est souvent ni chaude, ni seche, ni humide; elle se couvre souvent de tâches petechiales, (ce sont de petites taches d'un rouge livide) sur tout au col, autour des épaules, au dos; d'autres fois ce sont de plus grandes taches, brunes, comme après des coups de baton.

Les urines sont presque toujours crues, c'est

c'est-à-dire moins colorées qu'à l'ordinaire. J'en ai vû qu'on ne pouvoit point, à l'œil, distinguer du lait. Il y a quelques fois une diarrhée noire & fœtide, qui est mortelle, si elle ne soulage pas.

Il se forme chez quelques malades, des ulceres livides, dans l'interieur de la bouche & dans le palais. D'autres fois, il se fait des dépôts, dans les glandes qui sont aux aînes, sous les aisselles, entre les oreilles & la machoire; ou il se forme une gangrene dans quelque partie, aux pieds, au mains, au dos. Les forces se perdent entierement, le cerveau s'embarrasse tout à fait, le malade, étendu sur son dos, meurt souvent avec des convulsions, une sûeur prodigieuse, & la poitrine embarrassée. Quelquefois ce sont des hemorragies qui tuent; elles sont presque toujours mortelles dans cette maladie.

Il y a dans cette fievre, comme dans toutes les autres, un redoublement le soir.

§. 246. Le terme de ces maladies est, comme celui des fievres putrides, très irregulier. L'on meurt quelquefois le septieme ou le huitieme jour, plus or-

ordinairement, entre le douzieme & le quinzieme; souvent au bout de cinq ou six semaines; cela dépend de la force de la maladie. Il y en a dont les commencemens sont tout à fait lens, & pendant les premiers jours, le malade, avec beaucoup de foiblesse, & un air très change, se croit à peine malade.

Il en est du terme de la guerison comme de celui de la mort. Il y a des malades hors de danger au bout de quinze jours, & même plutôt, d'autres, seulement, au bout de quelques semaines.

Les signes qui annoncent une guerison sont, un peu plus de force dans le poulx, des urines plus cuites, moins d'abbattement, & de decouragement, le cerveau plus net, une chaleur égale, une sûeur chaude, mediocrement abondante, sans angoisse, le retour des sens perdus pendant la maladie; quoique ce ne soit point un mal, quand le malade devient sourd, si, en même tems, les autres symptomes s'amandent.

Cette maladie laisse ordinairement beaucoup de foiblesse, & il faut un long-

long-tems avant que les malades ayent repris entierement leurs forces.

§. 247. 1°. Il est plus important, dans cette maladie, soit pour le malade, soit pour les assistans, que dans aucune autre, de rafraichir & de purifier l'air. Il faut souvent bruler du vinaigre dans la chambre, & avoir presque toujours une fenêtre ouverte.

2°. La diette doit être legere, & aigre, on peut donner du jus d'oseille, avec de l'eau, mettre du jus de citron dans les bouillons farineux, manger des fruits aigres, comme griottes, groseilles, merises, & pour ceux qui sont en état, citrons, oranges, grenades.

3°. L'on doit changer les linges tous les deux jours.

4°. La saignée est rarement nécessaire, & les exceptions ne peuvent être déterminees surement, qu'en voyant le malade.

5°. Les lavemens sont souvent très peu nécessaires; quelques fois dangereux.

6°. La boisson ordinaire doit être une tisanne d'orge, rendue aigre avec l'esprit acide du N°. 10, dont on met un

quart

quart d'once sur un pot de tisanne, ou la limonade.

7°. Il est important d'évacuer les premieres voyes, où il y a ordinairement une grande quantité de matieres corrompues. Pour cela l'on donne la poudre N°. 35, & ordinairement, après son effet, le malade est mieux, au moins pendant quelques heures. Il est très important de donner ce remede dans les commencemens; mais quand on l'a negligé, on peut le donner plus tard, moyenant qu'il ne soit point survenu d'inflammation particuliere, & qu'il reste encore un peu de force au malade. Je l'ai donné, & avec un succès marqué, le vingtieme jour.

8°. Aprés avoir enlevé, par ce remede, une grande partie des matieres qui contribuent à entretenir la fievre, l'on fait prendre, de deux jour l'un, tant que la maladie dure, quelquefois même tous les jours, une prise de creme de tartre & de rhubarbe N°. 38. Ce remede évacue les matieres corrompues, prévient la corruption des autres, chasse les vers, qui sont très frequens dans ces maladies, & que le malade rend quelquefois par - dessus

&

& par dessous, & qui ont souvent beaucoup de part aux accidens bizarres qu'on observe; enfin, il fortifie les intestins, & sans arrêter les évacuations nécessaires, il modere la diarhée quand elle est nuisible.

9°. Si, avec la diarhée, la peau est seche, & qu'en arrêtant la diarhée on veuille aider la transpiration, on peut, au lieu de rhubarbe, mêler à la crême de tartre de l'ipecacuana, N°. 39, qui, donné à petites doses & frequemment, arrête la diarhée & favorise la transpiration. Ce remede & le précedent se prennent le matin; deux heures après, il faut commencer la potion N°. 40, & la continuer, regulierement, de trois en trois heures, jusques à ce qu'on l'interrompe pour redonner l'un des remedes N°. 38. ou 39, & on la recommence ensuite, jusques à ce que le malade soit beaucoup mieux.

10°. Si les forces étoient extrêmement abbatues & le malade fort angoissé, il faudroit donner avec chaque prise de potion un bol N°. 41. Si la diarhée étoit très forte, on joindroit une ou deux fois par jour à ce bol, vingt grains, c'est-à-dire le tiers d'un de-

demi quart d'once, ou la grosseur d'une très petite feve, de *diascordium*, ou si l'on n'en avoit point, de *theriaque*.

11°. Quand, malgré ces secours, le malade reste dans son état de foiblesse, & d'insensibilité, il faut appliquer de grands vesicatoires au gras des jambes, ou à la nuque; quelquefois même, quand il y a beaucoup d'assoupissement, ou d'embarras de cerveau, on les met avec grand succès sur toute la tête. On les fait suppurer abondamment, &, s'ils se sechent, au bout de quelques jours, on en remet d'autres; il faut en entretenir longtems l'écoulement.

12°. Dès-que le mal est assez amandé, pour que le malade soit quelques heures avec très peu ou point de fievre, il faut profiter de cet intervalle pour donner six, ou au moins cinq prises, du remede N°. 14, & reïterer la même dose le lendemain; ce qui arrête les accès; on continue à en donner deux doses pendant quelques jours.

13°. Dès qu'il n'y a plus de fievre, on met le patient au regime des convalescens; &, si les forces ne reviennent pas, on lui donne avec succès, pour les retablir plus vite, trois prises

par

par jour, une à jeun, & l'autre douze heures après, de la theriaque des pauvres N°. 42, qu'il seroit à souhaiter qu'on introduisit dans toutes les apoticaireries, comme un excellent stomachique, fort à preferer à cet égard à l'autre theriaque, qui est une composition ridicule, chere & souvent dangereuse. Il est vrai que celle des pauvres ne fait pas dormir, mais quand on veut procurer du sommeil, il y a beaucoup d'autres remedes qui valent mieux que la theriaque. Ceux qui ne craindront pas la dépense, au lieu du remede N°. 42. continueront à prendre, tous les jours, pendant quelques semaines, trois prises du remede N°. 14.

§. 248. L'on a, dans les campagnes, sur le traitement de ces fievres, un prejugé qu'il faut détruire, non seulement parce qu'il est faux & ridicule, mais encore parce qu'il est dangereux. L'on imagine que des animaux peuvent attirer le venin; pour cela on met ou des poules, ou des pigeons, ou des chats, ou des cochons de lait, aux pieds ou sur la tête du malade, après les avoir ouverts en vie. On les retire quelques heures après, corrompus,

&

& repandans une odeur horrible ; & l'on se persuade, que c'est le venin dont ils se sont chargés, qui est la cause de cette infection, mais c'est une erreur ; ils puent, non point parce qu'ils ont tiré le venin, mais parce qu'ils se sont pourris, par l'humidité & par la chaleur ; & ils n'ont que l'odeur qu'ils auroient, si on les avoit mis dans tout autre endroit, que le corps d'un malade, également chaud & humide. Bien loin d'ôter le venin, ils augmentent la corruption, & il n'y auroit qu'à appliquer plusieurs de ces animaux, sur un corps sain, dans le lit, & le laisser longtems dans cet air, pour lui donner une fievre maligne.

Dans le même but, on attache un mouton au pied du lit pendant plusieurs heures ; ce qui n'est pas aussi dangereux, quoique ce soit toujours un mal, parceque plus il y a d'animaux dans la chambre, plutôt l'air est corrompu, mais ce qui est tout aussi peu sensé. Il est bien certain que les animaux, qui environnent le malade, respirent le venin qui sort de son corps, & peuvent en être incommodés, tout comme les personnes qui le soignent,

mais

mais ils n'en font pas sortir ; au contraire, en contribuant aussi à corrompre l'air, ils augmentent la maladie. Du faux principe on tire une fausse consequence ; l'on dit que, si le mouton meurt, le malade guerira ; ordinairement le mouton ne meurt pas, & quelquefois cependant le malade guerit ; d'autres fois ils meurent tous les deux.

§. 249. Souvent la cause qui produit les fievres malignes, s'allie avec d'autres maladies, & en augmente extrêmement le danger. Elle se mêle, par exemple, avec le venin de la petite verole, & celui de la rougeole. On le connoit par la reunion des accidens qui caracterisent la malignité, avec les symptomes de ces maladies. Ces cas sont extrêmement dangereux ; ils demandent toute l'attention d'un Medecin, & il n'est pas possible d'en prescrire ici le traitement, qui dépend en général, de la combinaison du traitement des deux maladies ; mais la malignité demande, ordinairement, le plus d'attention.

CHAPITRE XVIII.

Des Fievres d'accès.

§. 250. LEs fievres d'accès, que le peuple apelle fievres tremblantes, „ sont celles qui, après un „ accès de quelques heures, diminuent „ sensiblement, ainsi que tous les symp„ tomes, & cessent enfin absolument, „ de façon cependant, que l'accès re„ vienne en suite."

Elles étoient très frequentes dans ce païs, il y a quelques années, on peut dire qu'elles y étoient épidemiques; elles sont beaucoup plus rares depuis cinq ou six ans, dans la généralité du païs; mais il y en a toujours un assez grand nombre, dans tous les lieux où l'on respire l'air marecageux des environs du Rhone, & dans quelques autres endroits, situés dans un air à peu près semblable.

§. 251. Il y en a de plusieurs especes, qui tirent leurs noms de l'ordre dans lequel les accès reviennent.

Si l'accès revient tous les jours, c'est ou une vraïe quotidiene, ou une double

ble tierce. On peut les distinguer l'une de l'autre, en ce que, dans la quotidiene, les accès sont longs & se ressemblent tous; elle n'est pas fréquente. Dans la double tierce, ils sont moins longs, & il y en a alternativement un plus leger, & un plus fort.

Dans la fievre tierce, les accès reviennent de deux jours l'un.

Dans la quarte, ils reviennent seulement le quatrieme jour; & le malade a deux jours de bons.

Les autres especes sont très rares. J'aj vû une véritable quinte, & une véritable septimane, qui revenoit tous les dimanches.

§. 252. Le premier accès de fievre intermittente, attaque souvent dans le tems qu'on se croit le mieux portant. D'autres fois, il est precedé par un sentiment de froid & d'angourdissement, qui dure quelques jours avant que l'accès se déclare. Il commence par des baillemens, des lassitudes, une foiblesse, des froids, des frissons, des tremblemens; par la pâleur des extrêmités, par des nausées, & quelquefois par un vomissement. Le poulx est vite, foible & petit, & la soif assez grande.

Au

Au bout d'une heure ou deux, rarement trois ou quatre, il ſurvient une chaleur, qui augmente inſenſiblement & devient extrême. Alors tout le corps devient rouge, l'anxieté diminuë, le poulx eſt plus fort & plus grand, la ſoif eſt exceſſive; le malade ſe plaint d'un mal de tête violent, & d'une douleur dans tous les membres; mais d'une douleur différente de celle qu'il ſouffroit pendant le froid, enfin après avoir été dans cette chaleur pendant quatre, cinq, ſix heures, il tombe dans une ſûeur générale de quelques heures. Tous les ſymptomes dont on vient de parler, diminuent, & ſouvent le ſommeil ſurvient.

Après ce ſommeil, le malade ſe reveille ſouvent ſans fievre; il ne lui reſte alors qu'une laſſitude, & de la foibleſſe. Quelquefois le poulx, entre les accès, eſt dans ſon état naturel; ſouvent il reſte un peu plus vite qu'en ſanté, & ne reprend ſa premiere lenteur, que quelques jours après le dernier accès.

Un des ſymptomes qui caracteriſent le plus particulierement ces fievres, c'eſt la nature des urines que le malade rend ſur la fin de l'accès. Elles

les font rougeatres, & elles déposent un sediment qui ressemble exactement à de la brique pilée. Quelquefois elles sont écumeuses, & il se forme au dessus une pellicule qui s'attache aux côtés du verre.

§. 253. La durée de chaque accès n'est point fixe, elle varie suivant l'espece de la fievre & plusieurs autres circonstances. Les accès reviennent quelquefois précisement à la même heure, d'autres fois ils avancent d'une, deux, trois heures; quelquefois ils retardent d'autant; l'on a crû remarquer, que les fievres dont les accès anticipoient, se terminoient plutôt que les autres; mais ce n'est point une regle générale.

§. 254. L'on distingue les fievres d'accès en fievres de printems ou d'automne. L'on appelle fievres de printems, celles qui regnent depuis le mois de Fevrier jusques à la fin de Juin; fievres d'automne, celles qui regnent depuis le mois de Juillet, jusques au mois de Janvier. Leurs caracteres essentiels sont les mêmes, ce ne sont point proprement des maladies differentes, mais les circonstances variées, qui les accompagnent, meritent quelqu'attention.

Ces circonſtances dépendent de la ſaiſon, & de la conſtitution des corps dans ces ſaiſons. Les fievres de printems ſont quelquefois jointes à une diſpoſition inflammatoire, parceque c'eſt la diſpoſition des corps dans ce tems là ; & comme tous les jours la ſaiſon devient plus favorable, elles ſont ordinairement aſſez courtes. Celles de l'automne ſont ſouvent mêlées d'un principe de putridité, & comme la ſaiſon devient fâcheuſe, elles ſont plus opiniatres.

§. 255. Les fievres d'automne commencent très rarement en Juillet, beaucoup plus ſouvent en Août ; & leur longueur a répandu cette frayeur qu'on a des fievres qui commencent dans ce mois. Mais le préjugé à crû que leur danger venoit des influences du mois d'Août ; c'eſt une miſerable erreur ; il vaut mieux qu'elles commencent en Août, que dans les mois ſuivans, parce qu'elles ſont d'autant plus opiniatres, qu'elles paroiſſent plus tard. Ces fievres s'annoncent quelquefois, comme des fievres putrides, & ce n'eſt qu'au bout de quelques jours qu'elles ſe reglent

reglent en fievres d'accès; mais, heureusement, il n'y a pas de danger à s'y tromper, & à employer le traitement marqué pour les fievres putrides. Le sediment couleur de brique, & surtout la pellicule au dessus des urines, sont ordinaires dans les fievres d'automne, & manquent souvent dans celles de printems. „ Dans celles-ci, les urines „ sont d'ordinaire moins rouges, & ti- „ rent plutôt sur le jaune; il se forme, „ dans le milieu, une espece de nuage. „ Elles déposent un sediment blanc, „ qui est un bon augure."

§. 256. Ordinairement les fievres d'accès ne sont pas mortelles; celles de printems se dissipent même souvent, sans aucun remede, après quelques accès. Il n'en est pas de même de celles d'automne, qui durent très longtems, & même quelquefois jusques au printems, si on les laisse sans remedes, ou si on ne les traite pas bien.

Les fievres quartes sont toujours plus rebelles que les tierces; ce sont celles que les malades gardent quelquefois pendant des années. Dans les païs marécageux, quand on a la fievre, non

ſeulement elle eſt très longue, mais elle a de frequentes recidives.

§. 257. Quelques accès de fievre ne ſont pas extrêmement nuiſibles ; il arrive même quelquefois, qu'ils produiſent quelque changement favorable dans la ſanté, & détruiſent les germes de quelques maladies de langueur; mais on ſe trompe en les regardant généralement comme ſalutaires. S'ils durent longtems, s'ils ſont longs & violens, ils affoibliſſent tout le corps, ils dérangent toutes les fonctions, & ſurtout les digeſtions, ils rendent les humeurs acres, & jettent dans pluſieurs maladies chroniques, entr'autres la jauniſſe, l'hydropiſie, l'aſthme, & les fievres lentes; quelquefois même les vieillards & les gens très foibles meurent dans l'accès, & c'eſt toujours dans le tems du froid.

§. 258. L'on a un remede immanquable pour la guerifon de ces fievres; c'eſt le *Kina* ou *Kinkina*, ainſi l'on eſt toujours ſûr de les diſſiper, & il n'y a de difficulté que celle de ſavoir, s'il n'y a point d'autre cauſe de maladie, compliquée avec la fievre, à laquelle le *Kina* pût nuire : s'il y en a, il faut les

les détruire par leurs remedes particuliers (*a*).

(*a*) Cet admirable remede n'eſt connu en Europe que depuis cent & vingt ans ; nous en avons l'obligation aux Eſpagnols, qui le trouverent au Perou dans la Province de *Quito* ; la Comteſſe de Chinchon fut la premiere Europeane qui en fit uſage en Amerique, & il arriva d'abord en Eſpagne ſous le nom de *poudre de la Comteſſe*. Les maiſons des *Jeſuites* en ayant fait diſtribuer beaucoup, il ſe répandit ſous le nom de poudre des *Jeſuites* ; il a été connu encore ſous d'autres noms ; on ne l'appelle aujourd'hui que *Kina*, ou *ecorce du Perou*. Il eſſuya d'abord de très grandes oppoſitions ; les uns le regardoient comme un remede divin, les autres comme un poiſon ; & l'animoſité ayant augmenté les préjugés, il a fallu près d'un ſiécle avant que tous les eſprits fuſſent fixés ſur ſon véritable uſage. Mais enfin, il paroit, que depuis près de vingt ans, l'on eſt généralement revenu des préventions défavorables à ce remede. L'inſuffiſance des autres, dans pluſieurs cas, ſon efficace, les cures admirables & ſans nombre, qu'il a operé & qu'il opere tous les jours, le nombre de maladies, très differentes des fievres, dans leſquels il eſt le ſouverain remede, ſes effets dans les maladies chirurgicales les plus fâcheuſes, le bien être, la force, la gayeté dans laquelle il met ceux qui en font uſage, ont enfin deſillé tous les yeux, & on lui donne preſqu'unanimement le premier rang parmi les remedes les plus efficaces. On ne croit plus qu'il *gâte l'eſtomac*, qu'il *fixe la fievre ſans la guerir*, qu'il *enferme le loup dans la bergerie*, qu'il jette dans *le ſcorbut*, *l'aſtme*, *l'hydropiſie*, *la jauniſſe* ; l'on eſt au contraire perſuadé qu'il prévient tous ces maux, & que, s'il nuit quelques fois, ce n'eſt, comme tous les bons remedes, que

§. 259. Dans les fievres de printems, si les accès ne sont pas violens, si le malade est bien entre les accès, que son appetit, ses forces, son sommeil ne se perdent pas, il ne faut rien faire du tout, que mettre le malade *au regime des convalescens.* C'est celui qui convient, assez généralement, à tous ceux qui ont ces fievres; parceque si on les mettoit au regime des maladies aiguës, on les affoibliroit inutilement, & si l'on ne retranchoit rien de leurs alimens, comme il ne se fait point de digestion pendant tout le tems de l'accès, & que l'estomac est toujours un peu affoibli par la maladie, il se formeroit des crudités qui entretiendroient la fievre. L'on ne doit point prendre d'alimens solides au moins deux heures avant l'accès.

§. 260. Si la fievre revient, après le sixieme ou le septieme accès, & que le malade ne paroisse avoir aucun besoin de purger, ce qu'on apprendra à connoitre dans le chapitre des remedes de

quand il est falsifié, ou mal ordonné, ou mal pris, ou enfin quand il se trouve dans le temperamment quelques singularités inconnuës (c'est ce qu'on appelle, *idiosyncrasies*) qui en pervertissent l'effet.

de précaution, on lui donne le *kina*, qui est la poudre N°. 14. Si la fievre est quotidienne, ou double tierce, on en donne trois quarts d'once, ou six prises, entre deux accès; & comme l'on n'a que dix ou douze, tout au plus quatorze, ou quinze heures, il ne faut mettre qu'une heure & demi d'intervalle entre chaque prise. On peut placer deux bouillons, dans tout ce tems là, entre deux prises.

Quand la fievre est tierce, il faut en donner une once, ou huit prises entre les deux accès; on en prend une de trois en trois heures.

Quand elle est quarte, j'en donne une once & demi, de la même façon. Il est inutile de vouloir arrêter les accès avec de moindres doses, c'est en les donnant trop petites qu'on échouë si souvent; on crie contre le remede, on le croit inutile, mais il ne l'est que par la faute de ceux qui l'employent. Il faut que la derniere prise soit donnée deux heures avant l'accès.

Souvent, après ces doses de kina, l'accès manque; mais soit qu'il manque, ou qu'il revienne, il faut après que son tems est passé, en redonner

la même quantité, qui emporte certainement le second accès. On continue ensuite, pendant six jours, de donner la moitié de cette dose, entre le tems qu'auroient remplis les accès, s'ils étoient venus; &, pendant tout ce tems là, le malade prend le plus d'exercice qu'il peut.

§. 261. Si les accès sont très forts, le mal de tête très violent, le visage rouge, le poulx plein & dur, s'il y a de la toux, si, lors même que l'accès est passé, le poulx conserve de la dureté, si les urines sont ardentes, la langue fort seche, il faut saigner & faire boire beaucoup de tisanne d'orge N°. 3. Ces deux remedes mettent ordinairement dans l'état décrit §. 259. L'on peut alors donner, dans un jour libre, trois ou quatre prises de la poudre N°. 24. & ensuite l'on abandonne la maladie pendant quelques accès. Si elle ne finit pas, on vient au kina.

Si le malade, hors même des accès, avoit la bouche mauvaise, du dégoût, des maux de reins, des douleurs de genou, des inquietudes, de mauvaises nuits, on pourroit le purger, avant que de lui donner le kina, avec la poudre N°. 21. ou la potion N°. 23.

§. 262. Dans les fievres d'automne, si elles s'annoncent continues, à peu près comme les fievres putrides, on fait boire abondamment de la tisanne d'orge N°. 3. &, au bout de deux ou trois jours, si les signes d'embarras dans l'estomac continuent, on donne le remede N°. 34. ou celui N°. 35. (*a*). Si après ce remede les signes de putridité continuent encore, on purge avec plusieurs prises de la poudre N.24, ou, les gens robustes, avec celle N°. 21; & quand la fievre est tout à fait reglée, on donne le Kinkina comme §. 260.

Mais comme les fievres d'automne sont plus opiniatres, après l'avoir discontinué huit jours, quoiqu'il ne soit revenu aucun accès, il faut en redonner, encore pendant huit autre jours, trois prises par jour; sur-tout si la fievre étoit quarte; & même, dans cette espece, je l'ai souvent fait prendre six fois, de huit en huit jours.

Le peuple aura de la peine à se soumettre à cette cure, qui est couteuse par le prix du *kina*; mais je n'ai pas crû que cela dût m'empecher de l'indiquer

(*a*) Voyez, §.241. les cas dans lesquels on doit employer ce second remede, preferablement au premier.

quer comme la seule qui soit certaine ; car rien ne peut remplacer ce remede, c'est le seul sur, & le seul innocent dans tous les cas. L'on a été imbû pendant longtems de prejugés contraires ; l'on croioit, qu'il gâtoit l'estomac, & pour prevenir cela, on donnoit à manger une heure après. Bien loin de gâter l'estomac, c'est le remede du monde qui le fortifie & le rétablit le mieux, & c'est une coutume nuisible, quand on est obligé de le donner souvent, que de manger une heure après. L'on croyoit qu'il laissoit des obstructions, & qu'il conduisoit à l'hydropisie ; l'on sait aujourd'hui que ce qui obstrue & conduit à l'hydropisie, c'est la longueur de la fievre. Non seulement le *Kina* empeche ce malheur, mais lorsqu'il est arrivé, parce qu'on ne s'en est pas servi, son usage guerit cette maladie. En un mot, s'il y a quelque maladie jointe à la fievre, quelquefois cela empêche l'effet du *Kina*, sans le rendre nuisible ; mais quand la fievre est seule, il a toujours fait, & fera toujours, tout le bien possible. Je parlerai ailleurs des moyens qui peuvent y supléer, quoi qu'imparfaitement.

Dès qu'on a commencé le *Kina*, il faut bien se garder de se purger; la purgation redonneroit la fievre.

§. 263. La saignée n'est jamais, ou presque jamais nécessaire dans la fievre quarte, qui attaque en automne plutôt qu'au printems, & avec des symptomes de putridité, plutôt que d'inflammation.

§. 264. Le malade doit, une couple d'heures avant que l'accès commence, boire, tous les quart d'heures, un petit verre tiede, de thé de sureau, adouci avec du miel, & se promener doucement; cela lui procure une legere sûeur, qui rend le froid, & par la même tout l'accès plus doux. Il continue la même boisson pendant tout le tems du froid, & quand la chaleur est venue, il peut, ou la continuer, ou lui substituer celle N°. 2, qui est plus rafraichissante; mais il n'est plus nécessaire de boire tiede, il suffit de ne pas boire trop froid. Quand la sûeur est finie, on essuye bien le malade, & il peut se lever. Si l'accès étoit fort long, on pourroit donner, pendant la sûeur, un peu de grus, ou quelque autre aliment semblable.

§. 265. Quelquefois la premiere dose, & même les premieres doses de Kina purgent. Ce n'est pas un mal, mais, pendant qu'il purge, il n'arrête ordinairement pas la fievre, ainsi il faut regarder ces doses comme perdues à cet égard, & en redonner d'autres, qui cessent de purger, & arrêtent les accès. Si la diarrhée continuoit on le suspendroit un jour, pour donner un demi quart d'once de rhubarbe; ensuite on le recommenceroit, &, si la diarhée persistoit, on mêleroit à chaque prise, quinze grains de theriaque; mais ce n'est que dans ce cas qu'on doit le mêler; toutes les autres choses auxquelles on l'associe affoiblissent sa vertu.

§. 266. Avant que l'on connût l'usage du *Kina*, l'on se servoit des autres amers, qui ont aussi beaucoup de qualités, mais qui lui sont cependant bien inferieurs. L'on trouvera N°. 43, trois remedes de cette espece, qui sont très bons, & dont j'ai souvent éprouvé l'efficace; mais, d'autres fois, j'ai été obligé de les abandonner pour venir au *Kina*. La limaille de fer, qui entre dans la composition du troisieme,

est

est très febrifuge dans certains cas. J'ai gueri avec ce remede, au milieu de l'hiver 1753, d'une fievre quarte, un malade que je n'avois pas pû déterminer à prendre du *Kina*. Il est vrai qu'il étoit extrêmement docile pour le regime, & qu'au plus fort de l'hyver, il montoit tous les jours à cheval, & prenoit d'autres exercices en plein air, jusques à ce qu'il commençât à transpirer abondamment.

§. 267. Un autre moyen aisé dont je me suis servi souvent, avec un entier succès, contre les fievres tierces, mais qui ne m'a réussi que deux fois dans les quartes, c'est de faire sûer abondamment le malade, dans le tems que l'accès doit venir. Pour celà, il boit, trois ou quatre heures à l'avance, l'infusion de sureau mielée, comme je l'ai déja dit §. 264, & une heure avant le moment du frisson, il se met au lit, & on lui donne, aussi chaud qu'il peut le boire, le remede N°. 44.

J'en ai aussi gueri quelques unes, & tierces & quartes, l'an 1751 & en 1752, en donnant, de quatre en quatre heures, entre les accès, la poudre N°. 45. Mais outre qu'elle m'a manqué plusieurs

plusieurs fois, & qu'elle ne guerissoit point aussi promptement, elle affoiblissoit quelques malades, elle leur derangeoit l'estomac, &, deux fois, quoiqu'elle eût gueri la fievre, je fus obligé de recourir au Kina, pour rétablir entierement la santé. Mais comme ces moyens sont peu couteux, & réussissent souvent, j'ai crû devoir les indiquer.

§. 268. L'on vante une quantité d'autres remedes, pour les fievres; aucun n'est aussi efficace que ceux que je viens d'indiquer; plusieurs sont dangereux; ainsi il est prudent de ne pas s'en servir. L'on debite, depuis quelques années, des poudres, sous le nom de poudres de Berlin, qui ne sont qu'un kina masqué, quelquefois entierement éventé, & toujours vendu très cherement. Un Kina choisi, & fraichement préparé, est fort à preferer.

§. 269. J'ai vû souvent des paysans, qui avoient une fievre d'accès depuis plusieurs mois, & qui avoient employé beaucoup de mauvais remedes, & n'avoient observé aucun regime. Je me suis très bien trouvé de leur donner les remedes N°. 34. ou 35; & ensuite, pendant quelques jours, celui

celui N°. 38; après cela on leur donne le Kina, (voyez §. 260.) ou les autres febrifuges, (voyez §. 266. 267.) après quoi on les met, pendant quelques tems, à l'usage de la theriaque des pauvres, (voyez §. 247. *art.* 13.) afin de rétablir les digestions, qui sont tout à fait dérangées.

§. 270. Il y a quelques fievres d'accès, qu'on appelle *pernicieuses*, dont chaque accès est accompagné des plus violens symptomes; le poulx est petit & irregulier, le malade excessivement abbattu, évanouissant frequemment, ayant des angoisses inexprimables, des convulsions, un assoupissement profond, un délire continuel, des envies d'aller à selle ou d'uriner continues, & inutiles. Le mal est très pressant, le malade peut mourir dès le troisieme accès, & passe rarement le sixieme, s'il n'est pas bien conduit. Il n'y a pas un moment à perdre, & il n'y a qu'un parti à prendre, c'est de lui donner incessamment le Kina, comme §. 260, afin de supprimer les accès suivans. Souvent ces fievres sont compliquées avec beaucoup de putridité dans les premieres voies; quand cette complication est bien

démon-

démontrée, on peut, immediatement après la fin d'un accès, donner une prise d'ypecacuana N°. 35. & dès que son effet est fini, on ordonne le kina. Mais je m'étens peu sur ces fievres, parce quelles ne sont pas frequentes, & que le traitement en est trop délicat pour qu'on puisse les traiter sans Médecins. J'ai seulement voulu les faire connoitre, afin que, quand elles se presenteroient, on fut instruit du danger.

§. 271. La même cause, qui produit ces fievres d'accès, occasionne souvent des maladies, qui reviennent periodiquement à la même heure, sans frisson, sans chaleur, & souvent sans vitesse dans le poulx : ces maux suivent presque toujours l'ordre des fievres quotidiennes, ou tierces, plus rarement celui des quartes. J'ai vû des vomissemens & des envies de vomir très violentes, avec une angoisse inexprimable; des oppressions très fortes, des coliques les plus cruelles, des palpitations effrayantes, des maux de dents excessifs, des maux de tête, & très frequemment des douleurs inouïes sur un œil, la paupiere, le sourcil, & la temple du même côté, avec une rougeur

de

de l'oeil & un larmoyement continuel. J'ai même vû, deux fois, un gonflement si prodigieux, que l'oeil sortoit de plus d'un pouce de la tête, couvert par la paupiere, qui, elle même, étoit extrêmement enfle. Tous ces maux commencent très regulierement à une certaine heure, durent à peu près le tems d'un accès, & finissent sans aucune évacuation sensible, pour revenir precisement à pareille heure le lendemain, ou le surlendemain.

Il n'y a qu'un remede qui puisse arreter ces accès, c'est le Kina, donné comme §. 260. Rien ne soulage pendant l'accès, & tous les autres remedes ne suspendent pas même le mal; mais j'ai gueri, avec le Kina, de ces maux, & surtout de ceux de yeux qui sont très frequens, qui duroient depuis plusieurs semaines, & pour lesquels on avoit employé inutilement, saignées, purgatifs, bains, eaux, vesicatoires, une foule de remedes. Si l'on en donne une dose suffisante, le premier accès est très leger; le second manque; & je n'ai point vû de rechûte, comme après les accès ordinaires de fievre.

§. 272. Dans les endroits où la nature de l'air rend ces fievres frequentes, l'on doit bruler souvent, dans les chambres, surtout dans celles où l'on couche, quelques herbes ou quelques bois aromatiques; mâcher tous les jours des grains de genievre, & employer, pour boisson, une infusion fermentée de cette même graine. Ces deux remedes sont d'une très grande efficace pour racommoder les estomacs les plus foibles, pour prevenir les obstructions, & pour faciliter la transpiration; & comme ce sont là les causes, qui entretiennent le plus opiniatrement ces fievres, rien n'en preservera plus surement que ces secours, qui sont si faciles.

CHAPITRE XIX.

Des Eresypelles, & des piqures d'animaux.

§. 273. L'Eresypelle, que le peuple apelle *le violet*, est, quelquefois, une maladie très legere, qui paroit sur la peau, sans que le malade ait

ait eu aucune indiſpoſition; elle attaque ordinairement le viſage, ou les jambes. Le peau ſe tend, devient rude & rouge, mais la rougeur diſparoit, ſi on preſſe avec le doigt, & reparoit dès qu'on le retire. Le malade ſent, dans la partie, une chaleur brulante, qui l'inquiete, & quelquefois l'empêche de dormir. Le mal augmente pendant deux ou trois jours, reſte dans ſon plus haut periode un jour ou deux, & diminuë; alors la peau malade tombe en groſſes écailles, & tout eſt fini.

§. 274. D'autres fois c'eſt une maladie plus grave, qui commence par un friſſon très fort, ſuivi d'une chaleur brulante, d'un mal de tête violent, de maux de cœur ou envies de vomir, qui ne ceſſent que quand l'ereſypelle paroit, ce qui n'arrive, quelquefois, que le ſecond, ou même le troiſieme jour. Alors la fievre diminue & les maux de cœur finiſſent, mais ſouvent il reſte un peu de fievre, & du dégoût, pendant tout le tems que l'ereſypelle augmente. Quand il attaque le viſage, le mal de tête continuë, juſques à ce qu'il ſoit ſur ſon déclin; la paupiere ſe gonfle, l'œil ſe ferme, le malade

n'a

n'a aucun moment de tranquillité. Souvent le mal passe d'une jouë à l'autre, & se répand successivement sur le front, le col, la nuque; alors la maladie dure plus longtems qu'à l'ordinaire. Souvent même, si la maladie est forte, la fievre subsiste, le cerveau s'engorge, le malade rêve, son état est très dangereux, &, quelquefois, s'il n'est pas très bien secouru, il succombe, sur-tout quand l'âge se joint à la maladie. Une eresypelle très fort sur le col, occasionne une esquinancie qui peut être très facheuse.

Quand il attaque la jambe, toute la jambe enfle, & l'irritation se communique même à la cuisse.

Dès que l'eresypelle est un peu fort, il est couvert de petites pustules, pleine d'une eau claire, comme celles qui surviennent à une brulure, qui ensuite se sechent & s'écaillent. J'ai vû quelquefois, sur-tout quand l'eresypelle attaquoit le visage, que l'humeur qui sortoit de ces pustules, étoit extrêmement visqueuse, & formoit des croutes épaisses, qui ressembloient presque aux croutes de lait des petits enfans, & restoient plusieurs jours avant que de tomber.

Quand

Quand l'eresypelle est violent, il dure quelquefois huit, dix, douze jours, dans le même état; & enfin, il se dissipe par une sûeur abondante, qui est quelquefois annoncée par un malaise, accompagné de frisson & d'un peu d'angoisse, qui dure quelques heures. Pendant tout le tems de la maladie, toute la peau est très seche, & même l'intérieur de la bouche.

§. 275. Il est rare que l'eresypelle suppure, & quand cela arrive, c'est toujours une mauvaise suppuration, qui degenere aisement en ulcere. Il y a quelquefois des épidemies d'eresypelles malignes, qui se gangrênent aisement.

§. 276. L'eresypelle change souvent de place; elle se retire tout à coup, le malade est mal à son aise, il a des envies de vomir, de l'angoisse, de la chaleur, l'eresypelle reparoit ailleurs, & il est guéri. Mais, si au lieu de reparoitre sur une autre partie de la peau, l'humeur se jette sur le cerveau, ou la poitrine, le malade perit en peu d'heures; & ces changemens funestes arrivent quelquefois, sans qu'il soit possible de l'attribuer à aucune erreur du malade ou du Medecin.

Quand

Quand le transport se fait sur le cerveau, le malade tombe d'abord dans les rêveries, avec un visage allumé, & des yeux très vifs; il devient bientôt phrénetique, & meurt lethargique.

Si le poulmon est attaqué, l'oppression, langoisse, la chaleur sont inexprimables.

L'humeur se jette aussi sur la gorge, & produit une esquinancie promptement mortelle.

§. 277. Il y a des personnes pour qui l'eresypelle est une maladie habituelle., Si elle attaque souvent le visage, c'est ordinairement le même côté, & l'œil en est à la fin considerablement affoibli.

§. 278. L'eresipelle depend de deux causes, d'une humeur acre & ordinairement bilieuse, répandue dans le sang, & de ce que cette humeur ne s'avacue pas bien par la transpiration.

§. 279. Quand le mal est leger, tel qu'il est décrit §. 273, il suffit d'entretenir une transpiration abondante, sans échauffer, & il n'y a rien de tel, dans ces cas là, que le regime,

gime, & un usage abondant de nitre & de thé de sureau. Ainsi l'on se prive de viande, d'œufs, & de vin; l'on vit d'un peu de legumes & de fruits; l'on boit abondamment d'infusion de sureau, & l'on prend, de trois en trois heures, demi dragme de nitre; ou, ce qui revient au même, on en mêle trois dragmes à la quantité de sureau, qu'on peut boire dans un jour. L'on peut aussi mettre le nitre en bol, avec de la conserve de sureau. Ces remedes entretiennent la liberté du ventre, & augmentent les urines & la transpiration.

§. 280. Quand le mal est plus grave, si la fievre est très forte, & le poulx en même tems fort, ou dur, il faut faire une saignée; mais, dans cette maladie, il ne faut jamais la faire abondante, il vaut mieux, supposé qu'on n'ait pas tiré assez de sang, en faire ensuite une seconde, & même une troisieme, si la fievre est forte comme cela arrive très souvent; elle est même quelquefois d'une violence qui la rend extrêmement dangereuse, & dans des cas de cette espece la nature a quelque-

fois

fois sauvé les malades en excitant des hæmorrhagies de quatre ou cinq livres, & un Médecin éclairé & prudent peut prendre sur lui de l'imiter, mais je n'ose pas donner ce conseil à la classe des Médecins pour laquelle j'écris ; & il est plus sûr, pour eux, de multiplier les saignées, dans ce cas, que d'en faire une trop forte. Ces fievres eresypellateuses sont souvent l'effet d'un long échaufement.

Après la saignée, *on met au regime ;* on donne des lavemens jusques à ce que la fievre ait diminué sensiblement, & l'on fait boire abondamment de la tisanne d'orge, N°. 3.

Quand la fievre a un peu diminué, on purge avec le remede N°. 23, ou en donnant tous les matins, quelques prises de crême de tartre N°. 24. La purgation est absolument nécessaire, pour évacuer la bile croupissante, qui est ordinairement la cause premiere de ces eresypelles violens. L'on est même quelquefois obligé, si le mal est long, le dégoût opiniâtre, la bouche mauvaise, la langue sale, s'il n'y a que peu de fievre, & point de crainte d'inflammation, de donner les remedes N°. 34. ou

ou 35, qui, par les secousses qu'ils occasionnent, dissipent ces embarras, mieux que les purgatifs.

Après ces évacuations, ordinairement le mal s'amande, mais il faut cependant, quelquefois, y revenir le lendemain, ou le surlendemain, sur-tout si le mal est à la tête. Les purgatifs sont le vrai remede de cette maladie quand elle occupe cette partie; en emportant la cause du mal, ils le diminuent, & ils en previennent les suites fâcheuses.

Quand, après les évacuations, la fievre continuë à être très forte, il faut donner, toutes les deux heures, & même plus souvent, une cueillerée du remede N°. 10.

Il est très utile, quand le mal est à la tête, de baigner souvent les jambes dans l'eau tiede; l'on doit même, s'il est violent, appliquer des sinapismes à la plante des pieds. J'ai vû ce remede attirer sur les jambes, au bout de quatre heures, un eresypelle qui couvroit le nez & les yeux. Quand le mal commence à se dissiper par la sûeur, il faut l'aider par le thé de sureau & le nitre; (voyez §. 279.) Il est utile d'entrete-

tretenir la transpiration pendant quelques jours.

§. 281. Les meilleures applications qu'on puisse employer sont 1°. l'herbe à robert, (*geranium robertianum*), ou le cerfeuil, ou le persil, ou la fleur de sureau; souvent même, si le mal est leger, il suffit d'y mettre un linge fort doux, que quelques personnes poudrent de farine sechée.

2°. S'il y a une bien grande inflammation, & qu'on puisse avoir beaucoup de régularité, des flanelles trempées dans une forte décoction de sureau, & appliquées tiedes, sont ce qui soulage le plus promptement. J'ai appaisé par ce remede, les douleurs horribles du *feu saint Antoine*, qui est une espece d'eresypelle, mais cruel, & qui a des caracteres singuliers.

3°. L'on employe aussi, avec grand succès l'emplâtre d'émail N°. 46; & la poudre d'émail indiquée dans le même N°. Les farines, cette poudre, les autres poudres vantées dans cette maladie, conviennent sur-tout, quand il suinte, des petites vessies, une eau, qu'il est bon d'absorber par l'application de ces poudres, sans quoi elle

pour-

pourroit écorcher & même ulcerer la partie.

Tous les autres emplâtres, dans lesquels il entre des graisses, ou des resines, sont très dangereux; ils ont souvent produit la rentrée de l'eresypelle, son ulceration, la gangrêne. Si les personnes sujettes à cette maladie, appliquent quelque emplâtre de cette espece, sur la peau, lors même qu'elle est la plus saine, il survient d'abord un eresypelle.

§. 282. Quand l'humeur d'eresypelle rentre, & se jette sur le cerveau, sur la gorge, sur le poulmon, ou sur quelqu'autre partie interieure, il faut faire une saignée, appliquer des vesicatoires aux jambes, & faire boire abondamment du thé de sureau nitré.

§. 283. Les personnes sujettes aux eresypelles habituels, qui reviennent souvent, doivent s'imposer la loi d'éviter le lait, la crême, tous les alimens gras & visqueux, les pâtes, les viandes noires, les aromates, les vins épais & fumeux, la vie sedentaire, les passions vives, & sur-tout la colere, &, s'il est possible, le chagrin. Elles doivent vivre, principalement d'herbages, de fruits, de choses un peu aigres & qui tien-

nent le ventre libre, boire de l'eau, & quelques vins blancs legers, & sur-tout faire usage souvent, de la crême de tartre. Ces attentions sont importantes, parceque, outre le danger de ces fréquens eresypelles, ils dénotent un leger vice dans le foye & dans la vesicule du fiel, qui, si on le néglige, devient enfin très grave.

Des eaux legerement purgatives leur sont très utiles, aussi bien que les jus d'herbes chicoracées, & le petit lait, bien clair, dont ils feront très bien de boire trois quartettes tous les matins, pendant cinq ou six mois de l'été. Il est encore plus efficace, s'ils prennent, en même tems, de la crême de tartre, & s'ils y mettent du miel.

Piquures d'Animaux.

§. 284. Comme les piquures d'animaux produisent souvent une espece d'eresypelle, j'en dirai un mot.

Nous n'avons de serpens venimeux dans ce païs que les viperes, & l'on n'en trouve que dans un seul endroit, près de *Beaume*, où il y a une Viperiere. Nous n'avons point de scorpions, qui

sont

ſont peu venimeux; les crapauds ne le ſont pas; ainſi, les ſeules piquures, auxquelles on ſoit expoſé, ſont celles, d'abeilles, de guêpes, de frelons, de couſins, de demoiſelles, qui, quelquefois procurent beaucoup de douleurs, une enflure & une rougeur ereſypellateuſe très conſiderable, qui, ſi elle eſt au viſage, ferme quelquefois abſolument les yeux; de la fievre, des maux de tête, des inſomnies, des maux de cœur; & ſi les douleurs ſont violentes, des évanouiſſemens & des convulſions; ſans que jamais ces accidens ayent des ſuites funeſtes. Ils paſſent naturellement, au bout de quelques jours, ſans aucun ſecours, mais on peut les prévenir ou au moins les diminuer & les abréger 1°. en retirant d'abord l'éguillon de l'animal, s'il eſt reſté.

2°, En appliquant continuellement quelqu'une des applications indiquées §. 281. *art.* 1 & 2, ſurtout l'infuſion de ſureau, dans laquelle on délaye un peu de thériaque, ou en couvrant le mal d'un cataplâme de mie de pain, de lait, de miel, & d'un peu de theriaque.

3°. En faiſant prendre quelques bains de pied.

4°. En diminuant un peu des alimens, sur-tout le soir, & en buvant de l'infusion de fleur de sureau nitrée. L'huile appliquée d'abord empêche quelquefois l'enflure de paroitre, &, par là, prévient les douleurs.

CHAPITRE XX.

Des inflammations de poitrine & des pleurésies fausses & bilieuses.

§. 285. L'Inflammation de poitrine, & la pleuresie qu'on appelle bilieuses, sont la même maladie. C'est proprement une fievre putride, avec un engorgement du poulmon, qui est, ou sans douleur, alors on l'appelle peripneumonie putride ou bilieuse, ou avec douleur de côté (*point*,) on l'appelle pleuresie.

§. 286. Les signes qui distinguent ces maladies, des maladies inflammatoires du même nom, que j'ai décrit CHAP. IV. & V. sont un poulx moins dur, moins fort, plus vite, sans qu'il y ait les symptomes qui le rendent tel même

même dans les maladies inflammatoires. (voyez §. 47. & 90.) La bouche est mauvaise & amere, la chaleur acre & seche, le malade a un sentiment de pesanteur & de malaise, dans les environs de l'estomac, des nausées, il a le teint moins rouge, que dans les peripneumonies & pleuresies inflammatoires, mais un peu jaune; il a l'air défait, les urines ressemblent à celles des fievres putrides, & non point à celles des fievres inflammatoires; il y a très souvent une petite diarhée bilieuse & très fœtide. La peau est ordinairement très seche, les crachats sont moins épais, moins rouges, mais plus jaunes, que dans l'espece inflammatoire.

§. 287. Le traitement est le même que celui des fievres putrides §. 241. S'il y a un peu d'inflammation, on la détruit par une saignée. Ensuite on donne la tisanne d'orge N°. 3, & des lavemens, &, dès qu'il n'y a plus du tout d'inflammation, la potion émetique & purgative N°. 34. Mais l'on ne peut être trop attentif à ne la donner que quand toute indisposition inflammatoire est entierement dissipée; l'employer plûtôt, c'est certainement

tuer le malade, & il est affreux de travailler par un vomitif un poulmon enflammé & gorgé de sang, dont les vaisseaux crevent par le seul effet de l'expectoration. Ensuite on peut repurger au bout de quelques jours avec le remede N°. 23. La poudre N°. 25. reussit aussi très bien comme vomitif.

Si la fievre devient très forte, il faut donner beaucoup de la potion N°. 10.

Ces maladies sont souvent épidemiques, comme les fievres putrides simples. Il y en eut une nombreuse épidemie ici en 1753, & le traitement que je viens de proposer me réussit très bien.

Les vesicatoires aux jambes sont très utiles, quand l'oppression ne diminuë pas après les évacuations générales.

§. 288. La *fausse inflammation de poitrine*, est un engorgement du poulmon avec fievre, produit par des matieres extrêmement tenaces, glaireuses, adhérentes, & non point par un vrai sang inflammatoire, ou par une humeur putride & bilieuse.

§. 289. Cette maladie attaque plus au printems que dans un autre saison. Les vieillards, les enfans foibles & mal constitués, les femmes languissantes, les hom-

hommes foibles & particulierement ceux qui sont usés par la boisson, sont les personnes qui en sont le plus frequemment attaquées; sur-tout si elles ont pris peu de mouvement, pendant l'hyver, si elles ont vêcu d'alimens visqueux, farineux, gras, comme pâtes, chataignes, boullies, fromages. Toutes leurs humeurs ont acquis un caractere d'épaississement visqueux; elles circulent avec peine, &, quand, au printems, la chaleur ou l'exercice augmentent le mouvement tout à coup, les humeurs, qui trouvent un engorgement dans le poulmon, l'augmentent, cette partie se remplit, & le malade meurt.

§. 290. L'on reconnoit cette maladie, 1°. parceque les circonstances, dont j'ai parlé, ont précedé.

2°. Par les symptomes qui la précédent. Le malade, plusieurs jours à l'avance, a un peu de toux, une legere oppression, quand il se donne du mouvement, un peu d'inquietude, quelquefois un peu de mauvaise humeur; le visage est plus rouge qu'il ne devroit être, il a du penchant au sommeil, & dort mal, & il a quelquefois beaucoup d'appetit.

3°. Quand cet état a duré quelques jours, il survient un frisson plus long que violent; ensuite une chaleur peu forte, mais accompagnée de beaucoup d'inquiétude & d'oppression. Le malade ne peut pas tenir au lit, il va & vient dans la chambre quoique très abattu, le poulx est foible & assez vite, les urines ne sont quelquefois que peu changées, d'autres fois en petite quantité & assez rouges; il ne tousse pas beaucoup, & ne crache qu'avec peine. Le visage est ordinairement très rouge & même livide, il ne peut ni veiller ni dormir, il a des momens de reveries, dans d'autres l'esprit est libre. Quelquefois, sur-tout chez les vieillards, cet état finit tout à coup par un évanouissement mortel. D'autres fois, l'oppression & l'angoisse augmentent, le malade ne peut respirer qu'assis, & avec un travail cruel; le cerveau s'embarrasse tout à fait; le poulx est très vite & très petit; cet état dure quelques heures, & finit aussi tout à coup.

§. 291. Cette maladie est très dangereuse; premierement, parce qu'elle attaque des sujets dont le temperamment n'a pas des ressources, en second

lieu, parce qu'elle eſt prompte, car on meurt quelquefois déja le troiſieme jour, & l'on paſſe rarement le ſeptieme, pendant que la cauſe du mal demanderoit de longs ſecours. D'ailleurs, s'il y a des raiſons pour employer un remede, il y en a ſouvent d'autres qui l'empêchent; & tout ce qu'on peut faire ſe réduit à ceci.

1°. Si le malade a encore beaucoup de vigueur, s'il n'eſt pas d'un âge trop avancé, ſi le poulx a de la dureté, & en même tems de la force, ſi le tems eſt ſec, & que le vent du nord domine, on doit faire une ſaignée raiſonnable; mais ſi la plûpart de ces circonſtances manquoient, elle ſeroit très nuiſible. S'il falloit faire une regle générale, il vaudroit mieux la bannir, que l'admettre.

2°. L'on débarraſſe l'eſtomac & les inteſtins, des matieres glaireuſes qu'ils contiennent, & les remedes qui réuſſiſſent le mieux, ſont le remede N°. 35, quand il y a des ſymptomes qui indiquent un grand beſoin de vomir, ſans inflammation, ou celui N°. 25, qui, après avoir fait vomir, purge par les ſelles, fait uriner, briſe les glaires qui cauſent la maladie, & augmente la tranſpiration.

Quand on craint le vomissement on donne la potion N°. 11, mais il faut être circonspect avec les vieillards ; ils peuvent mourir pendant que le remede agit.

3°. L'on fait boire dès le commencement du mal, beaucoup de tisanne N°. 26, qui est la meilleure boisson dans cette maladie, ou de celle N°. 12. à chaque livre de laquelle on ajoute une demi dragme de nitre.

4°. On donne, de deux en deux heures, une tasse de la potion N°. 8.

5°. L'on applique des vesicatoires aux gras des jambes.

Quand on n'est pas sûr de sa marche, il faut s'en tenir à ces trois derniers remedes, qui ont souvent suffi dans des cas assez graves, & qui ne peuvent point nuire.

§. 292. Quand cette maladie attaque les vieillards, quoiqu'ils guerissent en partie, cependant ils ne se remettent pas toujours entierement ; & si l'on ne prend pas des précautions, ils tombent aisement dans l'hydropisie de poitrine.

§. 293. *La fausse pleuresie* est une maladie qui n'interesse point le poulmon, mais seulement la peau & les muscles

muſcles qui couvrent les côtes. C'eſt une humeur rhumatiſmale, qui ſe jette ſur ces parties, & qui, y produiſant des douleurs très vives, qui reſſemblent à celle qu'on appelle *point*, a fait donner ce nom à la maladie.

On croit ordinairement, parmi le peuple, & même parmi beaucoup de gens d'un autre ordre, qu'une fauſſe pleureſie eſt plus dangereuſe qu'une veritable, mais c'eſt une erreur. Elle eſt ſouvent précédée d'un friſſon, & preſque toujours accompagnée d'un peu de fievre, d'une petite toux, & d'une legere difficulté de reſpirer, qui nait, auſſi bien que la toux, de ce que le malade, ſouffrant dans les mouvemens de la reſpiration, les diminue autant qu'il peut; ce qui fait qu'il s'amaſſe un peu trop de ſang dans le poulmon; mais il n'a ni l'angoiſſe, ni les autres ſymptomes des vraïes pleureſies. La douleur s'étend chez quelques malades, preſque ſur toute la poitrine, & juſques à la nuque. L'on ne peut pas ſe coucher ſur le côté malade.

Cette maladie n'a pas plus de danger qu'un rhumatiſme, excepté dans deux cas. 1°. Quand la douleur eſt ſi forte,

ſorte, que le malade fait des efforts pour ne pas reſpirer; ce qui produit un engorgement dans le poulmon. 2. Quand cette humeur, comme toute autre humeur rhumatiſmale, ſe jette ſur quelque partie interieure.

§. 294. Il faut la traiter tout comme le rhumatiſme (voyez §. 168 & 169.) Après la ſaignée, ou les ſaignées, un veſicatoire ſur la partie, produit ſouvent un très bon effet; c'eſt veritablement l'eſpece de pleureſie dans laquelle il convient.

§. 295. Ce mal cede quelquefois à la premiere ſaignée, ſouvent il ſe termine le troiſieme, le quatrieme, ou le cinquieme jour, par une ſueur abondante; rarement il paſſe le ſeptieme. Quelquefois il nait tout à coup, après une tranſpiration arrêtée; alors, ſi d'abord, avant que la fievre ait paru, & ait eu le tems d'enflammer le ſang, on donne du faltran; il guerit très promptement, en retabliſſant la tranſpiration. Ce ſont des cas ſemblables, ou celui §. 96, qui ont acquis à ce remede la reputation qu'il a contre cette maladie; reputation funeſte, toutes les années, à pluſieurs payſans, qui, trompés par une

une fausse ressemblance, l'employent hardiment dans les vraïes pleuresies inflammatoires.

CHAPITRE XXI.

Des Coliques.

§. 296. L'On donne ordinairement le nom de coliques à toutes les douleurs qu'on sent dans le ventre; mais je n'entends ici, par ce mot, que les douleurs qui attaquent l'estomac ou les boyaux.

Elles peuvent dépendre d'un très grand nombre de causes; & la plûpart sont des maladies chroniques, plus frequentes parmi les gens desœuvrés des villes, ou les artisans sédentaires, que parmi le peuple des campagnes; ainsi je ne parlerai que du petit nombre d'especes, qui sont les plus communes dans les villages. J'ai prouvé plus haut, que, dans quelques maladies, on tuoit, en cherchant à faire süer; on tue dans les coliques, en voulant toujours chasser les

les vents, avec des liqueurs spiritueuses.

Colique inflammatoire.

§. 297. L'espece de colique la plus violente, & la plus dangereuse, c'est celle qui dépend de l'inflammation de l'estomac, ou des intestins. Elle commence le plus souvent, sans frisson, par une douleur violente dans le ventre, la douleur augmente par degrés; le poulx devient vite & dur, le malade sent une chaleur brulante dans tout le ventre, quelquefois il a une diarhée aqueuse, d'autres fois il est plutôt resserré, avec des vomissemens, ce qui est très facheux; le visage devient rouge, le ventre se tend, on ne peut pas le toucher sans augmenter cruellement les douleurs du malade, qui a, outre les douleurs, une inquietude extrême. L'alteration est très grande, & la boisson n'étanche point la soif; la douleur s'étend souvent jusques aux reins, où elle est très vive; le malade urine peu, les urines sont brulantes & rouges, il n'a pas un instant de sommeil, quelquefois il a des momens de reveries.

Si

Si l'on n'arrête pas le mal, après que les douleurs sont parvenues au plus haut point, le malade commence à se plaindre moins; le poulx devient moins fort, moins dur, mais plus vite; le visage pert de sa rougeur, bientôt il pâlit, & le tour des yeux devient livide; le malade tombe dans une reverie sourde; il pert entierement ses forces; le visage, les mains, les pieds, tout le corps, excepté le ventre, se refroidissent; la peau du ventre devient bleuatre; il survient des foiblesses, & le malade perit. Il survient souvent, un moment avant la mort, une evacuation abondante, par les selles, de matieres extrêmement foetides, & c'est pendant cette évacuation que l'on meurt, avec les boyaux gangrênés.

Quand le mal attaque l'estomac, les symptomes sont les mêmes, mais la douleur se fait sentir plus haut, au creu de l'estomac; l'on vomit presque tout ce qu'on prend, l'angoisse est horrible, & les reveries viennent très promptement. Cette maladie tue en très peu de jours.

§. 298. La seule façon de la guerir c'est,

1. De faire une très grande saignée au bras; elle diminue, presque sur le champ, la ferocité des douleurs, & elle calme les vomissemens; elle rend d'ailleurs les autres remedes beaucoup plus efficaces. Souvent il faut la réiterer deux heures après.

2. On donne, toutes les deux heures, soit qu'il y ait de la diarhée, soit qu'il n'y en ait point, un lavement, fait avec une décoction de mauves ou d'orge & de l'huile.

3. On fait boire au malade une grande quantité de lait d'amande N°. 4, ou d'une tisanne de fleurs de mauve ou de celle d'orge, toujours tiedes.

4. L'on tient continuellement sur le ventre, des flanelles trempées dans de l'eau tiede, & on les change toutes les heures, & même plus souvent; elles sont seches presque d'abord.

5. Si le mal s'opiniatre, on met le malade dans un bain d'eau tiede, dont j'ai vû les plus grands effets.

Quand la maladie est finie, c'est à dire quand les douleurs sont terminées, que la fievre a fini, que le malade reprend un peu de force & de sommeil, il convient de le purger, mais avec un

purgatif très doux. Deux onces de manne & un demi quart d'once de ſel de *Sedlitz*, diſſouts dans un verre de petit lait, purgent ordinairement très bien, à cette époque, les hommes les plus robuſtes & les plus durs. La manne ſeule ſuffit pour les perſonnes delicates; & tous les purgatifs acres ſeroient très dangereux vu la grande ſenſibilité de l'eſtomac & des boyaux, après cette maladie.

§. 299. Cette maladie eſt quelquefois l'effet d'une inflammation générale du ſang, & elle eſt produite, comme les autres maladies inflammatoires, par des travaux forcés, une grande chaleur, des alimens ou des boiſſons échauffantes &c.; ſouvent auſſi elle eſt la ſuite des autres coliques mal traitées, qui n'auroient point été inflammatoires, mais qui le deviennent; & j'ai vû pluſieurs fois, ces coliques naitre après les remedes chauds, (voyez en un exemple §. 164.)

§. 300. Dix jours après que j'eus gueri une femme d'une colique aſſez forte, les douleurs revinrent violemment dans la nuit; elle crut qu'elles n'étoient occaſionnées que par des vents, & elle

eſpera de les appaiſer par beaucoup d'eau de noix, qui, bien loin de produire cet effet, les rendit plus atroces; elles devinrent inouïes, & c'eſt ce qui devoit néceſſairement arriver; elle me demanda le grand matin; le poulx étoit fort, vite, dur; le ventre tendu; les reins ſouffroient beaucoup, les urines étoient preſque entierement ſupprimées; elle n'en rendoit que quelques gouttes, qui étoient ardentes, avec des douleurs très fortes; elle alloit très ſouvent ſur la chaiſe, preſque pour rien. L'angoiſſe, la chaleur, l'alteration, la ſechereſſe de la langue étoient effrayantes, & ſon état, qui étoit l'effet de la liqueur qu'elle avoit pris, me fit craindre pour elle. Une ſaignée de quatorze onces, calma un peu toutes les douleurs; elle prit pluſieurs lavemens, & elle but quelques pots d'orgeade en peu d'heures. Ces ſecours adoucirent un peu le mal; en continuant la boiſſon & les lavemens, la diarhée diminua, le mal de reins finit, & il vint beaucoup d'urines, qui ſe troublerent, depoſerent, & elle guerit; mais je ſuis perſuadé, que ſi la ſaignée avoit été faite deux heures plus tard, l'eau de noix lui auroit couté

té la vie. Pendant que le mal dure, il ne faut donner aucun aliment; & l'on ne doit jamais négliger les restes de douleurs, crainte qu'il ne se forme une dureté, ou schirre, qui occasionneroit les maux chroniques les plus facheux.

§. 301. L'inflammation des intestins & de l'estomac peut degenerer en abcès, comme celle de toutes les autres parties, & l'on doit croire qu'il s'en forme un, quand la violence des douleurs diminue, mais qu'il reste une douleur sourde, un mal-aise général, peu d'appetit, des frissons frequens, & que le malade ne reprend pas ses forces. L'on ne doit donner, dans ce cas, que les boissons indiquées dans ce chapitre, & quelques bouillons farineux.

La rupture de l'abcès est quelquefois marquée par une petite défaillance, suivie d'une cessation de pesanteur dans la partie ou on la ressentoit, & quand le pus s'épanche dans l'intestin, le malade a quelquefois des envies de vomir, des vertiges, & le pus paroit dans les premieres selles. Il reste alors un ulcere dans l'interieur du boyau, qui négligé ou mal traité, peut conduire à une

une fievre lente, & à la mort, & que j'ai gueri, en faisant vivre uniquement de lait écrêmé, coupé avec un tiers d'eau, & en donnant, de deux jours l'un, un lavement, avec parties égales d'eau & de lait, & un peu de miel.

Quand l'abcès creve en dehors de l'intestin, & que le pus s'épanche dans le ventre, c'est un cas très grave, qui demande des secours que je ne puis pas détailler ici.

Colique bilieuse.

§. 302. La colique bilieuse se manifeste par des douleurs très aigues, mais elle est assez rarement accompagnée de fievre, à moins qu'elle n'ait déja duré un jour ou deux. Lors même qu'il y en a, le poulx, quoique vite, n'est ni fort, ni fort dur; le ventre n'est ni tendu, ni brulant, comme dans la colique précédente; les urines coulent mieux, & sont moins rouges; la chaleur interieure, & la soif, sont assez pressantes; la bouche est amere; les vomissemens, ou la diarhée, quand l'un ou l'autre existent, evacuent des matieres jaunes; souvent la tête tourne.

§. 303. On la guerit 1. par des lavemens de petit lait, & de miel, ou, si l'on n'a pas du petit lait, par celui N°. 5.

2. En faisant boire de grandes quantités de ce même petit lait, ou d'une tisanne faite avec la racine de chiendent, ou gramont, & un peu de jus de citron, qu'on remplacera, si l'on n'en a point, par un peu de vinaigre & de miel.

3. En donnant, d'heure en heure, une tasse du remede N°. 32; ou, si on ne peut pas se le procurer, une demi dragme de crême de tartre, aux mêmes distances.

4. Les fomentations d'eau tiede, & le demi bain, sont aussi très favorables.

5. Si dans un sujet fort & robuste, les douleurs étoient aigues, & le poulx fort & tendu, il faudroit saigner, pour prevenir l'inflammation.

6. L'on ne donnera de nourriture que quelques bouillons d'herbes, surtout d'oseille.

7. Après avoir beaucoup délayé, si la fievre ne survient pas, si la douleur continue, si les évacuations ne sont pas considerables, il faut donner un purgatif.

gatif. Celui qui est indiqué N°. 47. est très convenable.

§. 304. Cette colique est habituelle pour plusieurs personnes; on la previent par l'usage habituel de la poudre N°. 24, en évitant le grand usage des viandes, les choses chaudes, les graisses, & le lait.

Coliques d'indigestions. Indigestions.

§. 305. J'appelle de ce nom, toutes les coliques qui sont produites ou par trop d'alimens pris à la fois, ou par des amas faits à la longue, chez les personnes qui ne digerent pas parfaitement, ou par des melanges nuisibles, comme des aigres & du lait, ou par des alimens mal sains, en eux mêmes, ou mal conditionnés.

On connoit cette espece par ce qui a précedé, par des douleurs qui sont accompagnées de beaucoup de malaises, qui viennent peu à peu, qui ne sont pas aussi fixes que dans les especes precedentes, qui sont sans fievre, sans chaleur, sans alteration, mais accompagnées de tournemens de tête, d'eforts pour vomir, de pâleur plutôt que de rougeur.

§. 306.

§. 306. Elles ne ſont jamais dangereuſes, à moins qu'on ne les rende telles par des ſoins mal entendus; il n'y a qu'une ſeule choſe à faire, c'eſt d'aider les évacuations par beaucoup de boiſſon tiede; il y en a pluſieurs également bonnes, comme l'eau tiede, ou pure, ou un peu ſucrée, ou un peu ſalée, du thé de camomilles peu chargé, celui de ſureau, du thé ordinaire, de la meliſſe, il importe peu quelles, pourvu qu'on boive beaucoup. Alors les matieres s'evacuent, ou par les vomiſſemens, ou par une diarhée abondante; & plus ces évacuations ſont promptes & copieuſes, plûtôt le malade eſt ſoulagé.

Si le ventre eſt fort rempli, & qu'il ne ſe faſſe pas de debouchement, il faut donner des lavemens avec de l'eau tiede & du ſel.

L'on aide auſſi le dégagement des matieres, en faiſant frotter fortement le ventre avec des linges chauds.

Quelques fois les matieres nuiſent moins par leur quantité que par leur qualité; alors le mal ſe diſſipe ſans évacuation, quand cette matiere irri-

tante eſt noyée dans beaucoup d'eau. Si les douleurs commencent par l'eſtomac, elles deviennent moins vives, & le malade eſt moins angoiſſé, dès que les matieres ont paſſé dans les boyaux, qui ſont moins ſenſibles.

Aprés les évacuations abondantes & la ceſſation des douleurs, il reſte ſouvent à la bouche, un goût d'œufs pourris, qu'on diſſipe en donnant quelques priſes de la poudre N°. 24, & beaucoup d'eau fraiche.

L'eſſentiel c'eſt de ne prendre aucune nourriture, qu'on ne ſoit parfaitement bien.

§. 307. L'on a la fureur de donner d'abord de la confection, de la theriaque, de l'eau d'anis, de celle de genièvre, du vin rouge, pour arreter les évacuations; mais il n'y a pas de pratique plus funeſte; ces évacuations ſont la ſeule choſe qui peut guerir le malade; les arreter, c'eſt ôter la planche à celui qui ſe noye; & ſi l'on réuſſit, on le jette dans quelques fievres putrides, ou dans quelque maladie de langueur; à moins que la nature, plus ſage, ne ſurmonte les obſtacles

ſtacles qu'on lui oppoſe, & ne renouvelle les évacuations, au bout de quelques jours.

§. 308. Quelquefois, l'on a une indigeſtion, ſans douleurs de colique bien ſenſibles, mais avec de violens efforts pour vomir, une angoiſſe inexprimable, des défaillances, des ſûeurs froides; ſouvent même le mal ne s'annonce que par une défaillance qui ſaiſit le malade tout à coup; il perd l'uſage de tous ſes ſens; le viſage eſt pâle, défait, il a quelques hoquets plûtôt que des efforts pour vomir; ce qui, joint à la petiteſſe du poulx, à ce que la reſpiration n'eſt pas embaraſſée, à ce que le mal a attaqué après un repas, à ce que l'on ſent l'eſtomac tendu, fait diſtinguer ce mal d'une veritable apoplexie. Quand il eſt parvenu à ce degré, il tue quelquefois en peu d'heures. Il faut commencer par donner un lavement acre, avec du ſel & du ſavon; enſuite on fait avaler, autant qu'il eſt poſſible, d'eau ſalée, & ſi cela eſt inutile, on fait fondre la poudre N°. 34. dans trois taſſes d'eau, dont on donne d'abord la moitié; & ſi,

au bout d'un quart d'heure, elle n'opere pas, on donne le reſte. Ordinairement la connoiſſance commence à revenir, d'abord que le malade a commencé à vomir.

Colique venteuſe.

§. 309. Tous nos alimens, & toutes nos boiſſons contiennent beaucoup d'air, plus cependant les uns que les autres; s'ils ne ſe digerent pas aſſez vite, ou ſi la digeſtion en eſt mauvaiſe, ce qui fait qu'il ſe develope plus de cet air, s'ils en contiennent une très grande quantité, ou ſi les inteſtins, ſe ſerrant dans quelque poin de leur longueur, empechent que ce air ne ſe diſtribue également, ce q fait qu'il s'en amaſſe beaucoup dai quelques endroits, alors l'eſtomac & les boyaux ſont tendus par ces vents & cette tenſion produit des doulei qu'on appelle colique venteuſe.

Cette eſpece ſe trouve aſſez raremei ſeule; mais elle ſe joint ſouvent au autres eſpeces, dont elle eſt l'effet, & ſurtout à la précedente, & elle con-

tribue

tribue beaucoup à en augmenter les ſymptomes. On la connoit par les cauſes qui ont precedé; parce qu'il n'y a ni fievre, ni chaleur, ni alteration; parce que le ventre eſt gros ſans dureté, qu'il eſt inégalement gros; parce qu'il ſe forme des poches de vents, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre; parce qu'en frottant le ventre du malade, on fait remuer les vents, ce qui le ſoulage, & que, quand il en rend par deſſus ou par deſſous, il eſt encore plus ſoulagé.

§. 310. Quand elle eſt jointe à une autre, elle ne demande point de traitement particulier, elle ſe diſſipe par les remedes qui diſſipent la colique principale.

Quelquefois elle eſt ſeule, & elle dépend d'alimens ou de boiſſons, pleines d'air, comme le moût, la bierre, quelques fruits, quelques jardinages. On la guerit par un lavement; en frottant le ventre avec des linges chauds; en bûvant quelque boiſſon un peu aromatique, & ſurtout du thé de camomilles, auquel on peut joindre un peu de confection ou même de theriaque.

 Quand

Quand les douleurs ont presque fini, si l'on n'a ni chaleur ni fievre, & si l'on sent l'estomac affoibli, on peut alors, mais c'est presque le seul cas de colique où on le puisse, donner un peu de vin aromatique, ou un peu de quelque liqueur stomachique.

§. 311. Quand on est sujet à de fréquentes douleurs de coliques, c'est une preuve que les digestions ne se font pas bien, & l'on doit y remedier, sans quoi la santé se dérange, & l'on tombe dans des maux facheux.

Coliques après le froid.

§. 312. Quand on a eu trés froid, surtout aux pieds, l'on est quelquefois attaqué, peu d'heures après, de violentes coliques, dans lesquelles les remedes chauds & spiritueux sont très nuisibles; mais qui se guerissent aisement, en frottant les jambes avec des linges chauds, en les trempant ensuite dans l'eau tiede, pendant longtems, & en faisant boire beaucoup de thé leger de camomilles ou de sureau.

La

La guerison sera encore plus prompte, si le malade se met au lit, & peut un peu sûer, surtout aux jambes. Si les douleurs étoient très fortes, on donneroit des lavemens.

Une femme, s'étant trempée les jambes dans une source assez fraiche, après avoir marché, au gros de l'été, fut d'abord attaquée d'une colique très violente. On lui donna des choses chaudes, le mal empira; on la purgea, le mal empira; on m'appella le troisieme jour, peu d'heures avant sa mort.

Il faut, dans ces cas là, si la douleur est excessive, saigner, donner un lavement d'eau tiede, tenir les jambes plusieurs heures, d'abord à la vapeur de l'eau chaude, ensuite dans l'eau tiede; boire abondamment de fleurs de tilleul avec un peu de lait; donner ensuite un grain d'opium; &, si le mal ne cedoit pas appliquer, aux jambes, des vesicatoires, dont j'ai vû de grands effets.

§. 313. On voit, par ce chapitre, qu'il faut être extrêmement en garde contre les choses chaudes & spiritueu-

ritueuſes dans les coliques, & que ces remedes peuvent non ſeulement les empirer, mais même les rendre mortelles. L'on ne doit donc jamais en donner ; & quand on ne ſait pas démêler la cauſe de la colique, je conſeille de s'en tenir à ces trois ſecours, qui ne peuvent nuire à aucune eſpece, & peuvent guerir toutes celles qui ne ſont pas extrêmement fortes. 1°. Des lavemens réïterés. 2°. Une grande quantité d'eau tiede, ou de thé de ſureau en boiſſon. 3°. Des fomentations ſur le bas ventre ; celles d'eau tiede ſont à préferer à toutes les autres.

§. 314. Je n'ai rien dit des huiles, parce qu'elles ne conviennent que dans très peu d'eſpeces de coliques, & point du tout dans celles dont j'ai parlé ; ainſi j'en déconſeille tout à fait l'uſage, qui peut nuire à pluſieurs égards.

§. 315. Les maladies de langueur n'entrant point dans mon plan, je ne dois pas traiter des coliques de cette eſpece, qui font ſouffrir pluſieurs perſonnes pendant longues années ; mais je crois devoir les avertir, que leurs

maux

maux étant causés, le plus ſouvent, par des obſtructions dans les viſceres du bas ventre, ou par quelqu'autre vice, ſurtout dans les organes qui ſervent à la préparation de la bile, ils doivent 1°. éviter, avec le plus grand ſoin, les remedes violens, acres, chauds, les émetiques, les forts purgatifs, les élexirs, &c. 2°. Se défier de tous ceux, qui leurs promettent une gueriſon très prompte, au moyen de quelque remede ſpecifique, & les regarder comme des Charlatans entre les mains deſquels il eſt très dangereux de ſe mettre. 3°. Ils doivent ſe perſuader, qu'ils ne peuvent attendre leur guериſon que d'un regime approprié & exact, & d'un long uſage de remedes doux. 4°. Il faut qu'ils ayent continuellement préſent à l'eſprit qu'il eſt aiſé de leur faire beaucoup de mal, & que leurs maux ſont de ceux, qui exigent le plus de connoiſſances & de prudence dans ceux qui les traitent.

CHAPITRE XXII.

Du miséréré, ou passion iliaque ; & du cholera morbus, ou trousse galant.

§. 316. CEs maladies emportent plusieurs personnes, dans les campagnes, sans qu'on sache souvent, de quoi elles sont mortes ; & la superstition attribuë leur mort aux *poisons donnés*, ou aux *sortileges*.

§. 317. Le *miséréré* est la maladie la plus cruelle. Si les intestins se ferment dans quelque endroit, par quelque cause que ce soit, tous les alimens sont arrêtés, & alors il arrive souvent, que ce mouvement continuel, qu'on remarque dans les boyaux, pour pousser tout vers le fondement, se fait dans un sens contraire, & pousse tout vers la bouche.

Le mal commence, quelquefois, après quelques jours de constipation, d'autres fois, sans qu'elle ait précedé, par des douleurs dans quelque partie du ventre, sur-

ſurtout autour du nombril, qui, augmentant peu à peu, deviennent enfin très violentes, & en même tems le malade a de l'angoiſſe; l'on ſent, chez quelques uns, une tumeur dure, qui fait le tour du ventre comme une corde; on entend des vents, il en ſort quelques uns par deſſus, ils ſont ſuivis d'envie de vomir, bientôt il ſurvient quelques vomiſſemens, qui vont en augmentant, juſques à ce que le malade rende tout ce qu'il prend, avec un ſurcroit de douleurs inouies. Il ne rend d'abord que les derniers alimens, quelques matieres jaunes, les boiſſons, mais enſuite les matieres deviennent puantes, fœtides, &, quand le mal eſt très avancé, elles ont une odeur qu'on appelle d'excremens, mais qui reſſemble plutôt à celle de cadavre corrompu. Quelquefois auſſi, ſi l'on a pris des lavemens qui euſſent une odeur forte, on la retrouve dans ce qu'on vomit; mais je n'ai jamais vû vomir ni de vrais excremens, ni la matiere des lavemens, ni moins encore, des ſuppoſitoires introduits par le fondement. S'il faut croire que cela eſt arrivé, il eſt bien difficile de comprendre comment. Pendant tout ce tems là il n'y a pas une ſeule ſelle; le ventre

ventre ſe tend, les urines, quelquefois ſont ſupprimées, d'autres fois troubles & puantes. Le poulx d'abord aſſez dur, devient vite & petit; les forces ſe perdent entierement; les malades rêvent; il ſurvient preſque toujours un hoquet, & quelquefois des convulſions générales; les extremités ſe refroidiſſent, le poulx ſe perd, les douleurs & les vomiſſemens ceſſent, & le malade meurt très promptement.

§. 318. Comme cette maladie eſt accompagnée du plus grand danger, l'on doit, ſans attendre un moment, commencer des remedes dès qu'on ſupçonne le mal; la plus petite faute eſt mortelle, & l'on a vû les liqueurs chaudes tuer au bout de peu d'heures. J'ai été appellé le ſecond jour de la maladie, pour une jeune perſonne, qui avoit pris beaucoup de thériaque; rien ne pût même la ſoulager, elle mourut au commencement du troiſieme jour.

Le mal doit être traité préciſement comme les coliques inflammatoires; & la ſeule difference qu'il y a entre ces deux maladies, c'eſt que, dans ce cas, il n'y a point de ſelles, mais des vomiſſemens continuels.

Il faut donc 1°. faire une très forte saignée, à moins qu'on ne fut appellé trop tard, & quand le malade a déja perdu ses forces.

2°. Donner des lavemens laxatifs, qu'on fait avec une décoction d'orge & auxquels on ajoute cinq ou six onces d'huile.

3°. Chercher à moderer les efforts des vomissemens, en donnant, de deux en deux heures, une cueillerée de la potion N°. 48.

4°. Il faut faire boire beaucoup, à très petites mais très fréquentes doses, d'une boisson qui calme, délaye, rafraichisse, & puisse en même tems contribuer à rappeller les selles & les urines; il n'y a rien de mieux que le petit lait N°. 49, si on peut l'avoir d'abord; si non, on donne le petit lait pur avec du miel, & les boissons marquées §. 298. *art.* 3.

5°. On met le malade dans un bain d'eau tiede, on l'y laisse aussi longtems qu'il peut le soutenir, & on le réitere plusieurs fois par jour.

6°. Après la saignée, les bains, beaucoup de lavemens, les fomentations, on peut, si rien n'a réussi, donner un lavement

vement de fumée de tabac; dont il en ſera reparlé en traitant des noyés.

J'ai gueri un homme en le faiſant entrer dans le bain, immediatement après la ſaignée, & en lui donnant un purgatif en entrant au bain.

§. 319. Si les douleurs diminuent avant que le malade ait entierement perdu ſes forces, ſi en même tems le poulx va mieux, ſi les vomiſſemens ſont moins abondants, ſi les matieres paroiſſent moins corrompues, ſi le malade ſent quelques remuemens dans ſon ventre, s'il rend quelques matieres par les ſelles, ſi en même tems, il ſe trouve plus fort, on peut compter ſur ſa gueriſon; mais ſans cela il meurt bien vite. Souvent, une heure avant la mort, les douleurs paroiſſent ſe calmer, il ſurvient une évacuation prodigieuſe par les ſelles, de matieres extrêmement fœtides, le malade prend des foibleſſes, tombe dans une ſûeur froide, & meurt.

§. 320. C'eſt cette maladie, que le peuple attribuë à ce que les boyaux ſont noués, & dans laquelle il fait avaler des bales, ou de groſſes quantités de mercure. Ce nœud des inteſtins eſt une chimere impoſſible; comment ſe noue-

roient-

roient-ils, puisque l'une de leurs extrêmités est continue à l'estomac, & l'autre indissolublement liée à la peau des fesses ; mais cette maladie dépend d'un grand nombre de causes, qu'on a découvert, en ouvrant les cadavres de ceux qui en sont morts ; sage méthode, extrêmement propre à enrichir & à perfectionner la medecine, qu'il seroit à propos qu'on pratiquât plus généralement, & dont, bien loin de se faire une peine, on devroit se faire un devoir, parce que c'en est un, que de contribuer à perfectionner une science, à laquelle le bonheur des hommes est attaché. Je ne détaillerai point ces causes, mais quelles qu'elles soient, l'usage d'avaler des bales est toujours pernicieux, & celui d'avaler du mercure l'est souvent ; l'un & l'autre de ces remedes peuvent aggraver la maladie, & mettre un obstacle insurmontable à la guerison.

Il y a un miséréré, qui est un accident des hernies, dont je parlerai ailleurs.

Trousse galant.

§. 321. Le *trousse galant*, ou *cholera morbus*, est une évacuation prompte, abon-

abondante, & douloureuse, par les vomissemens & par les selles.

Il commence par des vents, des gonflemens, de legeres douleurs dans le bas ventre, un grand abbattement; ensuite il survient des évacuations abondantes, ou par les selles, ou par les vomissemens; & quand une de ces évacuations a commencé, l'autre suit de bien près. Les matieres sont jaunes, vertes, brunes, blanches, noires; les douleurs fortes dans le bas ventre; le poulx, presque toujours fievreux, est quelquefois fort dans le commencement, mais il ne tarde pas à s'affoiblir, par la prodigieuse évacuation qui se fait. Il y a des malades, qui ont jusques à cent selles dans quelques heures; ils maigrissent à vûë, & au bout de trois ou quatre heures, si le mal est violent, ils sont méconnoissables. Dès qu'il y a eu beaucoup d'évacuations, on est fatigué par des crampes dans les jambes, dans les cuisses, dans les bras, qui sont aussi douloureuses que le mal du ventre. Quand le mal ne peut point être adouci, le hoquet, les convulsions, le froid des extrêmités surviennent, les défaillances se succédent continuellement, une tue le mala-

malade, ou il meurt dans les convulſions.

§. 322. Cette maladie, qui dépend toujours d'une bile devenuë exceſſivement acre, a lieu ordinairement, à la fin du mois de Juillet & dans le mois d'Août; ſurtout s'il a fait de grandes chaleurs & s'il n'y a pas eu des fruits d'été, dont l'uſage tempere l'acreté putreſcente de la bile.

§. 323. Quelque violente que ſoit cette maladie, elle eſt moins dangereuſe, & même moins cruelle que la précédente; beaucoup de gens en gueriſſent. L'on doit 1°. chercher à noyer cette bile acre, par des torrens de la boiſſon la plus adouciſſante, parce que l'irritation eſt ſi grande, que tout ce qui a la plus petite acreté nuiroit. Ainſi on donnera continuellement au malade, en boiſſon & en lavement, ou de l'eau d'orge, ou des laits d'amandes, ou de l'eau avec une huitieme partie de lait, remede qui m'a très bien réuſſi; ou, une très legere tiſanne de pain, qui ſe fait, en cuiſant une livre de pain rôti, avec trois ou quatre pots d'eau, pendant une demi heure; l'on préfere le pain d'avoine. L'on grille auſſi, avec ſuccès,

du

du ſeigle, qu'on pile, & dont on fait une legere tiſanne.

Un bouillon très foible fait avec un poulet, ou une livre de maigre de veau, cuits pendant une heure, avec trois pots d'eau, eſt très bon dans ce cas. L'on employe avec ſuccès le petit lait; &, dans les endroits où l'on peut en avoir, le petit lait de beure (la battuë) eſt la meilleure de toutes les boiſſons. Mais quel que ſoit celui de ces remedes qu'on préferera, il faut néceſſairement en donner une grande quantité; & les lavemens doivent être appliqués de deux en deux heures.

2°. Si le malade étoit robuſte & ſanguin, que le poulx fût fort dans les commencemens, & les douleurs extrêmement violentes, une ou deux ſaignées faites d'abord, diminuent la violence du mal, & donnent plus de loiſir pour les autres remedes. J'ai vû les vomiſſemens finir, preſqu'entierement, après la premiere ſaignée.

La furie du mal s'arrête un peu, au bout de cinq ou ſix heures; mais il ne faut point, pendant ce calme, ſe relâcher pour les remedes, car il revient bientôt après avec beaucoup de force,

force, & ce retour ne change rien au traitement.

3°. Ordinairement le bain tiede soulage pendant qu'on est dedans; mais les douleurs reviennent souvent bientôt aprés qu'on en est sorti, ce qui n'est point une raison pour le négliger; d'autant plus, que quelquefois, il procure un soulagement plus long. On doit y tenir le malade longtems, & profiter de ce tems pour lui faire prendre sept ou huit verres du remede N°. 32, ce qui m'a très bien réussi. Les vomissemens s'arrêterent, & au sortir du bain, le malade eut plusieurs selles prodigieuses, qui diminuerent considerablement la force du mal.

4°. Si l'on se laisse effrayer par la quantité des évacuations, & qu'on veuille les arrêter trop tôt, par de la thériaque, de l'eau de menthe, du syrop de pavot blanc, de l'opium, du mithridate, il arrive de deux choses l'une; ou l'on aigrit le mal, comme je l'ai vû arriver, ou, si l'on réussit à arréter les évacuations, on jette le malade dans un état plus dangereux. J'ai été obligé de donner un purgatif, qui rappella les évacuations, à un homme, qu'un reme-

remede composé de thériaque, de mithridate, & d'huile avoit jetté dans une fievre violente accompagnée d'un délire furieux. L'on ne doit employer ces remedes, que quand la petitesse du poulx, l'affoiblissement considerable, les crampes violentes & continuës, & la foiblesse même des efforts pour vomir, font craindre que le malade ne succombe. Dans ce cas, il faut donner, tous les demi quarts d'heures, une cueillerée du remede N°. 50. en continuant les délayans. Après la premiere heure, l'on n'en donne plus, que, d'heure en heure, encore huit prises. Mais je réïtere qu'on ne doit point venir trop tôt à ce remede.

§. 324. Si le malade doit guerir, peu à peu les douleurs, & les évacuations diminuent, l'alteration est moindre, le poulx reste trés vite, mais il devient regulier; il y a des instans d'assoupissemens, car le bon sommeil se fait attendre longtems. Il faut continuer les mêmes remedes, mais donnés un peu moins frequemment. On peut venir à donner quelques bouillons farineux, & quand les évacuations sont finies, qu'il ne reste plus de douleurs,

mais

mais une grande foiblesse, & beaucoup de sensibilité, on peut donner outre les bouillons, des œufs frais, peu ou point cuits, pendant quelques jours; ensuite on met au regime des convalescens; & l'usage de la poudre N°. 14, dont on prend deux prises par jour, hâte beaucoup la convalescence.

CHAPITRE XXIII.

De la Diarhée.

§. 325. CHacun connoit la *diarhée*, que le peuple appelle cours de ventre, & même souvent colique.

Il y en a de longues & inveterées, qui dépendent de quelque vice essentiel dans la constitution; je n'en parlerai pas.

Celles qui attaquent tout à coup, sans aucun mal précedent, si ce n'est quelquefois un peu de dégoût, & de pesanteur dans les reins & dans les genoux, qui ne sont accompagnées ni de douleurs fortes, ni de fievre, (souvent même il n'y a point de douleur du tout,)

tout,) ſont plûtôt un bien qu'un mal; elles évacuent des matieres amaſſées dês longtems, & corrompues, qui, ſi elles ne s'évacuoient pas, produiroient quelque maladie, & bien loin d'affoiblir, ces diarhées rendent plus fort, plus leger, plus diſpos.

§. 326. Il faut bien ſe garder de les arrêter; elles finiſſent ordinairement d'elles mêmes, quand toutes les matieres nuiſibles ſont évacuées, & elles ne demandent aucun remede, il faut ſeulement diminuer conſiderablement la quantité des alimens; ſe priver de viande, d'œufs, de vin; ne vivre que de quelques ſoupes, de quelques legumes, ou d'un peu de fruit, crud ou cuit, & boire un peu plus qu'à l'ordinaire. Une tiſanne de capillaire eſt très ſuffiſante dans ce cas. Il ne faut ni theriaque, ni confection, ni autres drogues de cette eſpece.

§. 327. S'il arrive qu'après cinq ou ſix jours, le mal dure encore, qu'il affoibliſſe le malade, que les douleurs deviennent un peu fortes, & ſurtout, ſi les envies d'aller à ſelle devenoient plus fréquentes, alors il faudroit l'arrêter. Pour cela on mettroit le malade tout à

fait

fait au regime; &, si la diarhée étoit accompagnée d'un grand dégoût, de soulevemens de cœur, d'ordures sur la langue, de mauvais goût à la bouche, on lui donneroit la poudre N°. 35. Si ces accidens n'existoient pas, on lui donneroit celle N°. 51; &, pendant les trois heures, qui suivent ce remede, on lui feroit prendre, toutes les demi heures, une tasse de bouillon foible.

Si la diarhée, arrêtée par ce remede, revenoit au bout de quelques jours, ce seroit une preuve qu'il y a quelque matiere tenace, qui n'a pas encore été évacuée. Il faudroit, dans ce cas, purger avec un des remedes N°. 21, 23, ou 47. & ensuite donner, à jeun, pendant deux matins, la moitié de la poudre N°. 51.

Le soir du jour que le malade a pris le remede N°. 35, ou celui N°. 51, ou un autre purgatif, on peut lui donner une petite prise de thériaque.

§. 328. Souvent on néglige les diarhées pendant longtems, sans observer même aucun regime; alors elles se perpetuent & affoiblissent entierement le malade. Il faut, dans ces cas là, commencer par le remede N°. 35; ensuite on

on donne, de deux jours l'un, quatre fois de suite, celui N°. 51; &, pendant tout ce tems là, le malade ne vit que de panade (voyez §. 37.) ou de ris cuit au bouillon, de poule, foible. L'on met avec succès, sur l'estomac, un emplâtre stomachique, ou une flanelle, qu'on trempe souvent dans une décoction d'herbes fortes, cuites avec du vin. Il faut éviter le froid & l'humidité, qui rappellent souvent sur le champ les diarhées, aprés même qu'elles avoient cessé plusieurs jours.

Fin du premiere Tome.